

MON TOUR DU LAC
LÉMAN
raconté à mes Enfants
PAR
NAPOLEON ROUSSEL.



44 1/2 L.

PARIS,
DELAY, LIBRAIRE, RUE TRONCHET

Digitized by Google



PRÉFACE.

QUE LES ENFANTS PEUVENT SE DISPENSER DE LIRE.



Voyez quelle est la force de la curiosité, mes enfants : à peine avez-vous lu le titre de ma préface que vous en avez commencé la lecture ! Si j'avais écrit PRÉFACE tout court, vous auriez vite tourné le feuillet ; mais parce que j'ai ajouté que vous pouviez vous dispenser de la lire, vous l'avez aussitôt commencée, espérant y découvrir quelque mystère qu'on vous cache et que

vous auriez intérêt ou plaisir à connaître. Eh bien ! non, mes amis ; il n'y a dans cette préface rien de mystérieux, rien qu'on veuille vous cacher ; mais tout simplement quelques paroles destinées à vos parents et dont j'ai voulu par compassion pour vous, vous épargner la fatigue. Maintenant, si vous continuez, vous en serez punis par l'ennui de la lecture et par le remords de la conscience.

Vous voilà bien embarrassés ! Lirai-je ou ne lirai-je pas ? Vous avez lu jusqu'ici ; donc c'est déjà plus que de la curiosité, c'est de la désobéissance qui vous vaut à cette heure un petit sermon, et peut-être déjà un remords. Voyez si vous voulez continuer ! Mais non, vous allez sauter le reste, peut-être par obéissance, peut-être aussi par crainte d'un nouveau sermon.

L'autre jour dans la rue de la Ferme, à la porte de M. Odilon-Barrot, un ami me disait : Ecrivez-nous donc des voyages, comme votre *Voyage en Algérie* ; par exemple un voyage en Chine, en Amérique, dans l'Océanie. — Mais je ne suis jamais allé dans aucune de ces contrées, lui répondis-je. — Eh qu'importe ! écrivez toujours ! — Mais je ne peux pas dire que j'aie vu ce que je n'ai pas vu. — Bah ! lisez-moi deux ou trois volumes sur un de ces sujets, et brodez là-dessus un voyage fictif ; cela suffit pour amuser et instruire les enfants. — C'est possible, mais cela ne suffit pas pour m'inspirer. Je ne raconte avec plaisir que les choses que j'ai vues, entendues, ou touchées ; donc, pour vous écrire un voyage en Chine, il me faudrait auparavant m'embarquer pour Pékin. A mon retour...

— Oh! c'est beaucoup trop attendre.
— En ce cas, je n'irai que jusqu'à Jérusalem? — Du tout, écrivez, écrivez de suite; car les soixante abonnés de ma *Bibliothèque populaire*, enfants de huit à dix ans, seraient des hommes quand vous reviendriez. — J'y penserai; mais à coup sûr je n'écrirai pas un voyage que je n'aie pas fait.

Après cette conversation, j'étais assez embarrassé sur le parti que j'avais à prendre. C'est pour moi un si grand plaisir que d'obliger quelqu'un, surtout quand ce quelqu'un me demande d'écrire pour les enfants, que je me creusai la tête tout en cheminant pour trouver dans ma vie un pauvre petit voyage qui pût servir de texte ou du moins de prétexte à quelques bonnes réflexions. Je n'avais pas encore tourné l'angle du boulevard qu'il me

revint en mémoire un tour du lac fait il y a quinze ans par moi-même en société de deux amis, alors élèves aussi bien que moi de l'académie de Genève. Ce souvenir fut comme le bondon qui se détache du tonneau ; un torrent de réminiscences se précipita par cette ouverture ! et dans ce moment j'aurais écrit des volumes pour d'autres que pour des enfants. Mais le bondon doit être remis en place et moi ne laisser couler qu'un filet d'eau limpide pour de jeunes lecteurs. Peut-être un jour essayerai-je de parler à leurs frères aînés ; en attendant il faut que je fasse, à ceux-ci, un aveu.

On m'a reproché, et non sans fondement, de viser parfois dans mes pages adressées aux enfants plus haut que leur tête, comme si j'avais intention d'atteindre au cœur de leurs parents.

L'accusation est fondée, et si c'est une faute, je m'en avoue coupable; seulement je désire faire connaître le motif qui m'a dirigé. Peut-être me servira-t-il d'excuse.

Le fait est que je n'ose pas écrire pour *les grandes personnes*; elles me font peur! et bien que j'aie plus d'une chose à leur dire, je tremble à la pensée d'apprendre aux gens ce qu'ils savent aussi bien et mieux que moi. Alors je me tais, ou plutôt je me tourne vers les enfants, en criant assez haut pour être entendu des pères et mères qui prêtent l'oreille dans la chambre voisine. Cette explication était nécessaire pour désarmer la critique, peut-être ne servira-t-elle qu'à la déplacer. En tous cas, elle expliquera la nature de ces pages. J'y parlerai à ceux qui sont enfants, sans perdre de vue ceux qui

l'ont été. La flèche dirigée à la fois sur deux points de mire risqué de passer entre les deux, me dira-t-on. Je réponds que mes deux cibles sont l'une derrière l'autre, et de plus concentriques. Si je tire juste et fort, je les traverserai toutes deux; ou si vous voulez que je m'explique plus clairement, je dirai que le cœur humain est le même en germe, en fleur et en fruit; tous les hommes sont une même plante de dix, vingt, trente ou soixante ans. Enfin, pour être encore mieux compris, j'ajoute que vous et moi sommes de grands enfants.

Je dois peut-être un mot d'explication, ou plutôt d'excuse sur le peu de rapport qui se trouve entre mon titre et mon sujet. Je le répète, *Mon tour du lac* est un prétexte pour parler aux enfants. Or, mon but n'est pas de leur

enseigner la géographie ; mais de jeter quelques bonnes pensées dans leur esprit par le canal d'un récit qui s'efforcera d'être attrayant pour eux.

J'ai bien eu la pensée un moment d'écrire un *véritable* tour du lac, et dans ce but je me suis mis un jour en quête, dans Paris, de documents. Je suis rentré chez moi le soir chargé de vingt volumes et content comme un roi ! Mais quand j'ai vu devant moi cette masse à digérer et à rédiger, cela m'a fait peur, et j'ai mis tout livre de côté, me disant qu'après tout, je saurais bien faire *mon siège* à moi tout seul. C'est ce que j'ai fait et ce dont je demande pardon.

Je ne dois donc de remerciement à aucun auteur, mais bien à mes nombreux amis et connaissances dont les récits ou les personnes me sont venus

en aide pour enrichir ma mémoire, à différentes époques, des mille petits faits dont je l'ai déchargée dans ce volume.



DÉPART DE GENÈVE.



MON TOUR DU LAC LÉMAN,

raconté à mes enfants.



—
GENÈVE.
—

LE PÈRE. Avant de partir pour notre tour du lac, mes enfants, arrêtons-nous un instant à Genève.

JULES. Oh non ! Genève, je la connais déjà. J'aimerais mieux entendre de suite le récit d'un voyage que je n'ai jamais fait que d'écouter la description d'une ville que je connais

déjà. — Voilà bien votre impatience ! Vous n'êtes pas partis que vous voulez arriver, toujours pressés d'aller où vous n'êtes pas, jamais contents des lieux où vous êtes. Mais apprenez donc à vivre dans le jour présent ; vous n'en vivrez pas moins le lendemain. C'est exactement ce que vous faites dans les rues ; vous regardez toujours loin devant vous, si bien que vous ne voyez rien à vos pieds. Aussi qu'arrive-t-il ? les curiosités qui vous touchent passent inaperçues, ou bien vous êtes obligés de retourner la tête pour les voir ; pendant ce temps arrive un portefaix, un chien, une voiture, et vous êtes salis, heurtés éclaboussés pour n'avoir pas eu le temps de regarder près de vous. De même, à cette heure, impatients de courir les aventures en pays inconnus, vous ne voulez pas

écouter sur Genève les détails que peut-être vous me demanderez demain. Cela me rappelle Zizi, commençant son livre de gravures par la fin, et n'y comprenant rien, parce que l'explication s'en trouve au commencement.

JULES. Eh bien, parle-nous de Genève.

— C'était donc à Genève en 1825...

ADOLPHE. Papa où étais-je alors ?

— Compte. Nous sommes en 1843, et tu as eu douze ans le mois dernier.

— Ce n'est pas difficile, je suis donc né en 1830.

— Précisément ; donc en 1825 tu n'existais pas.

— C'est singulier ! je ne puis pas me représenter un temps où je n'étais pas au monde ; il me semble que j'ai tou-

jours existé, car depuis que je me connais...

— Sans doute, depuis que tu te connais, il est certain que tu existes. Mais sais-tu pourquoi tu as peine à concevoir une époque où tu n'étais pas au monde?

— Non.

— C'est que toi, comme bien d'autres, tu te fais le centre de toutes choses. Sans t'en douter, peut-être, tu penses et tu agis comme si l'univers avait été créé pour toi seul. S'il arrive quelque chose de nouveau, ta première pensée est celle-ci : que m'en reviendra-t-il? Le feu a pris dans la maison voisine; est-ce qu'il ne pourrait pas s'étendre jusqu'ici? Il pleut, il grêle, le vent souffle et le tonnerre gronde; bon, je n'irai pas à la pension! Le maître est malade; bon,

nous aurons congé. Tu vois que si je voulais allonger ce chapelet, la chose me serait facile. Mais écoute, tandis que tu penses à toi, la maison du voisin brûle; tandis que tu te frottes les mains, ton maître souffre, et la grêle qui te fait rire ravage les moissons du pauvre paysan?

— Mais alors c'est bien vieux ce que tu vas nous raconter, puisque cela se passe en 1825?

— Il n'y a pas encore vingt ans.

— C'est beaucoup vingt ans!

— Qu'importe?

— Rien... mais...

— Mais quoi?

— Oh! rien.

— Enfin, explique-toi!

— Eh bien, il me semble que ce qui s'est passé jadis ne doit pas être très intéressant. Il me semble que

tout ce qui est nouveau, ou comme on dit *moderne*, est mieux fait, plus... enfin je ne sais pas, mais je crois qu'à présent on a plus d'esprit, plus de science, et que tout est bien mieux qu'autrefois.

— Et penses-tu que de nos jours on fasse mieux les montagnes et les lacs que jadis?

— Oh! ce n'est pas ce que je veux dire; je parle seulement des hommes.

— Je comprends; mais moi, je te demande si tu penses que Dieu ferait mieux aujourd'hui que jadis un lac et des montagnes?

— Bien sûr que non!

— Et cela empêche-t-il que ce lac et ces montagnes ne soient de magnifiques créations?

— Pas davantage.

— En ce cas, voici ce qu'il en faut

conclure : c'est que Dieu du premier coup a atteint la perfection, tandis que l'homme qui se vante tant de ses progrès prouve, par cela même, sa faiblesse. Pour faire avancer une science, il lui faut des siècles; à perfectionne un art, il use vingt générations.

— Alors il ne faut donc pas faire de progrès?

— Oh! je ne dis pas cela; mais je dis qu'il ne faut pas s'enorgueillir de ce qui n'est, après tout, qu'un signe d'ignorance et de faiblesse.

— Eh bien, à présent j'aimerais tout autant que tu nous parlasses de Genève que du lac et des montagnes.

— Sais-tu pourquoi?

— Non.

— Parce que, au nom des montagnes et du lac, j'ai lié la pensée de Dieu, et que la pensée de Dieu te rap-

pelle un sermon, de la morale, enfin tout ce qui est bien, et que tout ce qui est bien t'ennuie, te fatigue; comme, par exemple, ce que je dis dans ce moment. Je veux à ce sujet te raconter deux petites histoires.

L'autre jour je rencontrais aux Tuileries un jeune enfant que promenait sa bonne; je lui mis à la main droite un joli petit livre, et j'allais placer dans la gauche un morceau de sucre d'orge, lorsque l'enfant jette le livre à terre pour saisir un peu plus tôt le sucre. Tu vois donc qu'il avait, non seulement plus de goût pour les gourmandises que pour la lecture, mais encore qu'aux deux réunis il préférerait un seul, non pas le livre, mais le sucre d'orge. Voilà précisément pourquoi tu préfères Genève à...

— Oui, oui, je comprends, et l'autre histoire?

— C'est encore pourquoi, dans ce moment, tu ne me permets pas d'achever la première. Voici la seconde; elle te touche de plus près.

Une fois deux petits garçons avaient invité deux jeunes voisins à venir parcourir les gravures de leur *Journal des enfants*. A chaque feuillet qui courait sous leurs doigts, l'un des deux expliquait les images par le texte qu'il avait déjà lu, et dont il rappelait en passant les détails les plus amusants. Arrivés vers la fin des récits, l'un des voisins voulut lire quelques phrases; mais le narrateur lui dit : Oh! pas ça, pas ça; ce n'est rien, c'est la morale!

Dis-moi, connais-tu cet enfant? Qui ne dit rien consent. Avoue donc du moins que toi, comme l'enfant des

Tuileries et comme bien d'autres, vous avez tous une certaine antipathie pour tout ce qui est moral, religieux ; ce qui prouve que votre cœur n'est naturellement ni moral, ni religieux, et que vous avez grand besoin d'être changés par l'Évangile. Rappelez-vous bien cela, car ce n'est qu'à cette condition que je vais enfin commencer mon tour du lac précédé de quelques mots sur mon séjour à Genève.

Quant à ce séjour j'aurais trop à dire. Je me bornerai donc à deux souvenirs : au plus gai et au plus triste. Je commence par ce dernier, car il faut vous dire que depuis quinze ans il fait, tous les deux ou trois mois, l'objet d'un rêve qui me revient toujours exactement le même.

— Quoi ! depuis quinze ans, tu fais un rêve, toujours le même ?

— Oui.

— Et un rêve toujours triste?

— Oui.

— Que rêves-tu donc?

— Je rêve que je fais mes grands examens d'hébreu et de théologie!

— Mais il n'y a rien de triste, puisque, comme tu nous le disais tout à l'heure, ce sont là de bonnes choses qui ne doivent pas ennuyer?

— Sans doute; mais ce qu'il y a de triste, de terrible, d'angoissant, c'est que je rêve...

— Quoi?

— Que je ne sais rien! pas un mot d'hébreu, pas un mot de théologie! rien enfin des objets sur lesquels les professeurs réunis vont m'interroger! Dans mon rêve j'arrive tremblant devant l'assemblée, où se trouve aussi, comme auditeurs, mes anciens cama-

rades : je repasse d'avance dans ma tête, non pas ce que je sais, car je ne sais rien, mais ce que je devrais savoir : ma grammaire hébraïque, mes soixante cahiers de dogmatique, et pas un mot, pas un pauvre mot ne me vient à la mémoire. Je me creuse la tête, rien ! je souffre, rien ! je sue sang et eau, rien, rien ! On me questionne, je ne réponds pas ; on me questionne encore, je rougis, je pâlis, je tremble, j'ai froid ; je change de place sur mon banc, je croise mes jambes, la droite sur la gauche, la gauche sur la droite. Enfin quand il s'est écoulé assez de temps pour qu'il soit évident à tout le monde que je suis embarrassé, le professeur me pose une troisième fois la question. Alors mon angoisse est au comble, et je m'éveille ! Oh ! mes enfants, si vous pouviez vous

faire une idée de ce rêve affreux, renouvelé pendant quinze ans une fois par trimestre, certainement vous travailleriez plus et mieux que moi, afin de ne jamais rêver que vous faites de mauvais examens!

— Mais, papa, tous ceux qui n'étudient pas bien n'ont pas ce même rêve?

— Il paraît que tu en sais quelque chose, toi qui travaille mal et rêve toujours bien? Mais je te dirai que ce rêve je ne le faisais pas quand j'étais comme toi sur le banc de l'école, et qu'il ne me vint que lorsque j'en fus sorti. Tu vois donc qu'il te reste de bonnes espérances! Et pour te montrer que je ne suis pas le seul qui rêve ainsi, je te dirai qu'un de mes amis, aujourd'hui banquier, jadis apprenti négociant sous un maître un peu dur, et chez qui, peut-être, comme moi, il

ne travaillait pas très-bien, me racontait l'autre jour que depuis vingt ans il fait toujours le même rêve; c'est qu'il est en apprentissage et qu'il n'apprend rien ! Je suppose que lui et moi ne sommes pas les seuls, et je conclus que vous ferez bien de mieux travailler, si vous ne voulez pas rêver que vous faites de mauvais examens !

— Papa, voilà le plus triste souvenir, maintenant raconte-nous le plus gai.

— Le voici; il conduit exactement à la même conclusion. Nous avons un condisciple (qui se déridera peut-être en lisant ceci), intrépide travailleur; il ne perdait pas une heure, bien qu'il eût pu le faire sans danger pour ses examens, car son intelligence répondait à son activité. Il travaillait le jour, il travaillait la nuit, et ne se

couchait fort tard qu'avec la crainte de ne pas se lever assez tôt. Son génie inventif, secondant son zèle, imagina donc un singulier moyen pour l'arracher dudit à quatre heures du matin. Il avait depuis longtemps remarqué, que quelles que fussent ses bonnes intentions à son coucher, il avait toujours une peine infinie, à l'heure du lever, à sortir d'un lit bien chaud pour entrer dans une chambre bien froide, et qu'avant qu'il se fût retourné sur les quatre côtés (oui, un paresseux à quatre côtés pour dormir), avant qu'il se fût étiré, qu'il eût baillé et qu'il se fût redormi pour un tout petit moment, il arrivait à sept heures du matin !

— Mais enfin qu'imagina-t-il donc ?

— Un moment. Il avait une pendule de bois de six francs (c'est la rè-

gle, un étudiant est en général aussi pauvre que prodigue), une pendule placée au chevet de son lit, et dont les énormes contre-poids pendaient et descendaient perpendiculairement au-dessus de sa tête. La pendule de bois sonnait les heures de son timbre criard; mais l'étudiant dormait toujours. Alors il la remplaça par une autre à réveil qui faisait à quatre heures un épouvantable carillon; mais l'étudiant réveillé se bouchait un moment les oreilles, et se rendormait bientôt. C'est alors qu'éclata son génie; notre ami monte le contre-poids, et calcule à quel point précis il sera descendu à quatre heures du matin; à cette hauteur il suspend par une ficelle un verre plein d'eau posé sur une planchette à bascule, quand quatre heures arrivent, le contre-poids touche la

planche, la planche en basculant renverse le verre, et le verre renversé arrose de son eau froide la figure brûlante de l'étudiant, qui dès-lors sort du lit. Je vous le demande, comment, malgré toute la mauvaise volonté, rester dans un lit trempé d'un verre d'eau? comment appuyer sa tête sur un traversin à la glace! Aussi, faisant de nécessité vertu, notre homme sautait en bas du lit, s'habillait, travaillait et faisait de bons examens. Je suis sûr qu'il ne s'est jamais repenti de son verre d'eau fraîche! Aussi c'est aujourd'hui un de ces hommes... tel que je souhaite que vous soyez un jour.

— Comment s'appelle-t-il?

— Son nom ne fait rien à l'affaire; mais son histoire, comme la mienne; son verre d'eau, comme mon rêve, prouvent également qu'il faut travail-

ler quand on est jeune, si l'on veut être bon à quelque chose quand on est vieux, et, par dessus le marché, ne pas rêver qu'on fait de lamentables examens.

JULES : Ah ! maintenant le tour du lac.

ADOLPHE : Mais commence donc !

JULES : Papa, qu'as-tu ?

ADOLPHE : Tu parais triste ?

JULES : Tu ne dis rien ?

LE PERE : Assez, mes enfants, assez. Si je me tais, ce n'est pas sans raison. Au moment de commencer un récit où se mêlent les noms de quatre amis, je ne puis m'empêcher de penser que de ces quatre condisciples, il y a quinze ans, parfaitement unis de cœur, d'opinions et de bourse même, deux aujourd'hui sont morts : l'un à vingt ans, l'autre à trente ans ; et que les deux autres, après avoir été, chacun de son côté, déchirés par mille épreu-

ves , sont encore maintenant séparés de lieu et de pensée ! Que de choses en quinze ans , et que de tristes choses ! Nous voilà cinq dans cette chambre , qui sait où nous serons dans quinze nouvelles années ? Le sort de ces quatre amis n'est pas une exception. Ce qui leur est arrivé doit nous arriver aussi ; et s'il fallait dire ce qu'il y a de plus probable , c'est qu'en 1858 , de nous cinq , deux seront morts , deux autres séparés de demeure et peut-être... Oh ! mes enfants , que ces pensées sont tristes , et cependant qu'elles sont vraies ! Ne vous bercez donc pas trop de ces espérances de vie , de succès , de bonheur dont ces quatre amis se berçaient ensemble , et qui les ont trompés ; une seule espérance ne déçoit jamais , celle qui repose sur Dieu ; une seule vie ne manque jamais , celle de l'éternité ; un

seul bonheur ne trompe jamais, celui du ciel.

— Mais, papa, on ne meurt pas ordinairement à vingt ans ?

— Non, pas toujours, mais quelquefois ; et l'ami dont je vous parle en est un exemple.

— Mais il était probablement d'une mauvaise santé ?

— Non, d'une santé plus forte que celle d'aucun de nous. Et cependant un verre d'eau glacé, pris au milieu d'une abondante sueur, a suffi...

— Oh ! il est bien facile d'éviter un tel accident !

— Oui, mais il n'est pas aussi facile d'éviter une poitrine faible, comme l'avait mon second condisciple, mort, comme le premier, à la fleur de l'âge.

— Mais, papa, tout le monde n'a pas la poitrine faible...

—Voyez, mes enfants, combien sont vains les raisonnements dont nous aimons à nous payer pour nous promettre une longue vie. Je vous cite l'exemple d'une mort par accident, et Jules se rassure en me disant : « Il est facile d'éviter un accident. » Je vous cite une mort par faiblesse de poitrine, et Adolphe me répond : « Tout le monde n'a pas la poitrine faible. » Si je pouvais vous dire d'avance les maladies dont mourront les deux amis qui restent, vous pourriez également ajouter : » On peut les éviter; tout le monde ne meurt pas ainsi. » En sorte qu'en raison de la sorte, vous pouvez espérer de ne jamais mourir; mais aussi vous êtes sûrs de vous faire illusion! Savez-vous quelle est la maladie dont il meurt le moins de monde?

— Non.

— C'est la vieillesse.

— Ah!

— Oui, c'est la maladie dont il est le plus probable que vous ne mourrez pas. Quant à toutes les autres, elles sont également probables, et vous pouvez choisir.

— Papa, comment s'appelaient ces quatre amis?

— Il en est trois que je ne puis nommer, et auxquels, ici, je donnerai des noms supposés; quant à l'autre... vous me connaissez. J'en viens donc au récit.

— Nous étions en vacances; mais quelles vacances! vos maîtres du collège Bourbon sont des fous, comparativement à nos professeurs; on vous donne cinq semaines de congé, on nous donnait cinq mois!

— Cinq mois de vacances?

—Oui, cinq mois; il est vrai que nous avons la liberté de travailler; mais nous n'en usions pas. Donc, à la fin du quatrième mois, lorsque nous commençons à nous ennuyer furieusement de ne rien faire (car, voyez-vous, il n'y a pas de travail plus pénible que celui de se reposer; et, dans ce sens, nous prenions beaucoup de peine); au bout de quatre mois de cette longue fatigue, Edouard, Albert et moi conçûmes, à quatre heures de l'après-midi, le projet de faire un tour du lac. Il ne nous manquait, pour cela, que de l'argent; mais le quatrième ami, qui heureusement en avait, et qui ne voulait pas venir avec nous, en nous prêtant dix-huit francs, compléta la somme de cinquante francs, dont nous avons strictement besoin. L'argent trouvé, nous partîmes à l'instant.

— Quoi ! sans retenir vos places à la diligence ?

— Quoi , toi-même ! parce que tu vois quarante mille voitures dans Paris , des omnibus à toutes les rues , des chemins de fer aux quatre points cardinaux , tu t'imagines qu'il en est de même partout , et qu'en Suisse , on est impotent comme en France ! Non , mon garçon ; en Suisse , tout le monde marche , même les Français . Nous en sommes un bel exemple ; car , tous trois Français , nous partîmes à pieds , ayant cinquante francs à dépenser , pour faire à trois une promenade de quarante lieues en trois jours ! Rien ne rend paresseux comme les voitures , et cependant la paresse qu'elles donnent est le moindre de leur inconvénient .

— Quels sont donc les autres ?

— Primo , on s'enrhume plus vite ,

quand on est ensuite obligé d'aller à pieds.

— Ensuite ?

— *Secundo*, on perd l'appétit, quand on ne fait pas de l'exercice.

— Ensuite ?

— *Tertio*, on dépense son argent sans nécessité.

— Ensuite ?

— Quoi ! ce n'est pas assez : perdre sa santé, son appétit et son argent ?

— Oh si !

Eh bien, apprenez donc à marcher aussi souvent qu'une voiture ne vous sera pas indispensable ; enfin, ce qui prouve que cela vaut mieux, c'est que la marche est bien plus naturelle que la voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes venus au

monde sur deux jambes, et non sur quatre roues.

— Ah!

— Il paraît, Jules, que *Ah!* est ton plus mauvais argument; car tu l'emplois quand tu n'as plus rien à répondre. Mais puisque vous voilà presque de mon avis, je vais vous donner encore une bonne raison; car rien n'est agréable comme de convaincre ceux qui sont déjà à demi-convaincus. Ma raison, comme toujours, est une histoire, et je l'intitule :

IOCONVÉNIENT DE FAIRE UN TOUR DE LAC
EN CHAR DE CÔTÉ.

— Qu'est-ce, papa, qu'un char de côté?

— C'est une voiture telle qu'il s'en

trouve beaucoup à Genève, qui présente le dos où les autres présentent une portière, comme serait, par exemple, la moitié d'un omnibus; avec cette différence qu'au lieu du vitrage mobile, se trouverait un cuir qui soutient le dos, mais ne laisse pas passer les regards. Donc, un certain voyageur partit un jour de son pays...

— D'où?

— Je ne veux pas le dire.

— Pourquoi?

— Parce que ses compatriotes se fâcheraient, et moi je ne veux fâcher personne. Je veux, au contraire, faire plaisir à tout le monde. Ainsi chacun est libre de penser que mon voyageur en char de côté n'est pas de son pays.

— Mais pourquoi serait-on fâché?

— Vous allez voir. Un voyageur de son pays vint donc à Genève exprès

pour faire le tour du lac Léman. En arrivant, il loue un char de côté, y monte et part sans rien dire au cocher, sinon qu'il veut faire tout de suite le tour du lac, en s'arrêtant deux fois par jour dans les meilleurs hôtels. Le cocher, aussi respectueux que le voyageur était peu communicatif, monte sur son siège et fouette ses chevaux. Or le char de côté tournait le dos au lac, et les regards du voyageur tombaient à l'opposé. Mais notre homme était patient, et il se dit que le lac viendrait bien à la fin se présenter à ses yeux sans qu'il prît, lui, la peine de se retourner. Arrivé à Nyon, le cocher conduit le voyageur dans le meilleur hôtel, pour dîner, et va lui-même à la cuisine. Après son repas, pris bien paisiblement, le monsieur de son pays remonte en voiture, et attend toujours patiemment qu'il

plaise au lac de se montrer. Le cocher fouette ses chevaux, les chevaux gagnent du terrain, et le lac ne se montre pas. La nuit vient; le voyageur se couche, voit le lac en rêve, en tire bon augure pour le lendemain, remonte en char de côté, et arrive enfin à l'extrémité du Léman. La route tourne; le char tourne aussi, mais le voyageur ne se retourne pas; si bien qu'à la fin du second jour, il rentre à Genève, monte à son hôtel, et reconnaissant sa chambre, dit avec calme à son cocher : mais où donc est votre lac Léman ? Il y a deux jours que nous voyageons, et je ne l'ai pas encore vu ?

— Monsieur, dit le cocher, c'est que vous ne vous êtes pas retourné, le lac était derrière vous ?

— Mais alors c'est la faute de votre char de côté ?

— Non, car si nous étions partis par l'autre rive, vous auriez vu le lac tout du long.

Vous voyez donc, mes enfants, que mon voyageur aurait mieux fait aussi d'aller à pieds qu'en voiture; à moins qu'il voulût bien condescendre jusqu'à se retourner.

Mais je reprends mon récit. Nous sortîmes donc de Genève tous les trois à quatre heures du soir, par la porte de Rive.

Il me semble que je me vois encore: j'avais un habit neuf bleu clair, avec des boutons brillants, si bien qu'Edouard et Albert voulaient à toute force m'obliger à le poser.

— Pourquoi?

— Ils disaient que j'étais trop beau, et que mon habit neuf nous ferait payer tout plus cher. Mais moi qui avais autant de vanité qu'eux avaient d'éco-

nomie, je tins bon, et gardai mon habit. Hélas! il m'en coûta bien cher; car dès qu'on nous écorchait un peu dans les auberges, c'était toujours la faute de mon habit; si des guides grognaient en recevant notre faible bonne main, c'était la faute de mon habit; si bien que j'achetais, au prix de sept ou huit sermons le plaisir d'un peu de vanité. Voyez-vous, rien n'est cher comme la vanité! C'est la nourriture la plus dispendieuse qu'on puisse imaginer. Il y a des gens qui mangent pour dix, vingt mille francs de vanité par an et qui au bout du compte, n'en sont pas mieux portants. Il en est d'autres qui sont trop pauvres pour faire une telle dépense, mais qui n'en sont ni moins fous, ni moins vaniteux; et quand on fait exactement le budget de leurs dépenses annuelles, il se trouve

qu'ils ont acheté plus de vanité que de pain.

— Comment cela ?

— Ecoute : un homme mange à peu près une livre de pain par jour, ce qui, à 15 c. fait 54 fr. par an. Or, penses-tu qu'il ne dépense pas beaucoup plus en finesse d'habits en luxe de meubles et de gourmandise de table ? Je vous le répète, rien n'est ruineux comme la vanité et si nous savions nous en sevrer complètement, nous amasserions des rentes pour nos vieux jours ; et ce qui vaut beaucoup mieux, ce serait un signe que nous nous approchons de cette humilité chrétienne qui touche à notre salut. Mais je reviens à mon habit, ou plutôt à notre départ, car il faut bien me mettre en route si je veux commencer mon voyage avant de terminer mon récit.

RIVE GAUCHE.

RIVE GAUCHE.

Le souvenir le plus profond que j'aie de ce voyage, dont je ne me souviens guère, est celui de ma fatigue. Nous fîmes d'abord quatre lieues sans nous arrêter, il nous en restait deux pour arriver à Thonon, où nous pensions coucher. Deux lieues à faire de

nuit, à pieds, après quatre heures de marche, pour quelqu'un qui n'est pas habitué aux voyages pédestres et ténébreux, c'est déjà quelque chose. C'était du moins beaucoup pour moi, et ce qui me fait croire que ce n'était guère moins pour mes deux compagnons, c'est que nous commençâmes à désirer unanimement et à demander en chœur une toute petite voiture, ne dût-elle avoir que trois places, y compris le siège sur le devant, et dût le conducteur aller à pieds comme le cheval. Ce n'était certes pas un désir charitable, mais il était bien naturel. Aussi tâchez de vous représenter exactement notre position : nous étions venu pour voir, et dans ce moment nous n'apercevions rien, pas même notre chemin; nous étions venu pour nous promener, et notre promenade

s'était, depuis deux heures, changée en une marche forcée. Si nous suivions le milieu de la route, nous piétinions dans la boue ; si nous prenions un peu à droite ou à gauche, nous tombions dans les ornières ; et si nous suivions les bords, nous allions culbuter sur des monceaux de graviers destinés à réparer le chemin qu'on ne réparait pas ; et comme sur trois voyageurs il s'en trouvaient deux à vue-basse, nous risquâmes plus d'une fois de nous rompre le cou en tombant sur nos mains.

Voyez-vous, chers amis, il en est des voyages comme d'une belle perspective sur la campagne ; de loin rien n'est si beau, sur les lieux rien n'est plus triste ; parce qu'on se heurte à chaque pas contre un de ces détails, mesquins, fastidieux, prosaïques qui dé-

montraient la plus vive imagination. Vous payez un plaisir de cinq minutes par cinq heures de marche. Voulez-vous une belle vue? il faut monter. Voulez-vous dîner? il faut attendre et marcher. Avez-vous sommeil? il faut marcher encore ou du moins se laisser secouer, torturer, réveiller dans une voiture. Le voyage est le moment de la vie, où l'on fait le moins sa volonté : la route vous fatigue, l'aubergiste vous écorche, les habitants du lieu vous importunent, les curiosités trompent votre attente, et l'on revient à la maison, heureux, non d'en être sorti, mais bien d'y rentrer. Je ne connais qu'une manière agréable de voyager.

— Laquelle?

— Devine.

— En chemin de fer?

— Non; on y risque sa vie.

— En bateau?

— Non; on y meurt de froid.

— En voiture à vapeur?

— Non; la fumée vous aveugle et les étincelles vous brûlent.

— En balon?

— Non; l'on s'y casse le cou.

— Mais, comment donc?

— C'est assis dans un coin de sa chambre, les yeux sur un livre, jouissant d'un récit de voyage sans se fatiguer sur la route.

— C'est-à-dire que ce voyage est une lecture?

— Oui, un récit tel que celui que je vous le fais à cette heure et auquel je reviens. Nous étions donc bien fatigués, et quoique notre bourse de floche fut plus longue qu'épaisse, nous prîmes un char non de côté, qui passait dans ce moment.

Notre cocher n'était pas moins désireux que nous d'arriver à Thonon, car il se faisait tard, et nous avions à craindre que dans une ville aussi paisible, toutes les auberges ne fussent déjà fermées. La seule espérance qui nous restât, était celle qu'avait fait naître un piqueur tout galonné qui venait de passer à cheval, et qui nous présageait l'arrivée prochaine de quelque prince allemand ou milord anglais. Il était à croire que le courier allait mettre un hôtel en branle, et qu'à la faveur de la Russie ou de l'Angleterre, nous pourrions encore souper et dormir.

Notre conducteur fouetta donc son cheval pour arriver entre le piqueur et son maître, par cette judicieuse réflexion qu'après le domestique, l'aubergiste serait réveillé, tandis qu'après

monseigneur, l'aubergiste réveillé ne penserait plus à nous.

Nous voilà donc trottant d'abord, galoppant en suite, et arrivant à Thonnon ventre à terre. Le fouet claquait, la voiture roulait, le pavé retentissait, et enfin nous arrivons. Une fille d'auberge, debout sur la porte, semblait nous attendre. Je l'observai de loin, portant ses regards sur notre voiture et se retournant de temps à autre pour parler aux gens de l'intérieur. Elle avait un tablier blanc, tenait un flambeau de la main gauche et tendait l'autre comme pour ouvrir la portière. J'étais déjà fier de voir l'attention vraiment délicate de la jeune fille pour nous, pauvres inconnus; aussi me proposais-je bien de l'en remercier. Nous entrons dans la cour, le bruit du pavé redouble, le fouet claque plus fort,

enfin la voiture s'arrête tout court. Un garçon d'écurie s'approche, nous ouvre, et nous descendons tous trois en face de la jeune personne qui nous jette un regard, et sans bouger de place tourne la tête à l'intérieur et dit avec calme : *Niente*.

— Niente ! me dis-je moi qui avais appris l'italien en une seule leçon ; niente ! nous trois réunis nous ne sommes personne et rien ! L'indignation me coupa la pensée (car je pensais et ne disais rien) ; mais enfin je rentrai en moi-même et me dis que toute mon indignation n'empêchait pas que le fait n'eût eu lieu, et qu'en nous voyant tous trois, de près et au complet, une servante n'eût dit : *Ce n'est personne !* bien pire, *ce n'est rien !* en sorte que, moi personnellement, moi tout entier, j'étais le tiers de rien du tout ! Mes en-

fants, ma mémoire est si mauvaise, que je crois avoir oublié dans ma vie plus de choses que je n'en ai appris mais je n'ai jamais oublié celle-là. J'en étais vexé, tourmenté; j'en aurais souffleté la jeune fille. Mais aujourd'hui, je reconnais qu'elle avait parfaitement raison : je ne suis rien, absolument rien; pas plus que vous et pas plus que tout autre. Nous n'avons qu'une valeur imaginaire que nous nous donnons même, ou que nous attribue le monde; mais devant Celui qui nous connaît, devant Dieu nous ne sommes absolument rien; car c'est de lui que nous avons tout reçu.

— Mais, papa, rien du tout?

— Si bien, quelque chose; mais quelque chose qu'il vaudrait mieux n'avoir pas à dire : de pauvres petits êtres pétris d'égoïsme, bouffis de va-

nité, qui veulent qu'on s'inquiète d'eux et qu'on les aime, même avant de les avoir connus, tel que moi, m'attendant aux prévenances d'une servante qui ne m'avait jamais vu, et aux yeux de laquelle je n'avais d'autre mérite que de l'avoir empêchée d'aller se coucher. Oui, niente, niente, niente ! voilà tout ce que nous valons tous et chacun.

Cependant tout cela ne nous empêchait pas de sentir vivement l'appétit ; on nous fit passer dans la salle à manger, où déjà se trouvait servie une jolie petite table. Albert, non moins vaniteux que moi, allait y prendre place, lorsque la servante piémontaise nous cria : « Par ici, par ici ! » et nous mit dans un coin de la salle autour d'une table n'ayant encore pour nappe que des taches de graisse et de vin.

Nous nous regardâmes tous trois : « En tous cas, dis-je à mes camarades, cette fois ce ne sera pas la faute de mon habit. » Mais comme, après tout, nous avions de l'argent, en raison inverse de notre vanité, nous ne fûmes pas fâchés d'être traités simplement, même à côté d'une table splendidement servie.

Vous avez déjà deviné, mes enfants, que ce n'était pas nous qu'attendait la servante piémontaise, nous qu'attendait la table mise, nous qu'attendait toute la maison illuminée, affairée et bruyante, mais bien le prince allemand, ou le milord anglais. Je me trompe, prince ou milord comme nous-mêmes c'était niente ; mais ce qu'on attendait, ce qu'on allait saluer, servir, honorer, adorer même, c'était leur argent. Cette pensée me rendit

presque fier en rabaissant à mon niveau princes et milords, tant il est vrai que nous sentant petits, petits, nous sommes obligés, pour nous élever, à rabaisser les autres. Toujours et toujours niente, niente !

Ainsi remis à notre place, c'est-à-dire parlant bas et priant au lieu de commander, nous demandâmes du poisson et des pommes de terre frites. Oui, des pommes de terre frites ; et si je me le rappelle si bien, c'est qu'on n'oublie jamais ce qu'on aime : or, je suis fou des pommes de terre frites. Quant à notre demande de poisson, elle vous est expliquée par la proximité du lac ; au reste, ce qui facilite ici ma mémoire, c'est que, pendant tout le voyage, nous demandâmes partout du poisson et des pommes de terre ; et ce qui vous fera comprendre ce choix tou-

jours le même, c'est qu'il promettait le bon marché. Je lisais l'autre jour, dans l'ouvrage d'un illustre touriste qui prend plus de plaisir à faire de l'esprit qu'à dire la vérité, qu'il fallait dépenser 35 fr. par jour pour voyager en Suisse, ce qui aurait dû faire 315 fr. pour trois jours à nous trois. Or, moi je déclare que nous n'avons pas dépensé plus de 50 fr., ce qui fait six fois moins, et nous avons voyagé, comme le dit le littérateur touriste, tantôt à pied, tantôt en voiture et même en bateau à vapeur. Vous voyez donc que tout le monde ne marche pas comme Alexandre le Grand.

— Mais alors ce touriste a menti ?

— Pas précisément.

— Alors toi-même tu te trompes ?

— Pas davantage ; mais voici l'explication. Avec un peu d'élasticité de

conscience et un peu de souplesse dans la langue, on prouve tout ce qu'on veut, ou si vous ne me comprenez pas bien, vous saisirez mieux ma pensée quand je vous dirai que l'exagération et le mensonge sont à droite et à gauche de la vérité. Or, vous comprenez que si, partant de ce milieu, deux hommes marchent en sens contraire, ne fissent-ils chacun que la moitié du chemin, ils se trouveront bientôt aux deux extrémités; c'est-à-dire l'un par rapport à l'autre sera dans une complète erreur. Le chat était blanc, dit l'un; il était noir, dit l'autre; le fait est que le chat était gris. Qui donc a dit la vérité? aucun; qui donc a dit faux? tous deux. Voilà ce qu'on appelle dans le monde une exagération, ou une erreur, mais dans l'Évangile un mensonge.

Nous attendions encore nos pommes de terre frites, quand le pavé de la cour retentit de nouveau; mais cette fois sous les huit fers de deux chevaux et les quatre roues d'une chaise de poste. La servante, qui, dans ce moment, daignait mettre notre couvert et même nous parler, jeta brusquement sa serviette sur la table et courut à toutes jambes au devant de monseigneur : car c'était bien lui qui venait d'entrer. Ce fut pendant une heure un brouaha à ne plus s'entendre : on appelait du haut, on répondait du bas, et nos pommes de terre frites, oubliées sur la table de la cuisine, se refroidissaient. Albert prit le parti le plus sage : il mit sa serviette sur son bras, courut à la cuisine et, rentrant un plat à chaque main, nous dit du ton le plus sérieux : « Messieurs, vous êtes servis. »

Cette fois la plaisanterie, ou le fumet du souper, nous fit partir par un éclat de rire. Cette gaité était de bon augure, comme vous allez voir.

Monseigneur se présenta, se mit à table et mangea comme un simple mortel, se servant de ses deux mains et portant à sa bouche... Tu ris, toi Jules?

— C'est bien sûr que je ris! comment pourrait-on manger, si ce n'est en se servant de ses mains et portant à sa bouche?

— Eh bien! mon garçon, tu es plus philosophe que moi; car, à ton âge, il me semblait toujours que les grands seigneurs ce n'était pas comme les autres. Un prince qui se mouchait, un roi se faisant la barbe, une princesse commandant son dîner, tout cela me paraissait impossible, ou du moins il

me semblait que ces illustres personnages devaient faire ces mêmes choses tout autrement que nous, simples bourgeois. Mais depuis que j'ai vu dîner notre prince ou milord, j'ai compris que les grands faisaient exactement comme les petits, et n'avaient de plus qu'eux qu'un nom, du bruit et la sottise de leurs admirateurs.

— Il n'y a donc personne véritablement grand ?

— Si bien, mon garçon ; ce sont ceux qui s'estiment eux-mêmes tout petits et qui, étant les premiers, se sentent les derniers ; en un mot, les hommes véritablement grands sont les hommes véritablement humbles.

Pour en revenir à notre grand seigneur, il dîna donc et copieusement ; car il ne souffla pas un mot. Il était seul à table, et la servante était seule

pour lui. S'il voulait un plat, il le montrait du doigt, et le plat venait se placer devant lui. Quand il eût goûté de tout, on servit le dessert. Monseigneur parcourut des yeux la poire, le biscuit et les raisins, et, sans toucher à rien, dit, en se tournant vers la fille, un seul mot que j'écrirai tel qu'il le prononça :

— Tchize.

La Piémontaise ne bougea pas; elle crut sans doute que monseigneur avait éternué.

— Tchize, répéta le seigneur.

— Qué? dit la servante en faisant une grimace et avançant l'oreille droite pour mieux entendre.

— Tchize, répondit imperturbablement le gastronome.

— Quoi? une chaise? dit la pauvre



filles criant pour se faire mieux comprendre.

— Tchize, fit toujours notre homme avec le même calme, la même immobilité et les deux mains sur les deux cuisses, Tchize.

Cette fois la servante va prendre une chaise, la lui porte sous le nez et lui répète en criant plus haut et prolongeant le mot : Une chaise ?

Toujours digne et toujours calme : Tchize, répète monseigneur.

— Mais que veut-il donc ? dit à haute voix la piémontaise se parlant à elle-même. Et nous trois de rire et d'étouffer nos rires en nous fourrant la serviette dans la bouche ! Nous n'en pouvions plus de gaieté, la servante n'en pouvait plus de tristesse, et le dineur sans effort et sans trouble persistait dans son éternelle répétition.

Enfin la jeune fille qui jusque-là nous avait oublié dans son triomphe, se ressouvint de nous dans sa détresse ; et, s'adressant à Edouard, lui dit : comprenez-vous ce qu'il veut cet homme avec son baragouin ?

— Il vous demande du fromage.

Eh ! que ne le disait-il plutôt ! il y a deux heures qu'il me crie tchize, tchize ; s'il avait dit seulement du fromage, j'en aurais donné et tout était fini. Cette fois nous ne pûmes plus nous contenir. Albert se renversa sur sa chaise en éclatant de rire ; Edouard qui venait d'avaler de travers et qui voulait rire aussi, se leva et parcourut la salle riant et toussant ; moi je m'enfonçai dans l'angle du mur, protégé par la cheminée et faisais mille efforts pour manger et ne pas rire. Enfin le fromage arriva ; monseigneur en prit

deux fois pour aider sa digestion, et sortit, sans rire ni pleurer.

— Papa, et la morale de ton histoire?

— Mon garçon, c'est que tu feras bien d'apprendre l'anglais et l'allemand, avant de voyager en Angleterre ou en Allemagne; et que dans ce but tu feras bien aussi de travailler un peu plus et un peu mieux.

— Oui, mais moi je sais dire fromage en allemand et en anglais!

— Et sais-tu dire vanterie?

— Non.

— Eh bien, vas apprendre un mot dont tu connais si bien la chose, ensuite nous reprendrons notre voyage.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure, et nous fûmes bientôt en face de Ripaille.

— JULES: Ripaille? je connais ce mot.

— ADOLPHE : Tu l'as vu sans doute dans ta géographie?

— Non, non je l'ai entendu dire pour tout autre chose que pour une ville, une montagne, ou une rivière. C'était à la fête du maître de la pension; après un bon diner, nous voyons entrer un professeur qui arrive quand nous avons tout bu et tout mangé, et il nous dit : « Ah! vous avez fait ripaille? » Depuis lors je me suis toujours rappelé ce mot et la cuisse de poulet que j'avais à la main.

— Eh bien, mon garçon, tu as maintenant une juste idée de ce que signifie *faire ripaille*. C'est manger bon, beaucoup et sans besoin.

— Oui, je comprends.

— Et de plus, c'est être gourmand et goulu.

— Ah!

— A mon tour je comprends; tu t'es vite reconnu. Eh bien, ce qui vous étonnera, c'est que l'expression *faire ripaille* à pris son origine dans les lieux dont je vous parle, parceque ses habitants étaient réputés dans le monde entier, pour la bonne chère qu'ils y faisaient.

— Mais, quel était ce lieu?

— Un couvent.

— Et ces gourmands?

— Des moines.

— Vraiment! Mais j'ai toujours cru que les moines étaient des religieux?

— En effet, ils commençaient ordinairement ainsi; mais ils finissent souvent comme à Ripaille. Tenez, voici en abrégé l'histoire d'un couvent à cette époque; et hélas, à peu près dans tous les siècles.

Un homme sérieux, mais qui se fait

de fausses idées de la piété, prend la résolution de se séparer du monde pour échapper aux passions, sans songer que les passions, enracinées dans son cœur, le suivront dans la solitude aussi bien que dans la foule. Il se construit un petit hermitage sur le sommet d'une montagne ou dans le fond d'une vallée, mais en tout cas dans un lieu retiré. Là, il prie, vit d'aumône, et bientôt obtient (je ne dis pas mérite) obtient une réputation de sainteté, on en parle dans le voisinage; on le vénère, on le charge de prier pour les autres, et chacun lui apporte en paiement quelques légères provisions. Bientôt sa renommée se répand; des compagnons de solitude lui arrivent; il les soumet à telle ou telle règle; par exemple, au célibat, à la pauvreté; et à l'obéissance envers lui-même.

Quelquefois il leur impose des macérations volontaires et inutiles; par exemple, garder le silence, coucher sur le bois, se vêtir de laine, porter une ceinture de crin parfois garnie de pointes, se lever la nuit pour prier sur les froides dalles de l'église, jeûner pendant des mois, et tant d'autres pratiques funestes à la santé, inutiles à la sanctification, et condamnables devant Dieu. Mais enfin, le peuple qui juge la sainteté d'une chose par sa dureté, se laisse prendre à ces vaines apparences, vénère ces moines, leur apporte mille objets, et quand il ne les apporte pas, les moines vont les chercher. Ainsi, par la mendicité d'un côté, et la vente des prières de l'autre, ces couvents s'enrichissent. Alors la sévérité de la règle fléchit; les moines ont des apprentis qui l'observent à

leur place; ils obtiennent pour eux-mêmes des dispenses du pape pour tout ce qu'il leur plaît de ne pas faire; la bure grossière du manteau, est remplacée par le drap fin; la simplicité par le luxe; les macérations par la molesse; les jeûnes par de bons repas; et le célibat par la débauche! On a vu des couvents posséder la moitié du pays, nourrir des centaines de chevaux, ouvrir des galeries de peinture, faire venir leurs denrées des quatre coins du monde, et, pour fournir à tous ces désordres, pressurer le pauvre peuple sous prétexte de faire pour lui de « longues prières! » Voilà comme on servait Dieu! ou plutôt comme on servait le démon! Aussi qu'arriva-t-il? quand l'abondance avait produit la débauche, la débauche amenait la division; les moines se disputaient, se battaient; et

leur ordre discrédité tombait enfin anéanti. Telle est l'histoire de presque tout ces prétendus religieux.

— Mais quel était le chef de ces mangeurs à Ripaille?

— Le pape Félix V.

— Quoi! un pape?

— Oui, un pape.

— Mais les papes vivent à Rome?

— Oui quand il n'y en a qu'un ; mais à cette époque il y en avait deux : l'un en Italie, et l'autre en Savoie.

— Je croyais qu'il n'y avait jamais plus d'un pape à la fois?

— C'est la règle, mais la règle n'est pas mieux suivie ici que dans les couvents, et par exception, on a vu jusqu'à trois papes en même temps.

— Il y avait donc le pape des Romains et le pape des Savoyards?

— Non, chacun prétendait être le pape de tout le monde.

— Mais alors, ça ne pouvait pas aller?

— Aussi, cela n'allait pas. Le pape Félix V maudissait* le pape Eugène IV. Le pape Eugène IV maudissait le pape Félix V.

— Et il n'y avait personne pour les mettre d'accord?

— Si bien; il y avait le concile de Bâles qui maudissait le concile de Constance; et le concile de Constance qui maudissait le concile de Bâle; au milieu de toutes ces malédictions, l'Eglise entière vivait dans le désordre, et les peuples scandalisés n'échappaient à la superstition que pour tomber dans l'incrédulité.

— Il me semble qu'edans ce temps-là

(*) Le mot propre est *anathématiser*; mais maudire, son équivalent, sera mieux compris de nos jeunes lecteurs.

il ne devait pas faire bon être pape ?

— Aussi Félix V qui avant d'être pape s'appelait Amédée VIII, Duc de Savoie, ne tenait pas beaucoup à cette dignité, car il hésita longtemps à l'accepter, lorsque les députés du concile de Bâles vinrent la lui offrir.

— Pourquoi hésita-t-il à accepter la place de pape

— Parce qu'il était obligé de faire couper sa longue barbe (*).

— Pas possible !

— Dis donc que ce n'est pas vraisemblable ; mais tu connais ce vers de

(*) Ce n'est pas notre faute si ces choses-là sont risibles ; car elles ne sont pas de notre invention. Voici ce que nous lisons dans un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en 16 volumes, publié à Cologne aux dépens de la *Compagnie*, en 1752 : « Quand il sut qu'on l'avait élu pape, il « témoigna en être fâché, et ne consentit à son élection « qu'après avoir versé beaucoup de larmes, et crut faire « un grand sacrifice en laissant couper sa barbe, qui « était d'une longueur extraordinaire et à laquelle il était fort attaché. » (Tome VII, page 132.)

Boileau :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

— Enfin , s'y décida-t-il ?

— Oui, mais tout juste ; car quelques années plus tard, il abdiqua.

— Quoi ! il abdiqua pour reprendre sa barbe ?

— Non, mais pour revenir à Ripaille faire bombance. Voilà, mon enfant, les dégoûtants abus que les hommes ont fait de la sainte religion ! Que ceci vous montre qu'il est deux choses difficiles à concilier avec le christianisme : les richesses d'abord, car Jésus a dit : « Il est difficile à ceux qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume des cieux. » La puissance ensuite ; aussi ce même Sauveur a-t-il dit encore : « Mon règne n'est pas de ce monde. » Défiez-vous donc de ces deux tentations pour vous-mêmes ;

car on peut abuser de la richesse sans être moine, et de la puissance sans être pape. Enfin réjouissez-vous de n'avoir pour maître ni moine, ni pape, mais uniquement votre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

— Ce qui m'étonne le plus dans tout ceci, c'est qu'on puisse hésiter entre un trône et une barbe.

— Et moi ce qui me surprend, c'est que tu en sois étonné !

— Pourquoi ?

— Parce que tu connais fort bien un petit garçon qui, l'été dernier, se laissa persuader qu'en se frottant la lèvre supérieure avec une certaine pommade il faciliterait la pousse à ses moustaches, et que bientôt son léger et blond duvet deviendrait noir et épais. Or, tu sais tout aussi bien que moi que le conseil fut suivi, la lèvre

frottée, et que le lendemain, à la place de la moustache, se trouvait une plaie rouge gracieusement arrondie, jusque sur la joue ! Or, si un petit garçon est assez sot pour croire qu'à l'âge de onze ans des moustaches vont lui pousser, et assez vaniteux pour le désirer et l'acheter même au prix de huit jours de démangeaison, il me semble qu'après tout cela tu peux bien comprendre qu'un homme fait hésite à couper sa barbe.

— C'est égal, je ne peux pas comprendre que l'on hésite entre une barbe et un trône.

— Eh bien, puisque j'ai tant de peine à te persuader, il faut que je te raconte une histoire qui a commencé lorsque tu es venu au monde, et qui dure encore ; en sorte que toi-même en es témoin et peux en vérifier l'exactitude. Je l'intitule :

HISTOIRE DES BARBES ET DES MOUSTACHES
DEPUIS 1830 ET LEUR INFLUENCE
SUR LE CARACTÈRE
FRANÇAIS.

Avant la révolution de juillet, personne, en France, ne portait de moustaches, excepté les officiers, ni de barbe, si ce n'est les rabbins. Mais lorsque le peuple de Paris, de Lyon, de Rouen et de la France entière se fut transformé en un peuple de héros et en garde nationale, les moustaches poussèrent de toutes parts; le simple ouvrier, le décrotteur, le portefaix, tout le monde s'en noircit la figure. Il en résulta qu'à la place de l'air enjoué qu'ils avaient auparavant, tous prirent un air sérieux, ne fût-ce que pour éviter le contraste de la moustache et du sourire. Je sais que la vue d'un balayeur de rue en moustaches me pei-

nait, me froissait, ou plutôt me faisait pitié! Le contraste de l'habit de guenillé, des traits bêteux, de la démarche efféminée, des occupations pacifiques, avec la moustache guerrière, était si désagréable pour moi que j'aurais presque soufflé à l'oreille de ces pauvres gens qu'ils n'en étaient pas plus valeureux pour avoir quelques poils sur la lèvre, ni plus beaux pour être machurés; mais qu'à coup sûr ils en étaient beaucoup plus ridicules. Enfin la moustache tomba dans un tel discrédit qu'un colonel, honteux de la porter lui et ses soldats, fit un jour raser tout son régiment, et défendit de laisser pousser un seul poil sous peine de salle de police. Voilà la première période de mon histoire.

Mais bientôt, soit que tout le monde n'eût pas la lèvre supérieure également

bien fournie, soit que d'autres eussent quelques défauts à cacher sur leur figure, on en vint à joindre aux moustaches les favoris, épais et longs, si longs et si épais qu'ils couvrent les deux joues comme la visière abattue d'un casque de dragon. Cela ne suffit pas, il fallut que ces deux cordes noires vinssent se joindre sous le menton. Ce n'était pas encore assez, on laissa croître la barbe partout où elle voulut, et aussi longtemps qu'elle put, jusqu'à ensevelir la figure sous une forêt de broussailles bien ou mal peignées. Oh! c'est pour le coup que le caractère national devint sérieux! Personne ne riait plus; le peuple parlait politique au coin des rues; les enfants s'abonnaient aux grands journaux; les feuilles publiques ne racontaient plus que des accidents et des

meurtres ; tout le monde se promenait gravement, se redressant, boutonnant son habit jusqu'au cou, marchait la jambe raide, et prenait l'air de penser à quelque chose. Les étudiants surtout, depuis cette époque, me paraissent bien plus posés, bien qu'ils ne fassent pas de meilleurs examens. Telle est la seconde période de mon histoire.

Il y avait encore un progrès à faire ; jusqu'ici l'épidémie barbue n'avait guère gagné que la jeunesse de vingt à quarante ans (oui, en France on est encore jeune à quarante ans, du moins de caractère). Mais enfin le mal s'étendit en haut et en bas ; en haut, l'on vit des vieillards (j'ose à peine le dire), eux qui semblaient devoir être préoccupés de pensées sérieuses, laisser pousser une barbe grise ou blanche, portant dans sa couleur sa propre con-

damnation. En bas, les jeunes gens de quinze à vingt ans furent si impatients de voir s'allonger et s'épaissir un poil encore follet, qu'ils assiégèrent partout les boutiques des perruquiers-coiffeurs pour demander des moyens de favoriser les bonnes, mais lentes, dispositions de la nature; il se fit alors une telle consommation de pommade du lion, qu'il n'y eût plus un journal exempt de ses annonces, plus un parfumeur exempt de son tableau : tous ses vendeurs firent fortune; mais les moustaches ne poussèrent pas, en sorte qu'il fut bien constaté que cette découverte, comme tant d'autres, ne devait pas répondre à l'attente du public bienveillant.

Eh bien! tandis que chimistes et perruquiers perdaient leur temps en de vaines tentatives pour découvrir ce qui

faisait pousser les moustaches, moi, qui vous parle, j'ai fait seul la véritable découverte !

— Vraiment ?

— Oui, je connais un ingrédien mystérieux qui fait porter infailliblement barbe, moustaches et favoris.

— Oh ! papa dis-le nous !

— En voulez-vous donc user ?

— Non ; mais enfin je ne serais pas fâché de le connaître.

— Eh bien, puisque c'est pour vous instruire et non pour en faire usage que vous me faites la question, je vais y répondre, mais gardez-moi le secret !

— ADOLPHE : Je te le promets !

— JULES : Oh ! oui.

— LE PÈRE : Eh bien ! ce qui, sous la latitude de la France, fait pousser barbe, moustaches et favoris, c'est...

— Quoi ?

— C'est...

— Quoi donc ?

— C'est la vanité.

— Ah !

— Oui, *ah* ! C'est la vanité qui, ne sachant plus où s'en prendre, s'attache à la barbe, et c'est le seul ingrédient assez puissant pour obtenir un tel résultat. Comment, en effet, comprendre que, sans une énorme dose de vanité, un homme puisse se décider à s'embarrasser la figure d'une véritable perruque, qu'il faut sans cesse peigner et repeigner ? Comment sans vanité pourrait-on se soumettre à faire passer chaque morceau de pain, chaque cuillerée de soupe, chaque bouchée de viande, dégoûtante de son jus, dans une forêt de poils qui semble placée autour de la bouche pour en

défendre l'entrée, et qui, pendant le repas, suinte de graisse et de vin? Comment, sans une ridicule vanité, mettre ce contraste entre sa barbe si forte, et ses pensées si faibles; ses moustaches si terribles et son caractère si bénin? Pour moi, j'avais bien toujours pensé que l'homme avait dans son cœur un principe fécond de niaiserie, comme sous sa peau un principe de barbe puissant; toutefois j'avoue que je ne me faisais pas encore une juste idée de l'énergie de ces deux principes; mais depuis que je vois croître chaque jour une nouvelle barbe, c'est pour moi comme une révélation sur chaque individu, et je me dis en regardant sa moustache naissante : encore une vanité qui pousse, encore une vanité cachée qui se met au jour, en sorte que la barbe et les moustaches

m'en ont plus appris sur le caractère de l'homme, depuis treize ans, que je n'en avais appris en toute ma vie avec le secours de mes propres réflexions.

— Papa ?

— Qu'est-ce ?

— Et le lac Léman ?

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais. Eh bien, pour le coup je vais me débarrasser tout de suite de ma tâche de touriste, et une fois que je vous aurai donné ma description, j'espère que vous n'y reviendrez plus. Voyons, quelle description voulez-vous ? poétique ou véridique ?

— Poétique.

— Le lac Léman, le plus beau lac de l'Europe, baigne de ses eaux bleues, paisibles et transparentes, les deux contrées les plus accidentées du globe. Sur sa rive occidentale se déroule le ri-

che canton de Vaud et ses trente villes ou villages, propres, actifs et coquets; vous croiriez voir de loin ces brillants coquillages d'or et de nacre que le flot apporte et étale sur le rivage de la mer pour témoigner de la richesse du liquide élément. L'œil du voyageur charmé se plaît à doubler ces beautés en les cherchant encors reflétées pures et tremblottantes dans le miroir des eaux. Que ne peut-on doubler ainsi toutes les joies de cette terre et tous les jours de cette vie! Mais, hélas! le lac Léman, comme la vie de l'homme, n'est pas toujours paisible. Bien des fois la tempête le bouleverse, blanchit sa surface d'écume, heurte, brise et engloutit les frêles embarcations ou les puissants Steam-Boats. Le mal de mer n'est pas inconnu sur les eaux du Léman. D'autrefois, tout en restant pai-

sible à sa surface, le lac, dans le fond de ses abîmes, (encore ici comme la vie de l'homme,) gronde, s'agite, se soulève, et, en quelques heures, sans causes apparentes, monte au loin sur les prairies qui semblent l'appeler par leur douce pente, tandis que sur d'autres points du rivage il gravit d'une coudée le mur superbe qui lui présente sa digue inébranlable. Sa retraite est aussi prompte et aussi mystérieuse que son attaque. C'est encore la colère humaine qui s'enflamme et s'éteint, qui bouillonne et se calme, sans qu'on puisse en donner jamais une raison plausible. Mais hélas! ce n'est pas même la plus triste analogie entre ces deux existences. De loin, le lac Léman paraît paisible; à peine une ride légère vient-elle mourir sur ses bords: sa vaste étendue présente l'aspect d'une

immense surface d'acier poli et brillant. Mais, confiant en ce calme trompeur, montez sur ce frêle esquif, et dès que votre bras distrait aura porté votre rame rêveuse au sein des eaux profondes, vous serez subitement réveillé de vos douces pensées par l'oscillation perfide de votre batelet. Alors vous reprendrez la rame d'une main qui s'efforce d'être vigoureuse et qui tremble. Le vent, insensible sur le rivage, est ici froid et violent; l'eau, paisible vue de loin, est houleuse sous vos pieds, et cependant aucune tempête ne s'est levée, seulement vous êtes venus vous jeter au centre de cette vie calme en apparence, et là vous l'avez reconnue pour ce qu'elle est en effet : troublée, tourmentée et menteuse au spectateur qui ne la contemple que de loin.

Pour voir le Léman dans toute sa beauté, ce n'est pas sur ses bords qu'il faut descendre, c'est au sommet d'un des pics qui l'entourent qu'il faut monter : au signal de Lausanne, ou sur la plate-forme de l'église à Montreux. Rien n'est à la fois sévère et gracieux comme ce dernier point de vue : à gauche et en face, des montagnes à pic; à droite, s'étendant au loin, le lac que vous suivez jusqu'à Genève, en imagination et non des yeux, car la côte vous dérobe la vue de cette ville ; à vos pieds, le sombre château de Chillon qui semble avoir jeté ses fondements, non sur la terre, mais sur les eaux. Non loin de là, Villeneuve à l'extrémité du lac, où commence un large ruban bleu qui se déroule lentement et pose sa gracieuse ceinture sur toute la longueur du Léman. Au signal de Lau-

sanne, au contraire, plus de sombres et prochaines montagnes, mais un immense et superbe amphithéâtre de montagnes blanchies par les neiges et disposées en longues lignes les unes derrière les autres, comme les marches d'un escalier de géant. Plus loin...

— Papa, voilà ta description poétique; maintenant la véridique, s'il te plaît.

— La voici : je vous assure que tout cela est très beau; mais il faut le voir et non le lire pour s'en faire une juste idée. J'ai toujours remarqué que le lieu qu'on me décrivait d'abord, et que je voyais ensuite, n'était jamais semblable à lui-même; la description, bien qu'elle eût été exacte avait pris, en traversant mon esprit des nuances, des contours et des proportions qui m'étaient propres, et elle me donnait finalement une

idée différente, et de la nature, et de l'idéal du descripteur. Aussi suis-je bien convaincu que la même description, entendue par vingt artistes, produirait sous leurs pinceaux vingt tableaux très différents, tandis que la nature, copiée du même point de vue, n'en produirait qu'un seul, et un seul reconnu par tout le monde. Que sera-ce donc si la poésie s'en mêle? elle exagérera dans un sens ce que votre imagination exagérera dans l'autre. L'écrivain poète prendra son vol radieux, et, vous son lecteur volerez encore par-dessus sa tête et plus vite que lui....., à moins que, comme moi, vous ne le laissiez partir seul, dans la crainte de vous fatiguer à prendre de fausses idées en route.

— Mais, papa, tout cela n'est pas la description véridique que j'aimerais

que tu nous fisses, ne fût-ce que pour la comparer avec la précédente.

— Volontiers. Comme je vous l'ai dit, que vous soyez placés à Genève, à Lausanne ou à Montreux, le spectacle est vraiment magnifique ; mais quant au croissant que présente le lac, il est arrondi d'un bout et pointu de l'autre ; à l'égard du ruban bleu du Rhône traversant les eaux vertes du Léman, je ne l'ai jamais vu. Je crains bien qu'il n'ait jamais traversé autre chose que l'imagination d'un premier touriste que les autres ont copié. La rive suisse du lac n'est pas occidentale ; j'ai choisi ce mot parce qu'il frappe agréablement l'oreille et l'imagination : pour être exact, c'est nord-ouest que j'aurais dû dire. Quant aux Steam-Boats, c'est bateaux à vapeur qu'il fallait ; et, de plus, je les ai fait s'entrechoquer et s'en-

gloutir, ce qui suppose, contre la vérité, qu'ils y sont aussi nombreux que les bâtiments dans les ports de Marseille ou du Hâvre, tandis qu'il en est des bateaux à vapeur sur le lac Léman, comme du troupeau de don Quichotte dans la prairie :

« Il achète au boucher deux moutons,
» Et sur les bords du Tage, dispersant son troupeau... »

Mais je m'aperçois que, pour le plaisir de faire de la poésie, je manque encore d'exactitude ; car si don Quichotte n'avait que deux moutons, le lac Léman a, si je ne me trompe, trois bateaux à vapeur. Toujours, leur est-il dès lors, assez difficile de se heurter : je n'ai jamais appris qu'aucun d'eux soit descendu au fond de l'abîme qui, en tout cas, n'est qu'à quelques pieds de profondeur sur les bords où se tien-

nent prudemment ces bateaux. Il est très vrai que, par fois, le lac se soulève et déborde; il est tout aussi vrai qu'on ignore la cause de ce débordement, même après toutes les savantes explications qui ont été données de ce phénomène (car, voyez-vous, moi je ne crois guère aux savantes explications). Ensuite les douces pentes de la prairie n'appellent pas du tout le lac, pas plus qu'on ne mesure l'ascension de l'eau par coudée. Quant à la surface d'acier poli et brillant, je ne l'ai mise là que pour ne pas dire miroir, comme tant d'autres l'avaient dit avant moi. L'expression frêle esquif, que j'ai employée au risque de n'être pas compris de vous, signifie tout simplement petit bateau, comme on en loue aux Eaux-Vives à Genève au prix d'un florin par heure. Enfin leur oscillation n'est pas

perfide; il n'y a que l'homme qui le soit; pas plus que l'onde n'est menteuse, le mensonge étant le triste privilège de notre race. La preuve en est que pour faire de la poésie, j'ai dû faire presque du mensonge. Oh! chers enfants, soyez poètes, tant qu'il vous plaira; ayez de l'imagination, tant que vous pourrez; mais avant tout, je vous en supplie, soyez exacts! Comme Boileau, nommez un chat un chat, et n'allez pas pour faire de l'effet et du style manquer à la vérité; pour embellir vos paroles n'enlaidissez pas vos pensées; et pour avoir de l'esprit, ne tuez pas votre âme.

— Papa, pourquoi donc n'aimes-tu pas les explications savantes?

— C'est encore par amour du simple, du certain et du vrai; mais aussi par souvenir d'une petite anecdote que

je vous garantis *m'avoir été racontée* et que voici :

Un professeur génevois dont le nom ne fait rien à l'affaire *, se promenait un jour sous la Treille, en face du jardin botanique. Il marchait à pas lents, la tête basse, et l'œil cherchant au hasard un objet d'étude. Ce hasard le servit bien, car son regard vint tomber sur une borne qui séparait le trottoir de la grande route, du côté de la haute muraille qui soutient l'admirable promenade de l'Hôtel de ville. Cette borne épaisse, frappa l'esprit subtil de notre observateur, par sa couleur noirâtre et on brillant presque grasseux. Notre professeur l'examine, en fait trois fois le tour, et la laissant en place, il emporte ses profondes réflexions. Quelques mois plus tard, un auditoire

(*) Pour éviter toute fausse interprétation, je dois dire qu'il est mort depuis long-temps.

d'une centaine de jeunes gens, dits *philosophes* à Genève, étaient réunis devant le savant physicien leur donnant une leçon de minéralogie. Le professeur exposait sa découverte d'une pierre bitumineuse; il en expliquait l'origine, la nature et l'usage; tout le monde admirait la lumineuse explication du précieux monolythe, lorsqu'un vieillard venu pour écouter la leçon en simple amateur, dit avec bonhomie à l'oreille d'un élève : « c'est étonnant! moi qui croyais tout bonnement que c'était la lanterne du chemin qui dégoutait sur la borne, et que ce bitumineux était de l'huile rance! »

La réflexion du vieillard fit sourire le jeune homme qui la redit à son voisin; celui-ci la fit passer toute chaude au suivant qui l'écrivit à la hâte sur un bout de papier et la fit

circuler dans tous les bancs; jusqu'à ce qu'enfin un élève fut assez osé pour la déposer, au milieu des rires étouffés, sur la chaire du professeur qui s'arrêta tout court, et ne reparla plus depuis lors de la savante découverte.

Mes amis j'éprouve le besoin de vous rappeler que je ne vous ai pas promis *le* tour du lac Léman, pas même *un* tour du lac Léman, mais bien *mon* tour du lac Léman. Ne vous attendez donc pas à ce que je compte tous les arbres du chemin, ni même tous les villages de la route, et ce qui vous étonnera sans doute, c'est que de toutes les villes et de tous les hameaux que note la carte géographique sur la côte savoyarde, entre Thonon et Saint-Maurice, je ne m'en rappelle aucun! et cependant il n'y en a pas moins de seize! L'impression générale qui me reste

est quelque chose de triste, de désert, de misérable et de malheureux, précisément le contraire de l'impression que je reçus sur la rive suisse du même lac. Si vous voulez bien me permettre une singulière comparaison, je vous dirai que le lac Léman est semblable à ce comédien anglais qui avait le talent de pleurer d'un côté de la figure et de rire de l'autre ; en sorte que les spectateurs de droite éclataient de gaîté, tandis que ceux de gauche étaient calmes et presque attristés. Ou bien, écoutez encore : n'avez-vous jamais vu le soleil, caché par un nuage, projeter sa lumière sur une moitié du paysage et laisser l'autre dans l'ombre ? Eh bien cet effet physique vous fera comprendre l'impression morale que je reçus en comparant les deux rives du Léman. Du côté du canton de

Vaud, propreté, aisance, bonheur; du côté de la Savoie, malpropreté, inaction, misère, souffrance. Sont-ce les eaux du lac, limpides sur un bord, croupies sur l'autre, qui causent cette différence? Je ne le pense pas, car le lac est le même sur les deux rives. Est-ce la nature du terrain, inculte en Savoie, fertile en Suisse, qui produit ce contraste? Je ne le crois pas mieux. Qu'est-ce donc? Avant de vous répondre, laissez-moi vous citer un passage que je trouve dans un livre écrit par des hommes tout autrement capables que moi, et dont le jugement ne pourra, comme le mien, être taxé de partialité. Voici ce que je lis dans *l'Italie pittoresque* par MM. de Norvins, Charles Nodier, Alexandre Dumas, Charles Didier, Walckenaer, Legou-

vé, Al. Roger, H. Berlioz, R. de Beauvoir et H. Auger :

« Les eaux du Léman reflètent deux
« natures bien différentes; sur l'un de
« ses rivages se penche le pays de
« Vaud, suivant les pentes adoucies de
« ses coteaux, entre des forêts de sa-
« pins, de hêtres et de chênes, et les
« superbes vignobles, les champs fer-
« tiles, les riches prairies, les jardins
« qui entourent ses petites villes si élé-
« gantes et ses nombreux villages. De
« ce côté est le prix de l'industrie et le
« charme de la vie agricole et sociale,
« de l'autre est l'ingratitude du tra-
« vail, la peine sans salaire, le repos
« sans plaisir; c'est la Savoie, austère,
« âpre paysage, coupée de sombres tor-
« rents, enlacé de hautes montagnes
« au sommet inaccessible, et habitée
« par des pâtres et des mendiants; là

« est l'enfer de la vie, vis-à-vis c'est le
« paradis*... Les chétives habitations
« des Savoisiens du Chablais (bord du
« Léman), seraient encore privées entre
« elles de toute communication, si la
« nouvelle route qui conduit de Ge-
« nève au Simplon et du Simplon à
« Milan, ne cotoyait à la fois les escar-
« pements du lac et les précipices
« de la montagne. » (Or, il est bon
d'ajouter que cette route est due à un
étranger au pays, à Napoléon.)

— Papa, je te crois bien; mais
pourquoi cette différence entre la
Suisse et la Savoie?

— Mon ami, la différence n'est pas
entre la Suisse et la Savoie; mais en-
tre les deux rives opposées du lac Lé-

(*) Le texte porte *élysées* que nous avons remplacé par celui de paradis dont le sens est ici synonyme et qui sera mieux compris de nos jeunes lecteurs.

man ; c'est ce qu'il faut se rappeler.

— Mais alors, pourquoi cette différence entre les deux rives ?

— Je vais te répondre ; seulement je désire te citer encore quelques lignes d'un auteur qui compare, non plus la Savoie et le canton de Vaud, mais le canton de Vaud et le Vallais ; or, il faut que vous sachiez que le Vallais touche à la Savoie, et que ces deux pays sont sur le même côté du lac, tandis que le canton de Vaud se trouve sur toute l'étendue de l'autre rive. Or, vous verrez dans la comparaison qui va suivre, que ce sont les Valaisans qui prennent la place des Savoyards. Ecoutez-donc ce que dit M. René Nouzou, élève de l'ancienne Université de Paris, passant de la rive droite à la rive gauche du lac et tombant dans le Vallais :

« Ici la scène change ; c'est bien

toujours le plus étonnant, le plus beau pays du monde; mais ce ne sont plus les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, ce n'est plus même langage, même costume, ce n'est plus même manière de vivre : du pain très bis et souvent cuit de six mois, de la vache assez mauvaise et fort mal salée, des légumes secs et durs seulement bouillis à l'eau, voilà l'ordinaire de la plupart des paysans de ces contrées; parfois un peu de laitage caillé, quelques œufs et du lard gras, jaune et rance, font l'extraordinaire d'une nourriture réputée la meilleure. Ce ne sont plus là ces heureux habitants du canton de Vaud qui respire la santé et l'aisance; ce n'est plus en général, cette civilisation, cette tolérance qui font du Genevois et du Vaudois les peuples les plus sociables et les plus riches de la

Suisse. On est affligé de voir des habitations mal tenues, incommodes et souvent insalubres; de voir..*»

— Papa, si tu continues ta citation, ton voyage va ressembler à un livre?

— Eh bien, je m'arrête.

— Bon! Mais maintenant dis-nous pourquoi les habitants d'une rive du lac sont si propres, si riches, si heureux; tandis que ceux de l'autre rive sont précisément le contraire?

— Le voici : d'un côté, on lit la Bible; de l'autre on la défend.

— Quoi, dans certains pays on défend de lire la Bible?

— Oui, par exemple, dans le pays du Pape, et ici, par exemple encore en Savoie! La première question que fait au voyageur, un douanier savoyard en

(*) *Description scénographique et historique du bassin du lac Genève*, par René Nouzou. A Genève, chez Briquet, 1835. Page 63.

visitant sa malle, est celle-ci : avez-vous des livres? — Oui. — Prohibés! Sont-ce des livres religieux? — Oui ; l'histoire de la réformation. — Prohibée, doublement prohibée! — Eh bien, je vous laisse mon histoire, mais laissez-moi mes Bibles? — Non, prohibées, prohibées; la Bible trois fois prohibée!

Voilà pourquoi l'on ne lit pas la Bible en Savoie et pourquoi par conséquent ce pays est si misérable, si ignorant et si malheureux. Quant au canton de Vaud, non-seulement on y lit la Bible dans presque toutes les familles; mais on travaille encore à la répandre sur le monde entier.

— Mais, papa, le Vallais n'est pas savoyard, c'est un canton suisse; les douaniers ne peuvent donc pas empêcher la Bible d'y pénétrer?

— Aussi, mon garçon, dans le Val-lais ce sont les prêtres qui font, en ceci, l'office de douaniers. Vous le voyez, ce n'est pas d'être Savoyard ou Valaisan qui fait la différence ; c'est d'être sous la condition commune à ces deux peuples : sous l'interdit qui prive de la parole de Dieu*. Tandis que c'est dans la Bible que le Vaudois apprend à connaître Dieu, à l'aimer, à lui obéir ; c'est dans la Bible qu'il puise cet esprit d'ordre, de propreté, et ce goût du travail qui produit à son tour la prospérité.

Toutefois n'allez pas croire que les Vaudois soient des hommes parfaits ; tant s'en faut. Mais sachez du moins

(*) Nous avons, à dessein, évité de prononcer les noms des deux communions chrétiennes mises en parallèle, par la raison bien simple que la cause de la différence signalée est plus haute ; donc nous remontons au principe.

que ce qu'ils ont de mieux que les Valaisans et les Savoyards, c'est à la Bible qu'ils le doivent; et s'il vous en fallait encore une preuve, vous la trouveriez dans une dernière remarque : il fût un temps où le pays de Vaud appartenait au Duc de Savoie; à cette époque on ne lisait pas plus la Bible sur une rive du lac que sur l'autre; aussi à cette époque sur les deux rives on était à peu près également ignorant et malheureux. Si donc un changement s'est introduit, ce n'est pas sur la rive gauche où l'on est resté ce qu'on y fût toujours; mais sur la rive droite où depuis lors, par la réformation, la Bible et son esprit se sont répandus.

— Mais papa, ne pourrait-on pas supposer que cette différence vient de ce que la Suisse est un pays libre,

tandis que la Savoie est, dit-on, sous un gouvernement despotique?

— Toi, comme ton frère, tu oublies toujours que la comparaison n'est pas entre la Suisse et la Savoie, mais entre les deux rives du lac Léman. Le Vallais n'est-il pas Suisse? n'est-il pas libre? n'est-il pas républicain? et avec tout cela, est-il plus riche, plus intelligent, plus heureux que la Savoie? Non, c'est exactement la même chose; ce que nous a dit M. Nouzou n'est pas plus flatteur que ce que nous a dit M. De Norvins. Ainsi, république ou monarchie n'y font à peu près rien, et il en faut revenir à la cause indiquée, la Bible lue ou délaissée, pour expliquer la différence.

— Mais, papa, n'as-tu donc rien vu en Savoie qui t'ait fait plaisir?

— Si bien!

— Quoi donc ?

— Un pont.

— Un pont ?

— Oui ; ce pont long , étroit , jaune , bossu , m'a procuré une véritable jouissance.

— Comment cela ?

— En m'en rappelant une autre. Voyez-vous, mes enfants, vous êtes encore bien jeunes, et vous ne pouvez guère soupçonner ce que valent les souvenirs, mais si vous saviez quelle place ils prennent dans la vie en y avançant, vous feriez en sorte de vous en préparer de doux et agréables.

— Et comment ?

— En faisant de douces et bonnes actions.

— Ah !

— Oui *Ah!* c'est-à-dire que tu n'as rien à répondre.

— Mais, j'en reviens à mon pont et à mes souvenirs, si je vous ennuie vous m'excuserez, car du moins je me ferai plaisir à moi-même en me souvenant encore.

Dès que je vis ce pont dont j'ignorais le nom et l'existence, je m'écriai, en m'adressant à Edouard : « c'est exactement le pont du Saint-Esprit, » et j'allais à la course le voir, le toucher, sauter sur les parapets. Edouard me voyant heureux de ma découverte, n'eût rien de plus pressé que de me répondre qu'il n'y avait rien de commun entre le pont de la Dranse et le pont du Saint-Esprit. J'affirmai que si; lui que non; je plaidai ma cause, il plaida la sienne; ni l'un ni l'autre ne tenaient le moins du monde à s'é-

clairer ou à éclairer son camarade , mais chacun mettait la plus grande importance à prouver qu'il avait raison , et surtout que son adversaire avait tort.

Il en est presque toujours ainsi dans les discussions.

Enfin Edouard tira de sa poche un *Guide du voyageur*, il y lut le passage relatif à notre illustre pont. Le croiriez-vous? Le Guide du voyageur en terminant son article, m'apportait le plus beau des triomphes! il disait en toutes lettres que « le pont de la Drance ressemblait au pont du Saint-Esprit! »

J'étouffais de satisfaction!

Oh! vanité de la vanité!

— Ah ça! êtes-vous fou avec votre pont, me dit Edouard, allez-vous

l'embrasser, ou bien en arracher un échantillon avec vos dents?

Le fait est que par une singulière préoccupation, je cherchais avec ma vue basse une inscription que j'avais vue jadis, non sur ce pont, mais sur celui du Saint-Esprit; si vivement m'avait saisi le souvenir!

— Je cherche, répondis-je, ce que j'ai vu en 1816 sur son frère jeté sur le Rhône.

— Quoi?

— Un nom gravé.

— Lequel?

— Le mien.

— Gravé par qui?

— Par mon père.

— Quand?

— Avant ma naissance.

— Et c'est ce souvenir qui vous préoccupe assez pour vous faire cher-

cher en Savoie ce qui est en France ?
sur la Drance ce qui est sur le Rhône ?

— Mais pensez donc, cher ami, que ce nom était le mien ! que ce nom était gravé ! et chose mémorable, écoutez bien, car c'est ce qui m'a le plus vivement impressionné : ce nom était écrit ainsi ROVSSEL. Oui, mon ami, écrit avec un V à la place d'un U. Comprenez-vous comme cela lui donnait de suite un air d'antiquité ? Et ce n'était pas de l'imitation de l'antique, c'était bien de l'antiquité pour tout de bon ; car mon père en me le montrant, m'apprit que c'était lui-même qui l'avait écrit à l'époque où l'on employait encore des U pour des V. Comprenez-vous mon bonheur, en apprenant cette nouvelle ? Il me semblait que j'étais tout-à-coup plongé dans la nuit des temps ; que mon nom était antique ;

qu'il se liait à l'histoire, et que gravé sur un pont du moyen-âge, il me porterait avec lui à la postérité!

Tout cela peut vous paraître puéril, cher Edouard; mais tout cela n'en est pas moins l'histoire de mon cœur, ou plutôt du cœur humain.

Mais pour finir, mes enfants, l'histoire de mon nom gravé sur la pierre avec un V pour un U en mil sept cent et tant, gravé avant ma naissance, je vous apprendrai que dix-neuf ans après mon passage de 1816, c'est-à-dire, en 1835, je me retrouvais sur la même route à deux pas du même pont. La diligence montait une côte; je descendis de la diligence, et courus à toutes jambes en avant pour chercher mon nom gravé avec un V, je regardai et regardai de près, pierre après pierre, sur le parapet de droite.

Je revins sur mes pas; je cherchai de nouveau; mais hélas! rien, absolument rien; ni nom, ni lettres, ni V, ni U; tout était parti!

— La pierre était donc usée?

— Au contraire; elle était toute neuve; c'est-à-dire qu'elle avait été changée, et la mienne, la véritable avait, sans doute, été jetée avec mon nom sur les graviers du Rhône, où probablement elle roule aujourd'hui comme un simple caillou!

Mes enfants, voilà comment se sont évanouies mes espérances de passer à la postérité! Mais grâce à Dieu, j'ai trouvé mieux que tout cela, et je connais aujourd'hui le moyen de graver son nom en lettres ineffaçables.

— Et comment?

— C'est de le faire inscrire sur le Livre de vie par Dieu lui-même; ou

plutôt, c'est d'apprendre que déjà nos noms y sont inscrits.

— Mais comment savoir si Dieu a, ou n'a pas inscrit nos noms dans le Livre de vie?

— Nous le reconnaissons à ceci que nous avons la foi dans le cœur. Mais à mon tour, je te demanderai : Sais-tu à quoi tu reconnaîtras si la foi est dans ton cœur?

— Non.

— A ceci, que la sainteté sera dans ta vie. Si donc tu vis en chrétien, c'est preuve que tu as reçu la foi qui fait le chrétien; et si tu possèdes cette foi, ton nom est bien inscrit dans la liste de ceux qui doivent vivre et jouir pendant toute une éternité!

Mais j'en reviens à notre voyage. Vers le soir, nous arrivons au bout du lac, et nous en détachant en tirant sur

la droite, nous marchons sur Saint-Maurice. Le souvenir qui me reste de cette petite ville dans le Vallais est triste, calme, désert et voilà tout. Au reste, c'est peut-être ma faute, car j'étais bien fatigué; nous allâmes donc nous coucher, sans visiter autre chose que la salle à manger. D'ailleurs, nous avions à nous lever de bonne heure le lendemain, pour aller visiter ce qu'on pourrait appeler la récompense du voyage; une cascade tombant de quelques centaines de pieds de hauteur.

Le lendemain donc, à six heures du matin, nous partîmes tous trois, le ventre vide, avec le projet de faire nos quatre lieues d'allée et de retour avant le déjeuner; car après ces quatre lieues, nous comptions en faire encore sept avant le souper; non que nous fus-

sions bien pressés de rentrer au travail à Genève; mais notre bourse s'aplatissant, nous invitait à regagner la maison. Nous avons calculé que quarante lieues pouvaient se faire en trois jours, et que notre argent devait juste y suffire. Mais vous comprenez que pour peu que nous perdissions de temps, nous risquions d'arriver au fond de notre bourse, avant d'atteindre au bout de notre voyage, et de rester sans argent, avec bien des lieues à faire, et bien des repas à prendre. Chaque heure nous apportait sa tâche; comme dans la vie, chaque instant apporte son travail et ne laisse jamais de place libre pour la tâche négligée de la veille. Aussi combien d'hommes arrivent à la dernière heure du voyage ayant encore bien des lieues à faire, bien des devoirs à remplir!

Nous voilà donc partis pour la cascade de Pisse-Vache par une belle matinée. Le chemin que l'on ne connaît pas paraît toujours long. Pour abréger le nôtre, j'engageai Edouard à nous lire quelques pages de son guide du voyageur; mais le guide était perdu. Albert, pour oublier la route, voulut questionner les paysans sur les curiosités des environs, mais les paysans semblaient avoir perdu l'esprit, ils ne répondaient pas. Enfin, pour dernière ressource, j'offris de lire un cahier d'histoire ecclésiastique, resté par oubli dans ma poche. Le seul mot d'histoire ecclésiastique fit frémir mes deux amis; car cela sentait l'étude et l'examen. Pour les rassurer, je rengainai le cahier, dont je venais de lire quelques pages par distraction, et je leur offris alors de leur raconter une lé-

gende. Cela leur plut beaucoup mieux ; et, sans les en prévenir, je leur répétai ce que je venais de lire sur mon terrible cahier.

Or, mes enfants, ce récit cadrerait on ne peut mieux avec la contrée que nous parcourions, car c'était l'histoire de saint Maurice.

— Saint-Maurice, la ville ?

— Non, Saint Maurice, chef d'une légion romaine et martyr chrétien.

— Et sans doute cet homme a pris le nom de cette ville ?

— Non, c'est la ville qui a pris le nom de cet homme.

— Ainsi, une ville pourrait prendre mon nom ?

— Quel saut tu fais, de saint Maurice à toi ! Tu ne peux donc rien entendre, rien voir sans tout te comparer ? Eh bien soit ; compare ta pe-

tite personne à l'admirable personnage dont je vais te faire l'histoire, et décide ensuite si tu mérites aussi qu'on bâ-tisse une ville baptisée de ton nom. D'ailleurs, ton frère aime les batailles; toi, les titres de roi et d'empereur; moi, j'avoue que je préfère l'Évangile; mais comme ces trois choses se trouve-ront dans mon récit, nous serons tous trois satisfaits.

S'il est vrai, mes enfants, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, d'un autre côté, il n'est pas moins certain, qu'à bien des égards, jadis et aujour-d'hui sont tout-à-fait différents. Au-jourd'hui, par exemple, on vous prie d'aller à l'église; jadis, sous les empe-reurs romains on vous l'aurait défen-du, sous peine de mort! et je crois qu'alors vous n'auriez pas désobéi. Au-jourd'hui, c'est un honneur de se pré-

tendre chrétien ; jadis c'était une honte. Aujourd'hui, les hommes vraiment pieux obtiennent la confiance du monde et souvent celle des grands ; jadis, on les chassait des villes, les jetait en prison, les conduisait à l'échafaud ; et cela précisément à cause de leur piété.

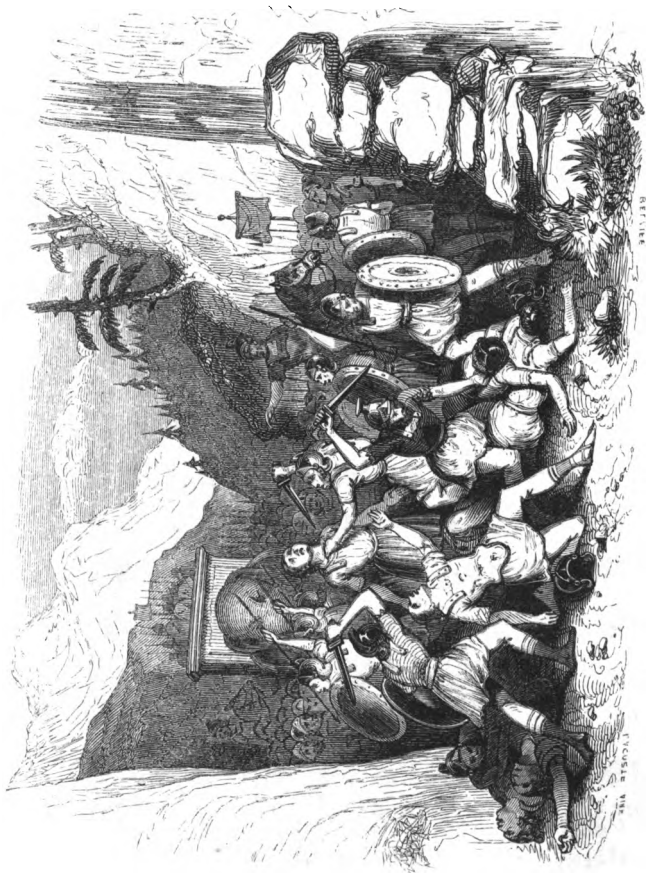
Jadis donc, au commencement du iv^e siècle, Maximien, empereur romain, avait dans son armée une légion toute composée de chrétiens, ce qu'il ignorait sans doute. Chez les Romains, la légion se composait de six mille six cents hommes. Celle dont nous parlons se nommait la *légion Thébaine*, et avait pour chef Maurice, non moins brave guerrier que pieux chrétien. L'empereur le manda lui, et sa légion, pour châtier un parti de révoltés en Italie. Cet ordre étant

accompli, la légion se joignit au reste de l'armée et traversa les Alpes. Les troupes étaient aux environs d'une ville nommée Agaunum, aujourd'hui détruite, et dont l'emplacement n'est pas loin de Saint-Maurice, lorsque l'empereur fit comprendre à Maurice qu'il aurait à le charger d'une seconde mission, celle de l'aider dans le massacre des chrétiens, alors persécutés sur toute l'étendue de l'Empire. Maurice répondit que ni lui, ni ses soldats, n'accompliraient jamais cet ordre, et déclara qu'eux-mêmes étaient chrétiens. Maximilien, blessé de cette résistance, ordonna de mettre immédiatement à mort la dixième partie de la légion. L'ordre fut exécuté, sans qu'une seule des victimes opposât la plus faible résistance. Ceux qui furent épargnés, loin d'être intimidés, déclara-

rèrent qu'ils étaient prêts à mourir comme leurs compagnons, plutôt que d'abandonner leur foi. Leur protestation fut rapportée à Maximien, qui, furieux, commanda de décimer la légion une seconde fois. On tira au sort l'honneur du martyr que tous se disputaient, et six cents nouveaux soldats furent égorgés, comme des brebis muettes, sans se défendre, sans pousser une plainte.

Le reste de la légion pour montrer à l'empereur que cette conduite n'était pas le fruit d'une irritation passagère, ou d'un fol entêtement, résolut d'adresser à Maximien une humble remontrance au nom de tous les soldats qui la composaient. Dans cette pièce, admirable monument de courage et de foi, de simples miliciens disaient au maître du monde : « Nous sommes vos sol-

« dats, seigneur, mais nous sommes
« aussi les serviteurs de Dieu. Nous
« vous devons le service de la guerre ,
« mais nous devons à Dieu l'inno-
« cence ; nous recevons de vous la paix ,
« mais il nous a donné la vie. Nous ne
« pouvons vous obéir en renonçant à
« Dieu notre créateur, notre maître
« et le vôtre. Nous avons fait serment
« à Dieu avant de vous le faire. Vous
« nous commandez de chercher des
« chrétiens pour les punir : nous voi-
« ci, nous sommes chrétiens : nous
« avons vu égorger nos compagnons
« sans les plaindre, nous nous sommes
« réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de
« souffrir pour leur Dieu et pour le nô-
« tre. Ni l'injustice avec laquelle on les
« a traités, ni les menaces qu'on nous
« a faites, n'ont pu nous porter à la ré-
« volte. Nous avons encore les armes à



REFINE

1852

« la main, mais nous ne résisterons
« pas; car nous aimons mieux mourir
« innocents que de vivre coupables. »

Irrité de cette noble résistance et sans doute honteux en face de soldats qui réveillaient sa conscience, Maximien ordonna cette fois, non plus de décimer la légion, mais de la massacrer tout entière! A l'approche des bourreaux, les Chrétiens déposèrent les armes, dont ils auraient pu se servir pour se défendre, et attendirent avec joie une mort passagère pour entrer dans une vie sans fin.

Vous avez, mes enfants, entendu plus d'une fois citer des traits de dévouement; ainsi, par exemple, vous connaissez l'histoire de ces trois cents Grecs, qui aux Thermopyles moururent pour défendre l'entrée de leur patrie. Mais remarquez quelle diffé-

rence : ces païens moururent les armes à la main, espérant la victoire, s'animant par la lutte, savourant l'inferral plaisir de la vengeance, et contemplant d'avance la gloire qui s'attacherait à leurs noms dans la postérité. Mais dans la fin tragique de la légion thébaine, rien de semblable : au lieu de prendre leurs armes, les soldats les déposent; loin de tendre le bras pour se défendre ils tendent la tête au glaive levé pour frapper; et loin de songer à se venger, ils laissent à leurs bourreaux un exemple d'obéissance à leur prince et des paroles de foi en leur Dieu. Ils ne peuvent attendre aucune gloire humaine; c'est au fond d'un pays sauvage, au milieu d'une armée païenne, c'est ignorés de l'univers qu'ils tombent sans donner une pensée au

monde et le regard tourné vers les cieux !

Oui tous les traits de courage militaire pâlisent et s'effacent devant ce courage humble et chrétien. On parle sur la terre d'un Alexandre et d'un César ; mais dans les cieux César et Alexandre sont oubliés pour un Maurice et le dernier soldat de sa légion.

Aussi, mes compagnons trouvèrent-ils mon récit intéressant ; mais quand ils apprirent que c'était de l'histoire ecclésiastique, ils ne voulurent plus en entendre parler.

Que de gens ressemblent à mes compagnons et repoussent les choses sérieuses crainte d'en être ennuyés, et qui les écouteront avec plaisir si l'on pouvait seulement les leur présenter sous des noms différents !

Nous étions à mi-chemin lorsque

Albert, plus impatient que nous, s'adresse encore à une jeune fille de quinze à seize ans et lui demande si nous avons encore bien loin de la cascade.

Point de réponse.

Albert répète la question.

Il obtint un froncement de lèvres qu'on pouvait prendre pour un sourire.

Une troisième fois la question est répétée.

La jeune fille prend le bord de son tablier, le fait glisser entre ses doigts et dit enfin d'un air niais : — Oh ! vous le savez bien mieux que moi !

— Du tout, répond Albert, nous sommes étrangers.

— Oh ! oh ! c'est égal !

— Je vous assure que nous n'en savons rien. Faites-nous donc le plaisir

de nous apprendre si nous sommes encore bien loin ?

— Oh ! oh !

Nous n'en pûmes rien obtenir de plus. Était-ce une sourde ? Non, car elle avait répondu, mal à la vérité, mais enfin répondu ; Était-ce une idiote, ce qu'on appelle crétin dans le Vallais ? Non, car elle ne portait ni goître au cou, ni trace d'idiotisme sur la figure. Qu'était-ce donc ?

C'était tout simplement un naturel du pays.

Oui, mes enfants, l'ignorance est si profonde dans ce malheureux Vallais, qu'on serait tenté de croire que les paysans n'y sont pas des êtres bien complets. C'est un corps, c'est une âme, mais la vie n'y est pas. Triste fruit de la superstition, seule institutrice de ces contrées !

— Papa, qu'est-ce qu'un crétin ?

— Mon garçon, c'est un être comme on en voit beaucoup dans le Vallais, qui se distingue du reste des hommes par une chose de plus et une chose de moins.

— Quoi de plus ?

— Un goût.

— Quoi de moins ?

— L'intelligence.

— En as-tu vu quelques-uns ?

— Oui, sans doute ; et en particulier, dans le misérable hameau que nous traversions dans ce moment pour nous rendre à la cascade. Comme la femme que j'y vis, car c'était une femme, peut servir de type aux crétins en général, je vais vous la décrire telle que ma mémoire me la représente encore.

Elle était assise au soleil, sur une

pierre, les bras pendants, la bouche entr'ouverte, sa langue épaisse tirée et tombant sur sa lèvre inférieure. Un goître énorme, longue poche de chair molle, partait de son cou et pendait sur sa poitrine; ses traits étaient ignobles, hideux. Il semblait qu'une puissance infernale eût voulu, dans cet essai d'être humain, faire la caricature de notre espèce pour la rendre ridicule et odieuse; c'étaient des chairs flasques, une figure ridée, une salive gluante, découlant sur le bord de ses lèvres, des cheveux longs et tombant en désordre; enfin un ensemble si dégoûtant que nous fûmes obligés de détourner la tête en sentant se soulever notre cœur.

Et cependant tout cela n'est rien comparativement au dernier trait de misère dont je vous ai parlé : cette femme était idiote comme le sont pres-

que tous les crétins, et sourde-muette comme le sont un grand nombre d'entre eux.

Ce qu'il y a de plus étrange, ce n'est pas l'existence de ces imbéciles, mais l'espèce de vénération qu'ils reçoivent de la part des gens de bon sens. Chaque famille est fière d'avoir son crétin, comme ailleurs chaque famille se vante d'avoir un membre distingué par sa fortune, par son savoir ou sa piété. Un crétin est regardé comme une bénédiction du ciel. Toutefois cette superstition n'est pas générale dans le Vallais; les gens de quelque éducation y redoutent le crétinisme, comme une véritable maladie, et s'efforcent de l'éviter par la propreté et une nourriture saine, deux choses très rares dans le Vallais.

— Mais papa, il faut être fou pour vénérer des idiots ?

— Non, mon garçon, il suffit d'être superstitieux. Je crois vous avoir déjà dit dans le *Voyage en Algérie*, que les Musulmans honorent les imbéciles comme des saints. Vous voyez que c'est toujours la même superstition, sous deux formes différentes. Pour être éclairé par l'Évangile, il ne suffit pas de porter le nom de chrétien, de fréquenter des églises et d'y célébrer mille cérémonies; il faut surtout lire cet évangile, le comprendre et l'aimer. Comment connaître des vérités qu'on n'a jamais lues et dont personne ne vous a parlé ? Ici revient ma conclusion déjà tirée sur les bords du lac : tout le mal vient de l'ignorance de la Bible.

En sortant du village dont je viens de vous parler, un bruit sourd et loin-

tain vint frapper notre oreille, c'était celui de la cascade tant désirée. Nous fûmes bientôt à son pied, et je dois le dire, bien dédommagés de notre peine. C'est un des souvenirs les plus profonds que ma mémoire ait conservés. Représentez-vous, tombant d'une haute montagne, non pas un filet d'eau semblable à ceux que vous avez vus quelquefois employés à faire tourner la roue d'un moulin; non pas un torrent comme ceux qu'amènent par fois de longues et fortes pluies; mais représentez-vous tombant d'une haute montagne à pic un fleuve impétueux dont le lit vient à manquer! Cette masse d'eau large et profonde se recourbant tout à coup, tombant perpendiculairement, et au bas de sa chute venant se briser avec fracas contre le rocher pour rejaillir en gerbes avec force, pour retomber en

pluie et arriver enfin en poussière scintillante à nos pieds. Représentez-vous le soleil frappant cette masse liquide suspendue et mouvante dans les airs ; et là ses rayons arrêtés se décomposant pour offrir à vos regards, non pas un, mais mille arcs-en-ciel mobiles dont chaque point est un diamant. Tournez autour de la cascade, et ces arcs-en-ciel tourneront avec vous, ou plutôt comme pour vous plaire, d'autres se formeront sous vos yeux. Maintenant regardez au pied de la montagne la colonne d'eau a creusé de son poids un bassin profond, et les rochers qui l'entourent reçoivent une pluie fine qui se répand au loin et qui semble vous défendre d'approcher de cette merveille, crainte de la profaner. Enfin le fleuve arrivé sur le sol devient plus calme, il s'échappe du bassin qui ne

peut le contenir et va se jeter en ralentissant sa marche dans le Rhône qui passe paisible près de là. Hélas ! il en est de la cascade comme de nous-mêmes ; elle vit et s'agite un instant, le temps qu'il faut pour tomber de la montagne ; sa vie est si courte qu'on l'appelle une chute, et ce fleuve que vous admiriez tout à l'heure au sommet de la colline, se traîne maintenant à plat sur le sable, et à quelques pas de là, donne ses eaux au Rhône et perd son nom !

Ainsi, mes amis, agitez-vous, montez au sommet de l'estime des hommes ; paradez quelques instants devant le monde ; au bas de votre brillante chute l'oubli vous attend et la mort vous engloutit.

Mais plutôt n'ayez pas la prétention de briller aux yeux des hommes ; ca-

chez votre vie en Dieu, comme l'obscur ruisseau se cache sous l'herbe de la prairie; si personne ne vient vous visiter, vous pourrez du moins vous rendre le témoignage d'avoir réfléchi et fertilisé le champ de la vie que vous aurez traversé.

J'éprouve à cette heure, mes enfants, quelque chose d'analogue à ce que je ressentis lorsqu'il fallut m'éloigner de la cascade, car je dois m'éloigner dans mon récit de ce Vallais que j'aurais voulu vous faire mieux connaître. Toutefois, je ne partirai pas sans vous donner une idée générale de la configuration du pays.

Puisque nous voilà près de la cascade, représentez-vous le paysage qui vous entoure comme une vaste église catholique, avec ses chapelles latérales. Cette église, c'est le Vallais : la

nef de l'église, c'est la vallée principale; les chapelles latérales sont les vallées secondaires qui coupent çà et là la première, et les murailles de l'église représentent les deux lignes de montagnes qui renferment tout le pays. La comparaison peut se pousser plus loin : vous savez que le chœur d'une église s'élève de quelques marches, et enfin que le fond de l'édifice se termine en s'arrondissant. Eh bien, la grande vallée, de même en avançant s'élève et s'arrondit jusqu'à ce qu'elle vienne se fermer par la masse de montagnes, où le clocher serait encore représenté par le Mont-St.-Gothard. Maintenant, si vous vous retournez dans l'église, pour regarder dans la direction opposée, vous verrez devant vous la porte, étroite ouverture par laquelle vous devez nécessairement pas-

ser pour sortir. C'est encore, l'image parfaite de l'entrée du Vallais, dont les deux murs de montagnes vont se rapprochant jusqu'à l'extrémité du pays, et là ne laissent exactement qu'un passage jadis fermé par une véritable et simple porte !

— Alors, papa, le Vallais, c'est une église ?

— Oui, moins le ciel de l'église ; ce qui me fournit un dernier point de comparaison, mais cette fois, de comparaison morale, car l'église spirituelle à laquelle le Vallais appartient est une église dont le ciel a été retranché.

— Comment cela ?

— Parce que tout s'y passe sur la terre ; les hommes y tiennent la place de Dieu : règnent, pardonnent, exaucent les prières, autant de choses qui

n'appartiennent qu'à la Divinité.

Mais partons, car si la cascade est belle, mon estomac est vide et le déjeuner nous attend à Saint-Maurice.

Jamais, je crois, nous ne mangeâmes avec plus d'appétit et plus de courage. Quatre lieues faites et sept à faire ! Nous étions à la fois poussés et tirés vers le besoin de nous reconforter.

RIVE DROITE.

RIVE DROITE.

Nous quittâmes **Saint-Maurice** en traversant un pont romain jeté sur le **Rhône**, et qui joint le **Vallais** au canton de **Vaud**. **Nous** marchâmes sans nous arrêter jusqu'à **Bex**, que je voudrais bien vous décrire, mais que je n'ai pas visité; or, je suis bien décidé

à ne pas puiser dans un livre ce que je veux vous dire. Ici nous demandons une voiture ; mais soit qu'il n'y en eût pas, ou, ce qui est bien plus probable, soit que celles qui s'y trouveraient fussent trop chères pour notre bourse de plus en plus mince, nous continuâmes à pieds. Oui, à pieds ; rien que d'y penser cela me fatigue. Au bout d'une heure, à travers la montagne, nous arrivons aux salines que nous désirions surtout visiter. Je dis nous, je devrais dire mes amis ; car j'étais tellement exténué que j'aimai mieux m'arrêter dans l'établissement de l'exploitation que de faire encore une lieue pour voir la profonde caverne creusée par les hommes pour chercher dans les entrailles de la terre les filets d'eau salée. Ainsi vous voyez à quoi sert la paresse, non seulement

je n'ai pas vu jadis la caverne, mais aujourd'hui je ne puis pas vous la dépeindre; en sorte que vous et moi sommes privés d'une utile instruction. Songez-y ! ce que vous n'apprenez pas vous-mêmes maintenant, vous en privez d'autres pour plus tard.

— Mais au moins dis nous à quoi servent ces filets d'eau salée ?

— Le nom seul répond pour moi : de l'eau salée on extrait du sel.

— Mais je croyais que le sel s'extrayait de l'eau de mer, et même je me rappelle avoir vu sur les bords de la Méditerranée des couches d'eau vastes et minces que le soleil vaporisait, et qui ne laissaient après elles sur le terrain que le sel pour la soupe.

C'est vrai, bien que ton exposition ne soit pas très complète; mais on peut tirer d'une source le même sel qu'on

tire de la mer, et même en plus grande abondance; car l'eau de mer ne renferme qu'une cinquantième partie de sel, tandis que celle de Bex en contient la vingtième, c'est-à-dire qu'il y a deux fois et demie plus de sel dans l'eau de Bex que dans les eaux de l'Océan (1).

Maissije ne suis pas allé chercher les filets d'eau salée à leur source dans la caverne, je les ai du moins attendus au passage : ils sont conduits par de petites rigoles de bois, et traversent en plusieurs endroits des fagots d'épines.

— Des épines?

— Oui, d es épines qui font précisément le contraire de ce que font les enfants.

— Comment cela?

— Elles retiennent le bon et lais-

(*) On nous pardonnera de ne donner ici que des quantités approximatives; c'est le seul moyen de graver les nombres dans la mémoire des enfants.

sent passer le mauvais, en d'autres termes, elles retiennent le sel que le filet en passant y dépose, et laissent couler l'eau dessalée.

— Je me rappellerai cette explication.

— C'est bien dans ce but que je te l'ai donnée.

En quittant les salines de Bex, nous nous dirigeâmes sur Aigle, petite ville du canton de Vaud, qui comme la plupart des petites villes se compose d'une longue rue centrale et de quelques autres plus petites qui sont venues s'y ajouter. Ici, comme à Bex, nous nous informons d'une voiture; ici comme à Bex, elle est trop chère, du moins pour nous qui n'avons pas assez d'argent; enfin d'ici comme de Bex, nous repartons à pieds, et nous voilà de nouveau sur la grande route.

— Ainsi papa, tu n'as rien à nous dire sur l'Aigle?

— Pas plus que sur Bex.

— Mais alors ce n'était pas la peine de faire un voyage si long, si fatigant pour traverser les villes sans les voir.

— C'est vrai, mais je dois te dire qu'il en a toujours été ainsi de moi : a cent lieues d'une curiosité, je brûle de la voir, je pars, j'arrive et l'envie m'en est passé avant de l'avoir vue. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime le séjour de Paris, où sont amoncellées tant de merveilles. Si j'étais loin je voudrais les visiter ; étant sur les lieux l'idée ne m'en vient pas ; en sorte que c'est une grande économie de temps et de désirs. Mon histoire en cela est celle de beaucoup d'autres. Combien de Parisiens qui n'ont jamais visité le Panthéon de Paris, meurent d'en-

vie de voir le Panthéon de Rome ! Et combien de Romains qui n'ont jamais parcouru le Panthéon de Rome, rêvent le plaisir de voir le Panthéon de Paris !

— Tout cela ne m'empêche pas de regretter quelques détails sur la ville d'Aigle.

— Eh bien ! mon enfant, ton désir sera satisfait. Je vais te conter l'histoire d'un maître d'école dans cette ville.

— Oh ! j'écoute, j'écoute; rien n'est amusant comme une histoire d'école, parce qu'il s'y trouve toujours des enfants pour faire rire...

— Oui, mais mon maître d'école est d'un tout autre genre. Ecoute :

Un jour un petit homme maigre, pâle, mal peigné, l'œil vif et la parole alerte, vient sous le nom de maître Ursinus, ouvrir dans la ville d'Aigle

une petite école. Il enseignait à lire et à écrire et cela dans un livre inconnu dans le pays. Bientôt le nombre de ses élèves s'accroît et s'accroît à tel point que la salle de l'école ne peut plus les contenir. Maître Ursinus se met donc à enseigner dans les rues, dans les places publiques et jusque dans les églises; partout ses élèves le suivent et l'écoutent avec plaisir. Mais vous savez qu'il n'est si bon maître, ni si bonne méthode qui n'aient leurs adversaires, et, des adversaires d'autant plus violents que le maître est plus capable et la méthode plus parfaite. C'est ce qu'obtint aussi notre maître Ursinus. Ce qui irritait contre lui, ce n'était ni sa méthode de lecture ni sa calligraphie; c'était seulement le livre dans lequel il faisait lire et copier ses élèves. Tout y était si nouveau, si

étrange pour le pays qu'on ne voulait pas en entendre parler. Mais ce qui blessait le plus vivement petits et grands, c'était de voir tous ceux qui s'attachaient à ce livre renoncer en même temps à leur mauvais train de vie; or, cette réforme de conduite semblait une critique indirecte de ceux qui n'en changeaient pas. L'irritation devint telle que le maître d'école fut bientôt une véritable puissance dans la petite ville. Les magistrats eux-mêmes n'osant plus agir ouvertement soulevèrent en secret la populace contre lui. Mais Ursinus ne s'effraya de rien et continua ses leçons; les persécutions s'accrurent avec son zèle, et son zèle avec les persécutions. Dans sa maison même, on venait l'insulter; dans les rues on le frappait, un jour, on le sangla de coups de fouet; une autre fois,

on le mit en prison; mais toujours après les insultes, les coups et la prison il reprenait son livre et son enseignement. Ainsi, un jour qu'il était occupé dans un vaste édifice à donner sa leçon en face d'un nombreux auditoire, une foule turbulente vint à la porte faire entendre des chants et rouler des tambours, uniquement pour l'interrompre. Ursinus laisse crier et battre, et reprend son discours. Une autre fois, comme il parlait au peuple et tandis que les hommes l'écoutaient paisiblement, les femmes furieuses se jettent sur lui et l'accablent de coups. Le mari de l'une d'elles, enhardi par l'exemple de sa femme, va saisir par la barre la chaise du professeur, la secoue et la renverse. Maître Ursinus se relève et continue.

Tant de courage et de persévérance

furent enfin couronnés d'un plein succès. Le maître d'école visita les villes de Bex, d'Ollon et les Ormons; et Bex, Ollon et les Ormons se rangèrent sous la bannière du fameux instituteur, si bien qu'en trois ans tout le pays fut gagné à son enseignement.

— Mais papa, dans quelle année tout cela s'est-il donc passé? car la *feuille du canton de Vaud* n'a rien dit de ton histoire?

— C'est que mon histoire est vieille de trois cents ans!

— Et quel était ce fameux livre?

— C'était l'Évangile.

— Quoi! l'Évangile prêché par un petit maître d'école?

— Ce petit maître d'école était le grand réformateur de la Suisse, Guillaume Farel, qui s'était fait pédagogue à Aigle pour gagner l'attention de

ceux dont il voulait sauver les âmes.

— Ah ! c'est cela ?

— Oui, comme tu vois : c'est encore de l'histoire ecclésiastique.

— Je croyais que c'était une histoire de nos jours ?

— Mon garçon, ce qui est de nos jours dans cette histoire, ce sont les résultats : ces contrées qui, avant Farel, ressemblaient à la rive gauche du Lac, ressemblent aujourd'hui à la rive droite. Et vous connaissez la différence.

— Où donc est placé la ville d'Aigle.

— A l'extrémité du Lac. Nous voici donc à demi-chemin du tour du Léman et nous allons revenir à Genève, en longeant le canton de Vaud.

Tandis que vous écoutez ici bien à votre aise mon voyage autour du lac,

il faut que vous sachiez que je suis sur la grande route d'Aigle à Villeneuve, fatigué, arrassé, me traînant à peine. Oui, ce n'est pas une manière de parler, car je traînais une jambe tandis que je sautais de l'autre, et de demi-heure en demi-heure j'étais obligé de m'arrêter quelques instants. Je parle de moi, car mes deux compagnons, plus forts ou mieux exercés, cheminaient encore passablement. Il était huit heures, nous avions encore deux lieues à faire et, à la lettre, les jambes me manquaient. Cette marche, la plus pénible que j'aie jamais supportée, me rappelle par le contraste la plus douce que j'aie jamais faite.

— Laquelle ?

— Une marche, nu-pieds.

— Une marche, les pieds nus

— Oui, les pieds nus.

— Oh ! raconte nous donc ça !

— Volontiers. J'allais un jour de Saint-Etienne à Annonay. Cette fois, pour mon voyage à pieds je n'avais pas mis un habit neuf, mais bien des souliers qui n'avaient encore jamais été portés, et que j'avais pris en passant chez le cordonnier. Ils m'étaient trop étroits; mais comme tous les marchands mon cordonnier me dit : « ça n'est rien, ça s'élargira. » Le fait est que cela ne s'élargit pas du tout, et qu'après une heure de marche mon talon gauche était écorché. Toutefois, confiant en la parole du cordonnier, je marchais toujours, attendant que le soulier s'élargît, mais au contraire, c'était ma plaie qui s'élargissait. J'avais fait deux lieues, il m'en restait cinq à faire, à travers les bois et les montagnes; et pas un cordonnier, pas

même une paire de pantouffles sur la route. Enfin je prends un grand parti, j'ôte mon soulier gauche et je marche en boitant. Je vis bientôt que cela ne pouvait pas durer. J'enlève donc mon second soulier et je marche sur mes bas, comme vous le faites si souvent, sans nécessité; mais je compris bientôt que mes bas allaient se trouer et je les retirai. — Vous riez ? Mais ne vallait-il pas mieux déchirer un peu ma peau, qui se raccommoderait toute seule, que mes bas qui ne se retricottaient pas d'eux-mêmes ? Au reste, rassurez-vous sur ma douloureuse marche, car je vous le répète, je n'en fis jamais de plus douce. Dans ce moment je traversais, près de la *République*, ce qu'on appelle le Grand-Bois. Nous étions au mois d'août et à l'heure de midi, le soleil était chaud, la route

sèche et propre, et me semblait avoir été finement sablée à mon intention.

Déjà j'avais oublié la singularité de ma marche, lorsque je vis devant moi un roulier qui s'arrêta tout court, lui et ses chevaux. Il me suivit des yeux sans mot dire, les bras pendants et d'un air étonné. Je passai devant lui, sans rire, et j'aperçus bientôt un peu plus loin une bonne femme agenouillée sur la route faisant le signe de la croix. Qu'est-ce que cela veut dire ? pensai-je en moi-même ; et à l'instant le roulier partit d'un grand éclat de rire. Je me dis alors que je pourrais bien être la cause de sa gaîté. Mais encore, pourquoi cette femme à genoux ? Enfin je préférerai souffrir que de faire rire à mes dépens, et après avoir acculé mes souliers je les liai par des ficelles à mes pieds. Toutefois par com-

pensation, je posai mon habit et je continuai ma route. Après quelques instants, toujours à distance de la paysanne qui s'était remise en marche, je la vis s'arrêter et s'agenouiller de nouveau; mais cette fois en face d'une auberge; et là, marcher, non sur les pieds que Dieu lui avait donnés pour cela, mais sur ses deux genoux, sans doute étonnés de l'étrangeté du service qu'on leur demandait. J'allais de surprise en surprise et je résolus de m'assurer si cette bonne femme avait bien sa raison. Quand j'arrivai près de l'auberge, où elle était entrée, je m'arrêtai donc pour demander au garçon d'écurie, assis sur un banc à la porte, pourquoi cette femme s'était mise à genoux? Notre homme sourit, et me jeta un coup d'œil en dessous. Comme

j'attendais une réponse plus claire, il me dit enfin :

— Est-ce que vous ne voyez pas la sainte ?

— Quelle sainte ?

— Sainte Agnès (*). C'est le bourgeois qui l'a fait mettre là.

— Pourquoi ?

Le domestique sourit encore et regarda pour se faire comprendre l'enseigne de sa maison. J'y porte les yeux et je vois ces mots : « A SAINTE AGNÈS ON SERT A BOIRE ET A MANGER. » Je commençai à soupçonner la vérité ; je pressai encore notre homme qui cette fois me répondit :

— Eh bien ! le bourgeois a pensé que le meilleur moyen dans ce pays pour attirer les chalans c'était d'avoir

(*) Ma mémoire ne me garantit pas le nom ; mais moi je garantis le fait au lecteur.

son cabaret au bout d'un pèlerinage. Mais comme le bourgeois ne pouvait pas transporter sa maison auprès de tel saint ou de telle sainte en renom (nouveau sourire et nouveau silence).

— Je comprends, lui dis-je en achevant sa phrase, le bourgeois a transporté la sainte auprès de sa maison.

Le malin garçon sourit encore et ajouta :

— Le bourgeois a découvert ces reliques dans son jardin, à l'endroit où vous voyez cette petite niche que lui-même a fait dresser, et depuis lors...

Nouveau silence.

— Le commerce va bien, n'est-ce pas ?

Nouveau sourire.

Enfin je jetai mon habit sur le banc de pierre et m'assis dessus précisément en face d'une croisée entr'ouverte qui

donnait sur la cuisine. J'allais m'informer du domestique s'il connaissait cette paysanne et s'il la croyait dans son bon sens, lorsque j'entendis à l'intérieur, entre deux femmes, la conversation suivante qui m'épargna cette peine :

— Je vous dis que je l'ai vu, moi, moi-même, de mes yeux, comme je vous vois ! C'était un saint en habit noir ; il paraît qu'il jeûnait depuis longtemps, car il était pâle, maigre, et pour le certain, il faisait une grande pénitence puisqu'il marchait les pieds nus. Je suis sûr qu'il venait en pèlerinage à sainte Agnès. Aussi je me suis signée et mise à genoux.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda la cuisinière.

— Rien ; parce que sans doute c'est un saint trapiste. Mais venez sur la

route, je suis sûre que nous allons le voir arriver. Les deux femmes sortirent de l'auberge, regardèrent sur la route, mais ne virent personne; alors la dévote, se tournant vers moi, me dit :

« Dites-donc, l'homme, n'avez-vous pas rencontré un saint religieux à quelques pas d'ici? »

— Oui, vous voulez parler du saint devant lequel vous vous êtes mise à genoux?

— C'est ça!

— Eh bien, c'est moi.

— Comment vous? mais il était tout en noir, et vous êtes en bras de chemise, sans cravatte et sans chapeau?

Pour réponse je montrai du doigt mon habit noir sur lequel j'étais assis, et mon chapeau déposé sur le banc.

— Mais il était nu-pieds? ajouta la paysanne.

Sans répondre, je fis sauter mon soulier gauche acculé.

— Ah ! fit la dévote ; alors, vous êtes peut-être le curé de.....

— Non ; car je suis protestant.

La paysanne fit un saut en arrière, comme si elle eût marché sur un crapaud.

— Ainsi, ma bonne mère, lui dis-je alors, une autre fois vous ferez beaucoup mieux de ne vous mettre à genoux devant personne, dans la crainte d'adorer une idole de bois ou de pierre, ou même un protestant. Croyez-moi, Dieu seul doit être adoré, et devant lui seul vous devez fléchir le genou et prier.

La bonne femme prit son chapelet et se mit à réciter des *Ave-Maria* pour pénitence.

Mais, chers enfants, je reviens à mon tourdulac, que vous pourriez bien

perdre de vue. Nous arrivons à Villeneuve. Nous entrons dans la première auberge, et là (indicible bonheur), je m'assois, je m'étends sur une file de chaises dont les montants m'entrent agréablement dans les épaules. A Saint-Maurice, je n'avais que bien soupé; à Villeneuve, je soupai et dormis bien; à quelque chose est bonne la fatigue.

Villeneuve est une petite ville agréablement située à l'extrémité du lac, non loin de l'embouchure du Rhône. Nous allons donc maintenant descendre la rive droite du Léman comme nous avons remonté la gauche; nous avons parcouru la Savoie et le Valais; nous allons longer le canton de Vaud. Je vous ai dit que le lac s'arrondit en forme de croissant; et si vous m'avez compris nous allons maintenant parcourir le bord extérieur de cette demi-lune. La

route que nous tenons est sur la gauche; constamment bordée par le lac; et sur sa droite par une colline à pente douce qui dans sa longueur va toujours s'abaissant jusqu'à Lausanne où elle vient mourir.

Mais revenons à notre point de départ et suivez-moi pas à pas. Nous partons le matin de Villeneuve, et après demi-heure de marche nous remontons sur le bord de la route, s'avancant dans le lac comme un immense navire, lié au rivage par un pont-levis, le château de Chillon. Ce château fort, jadis prison d'état, aujourd'hui arsenal, est bâti sur un roc formant une île sur le bord du Léman, en sorte que ses cachots creusés dans le rocher sont au-dessous du niveau du lac, et le soupirail percé au sommet se trouve à fleur d'eau. Ce qu'on vient visiter à

Chillon, et la seule chose aussi que je me rappelle y avoir vu, ce sont des cachots sombres, humides, dont la voûte est soutenue d'énormes colonnes. C'est là que jadis les prisonniers d'état étaient jetés vivants pour n'en sortir que morts. En effet, plusieurs de ces cachots n'avaient ni escalier pour y conduire, ni porte pour en sortir; seulement la voûte supérieure était percée d'une étroite ouverture par laquelle on descendait les aliments. On y jetait l'homme vivant, comme un cadavre dans sa fosse, et si on lui donnait quelque nourriture ce n'était que pour le faire mourir plus longtemps.

Cependant, le prisonnier dont Chillon perpétue le souvenir, celui dont le nom s'élève au-dessus de tous les autres, n'y est pas mort; mais il y resta six ans enchaîné au pilier central d'un ca-

chot. Six ans à la même place ; six ans privé d'action d'air, mais non pas de pensée et d'amour. Oh ! mes enfants ; comprenez-vous un tel supplice ?

— Pourquoi donc avait-il été jeté dans ce cachot ?

— C'est encore une longue et intéressante histoire.

— Que tu vas nous dire ?

— Volontiers. François Bonnivard, né en 1496, était Savoisien ; son crime auprès de ses ennemis fut de s'être fait Gènois et d'avoir aimé pour lui, comme pour tous, la liberté. Toutefois ne croyez pas que ce fut de la liberté de tout faire qu'il était épris ; non, cette liberté, il la nommait licence et il n'en voulait ni pour lui ni pour les autres. Au reste son histoire vous le fera connaître.

Après la mort de son oncle auquel

il succéda comme prieur de Saint-Victor, couvent situé aux portes de Genève, il montra bientôt son aversion pour la tyrannie du duc de Savoie et son affection pour la république genevoise, en accordant à celle-ci l'échange de quatre pièces d'artillerie contre des cloches, et plus tard l'échange du couvent lui-même contre une faible pension; il avait donc compris, d'abord qu'il seyait mieux à un monastère d'avoir des cloches que des canons, et ensuite que le chrétien peut être plus utile dans le monde que dans un cloître.

Vous comprenez vous-mêmes que cette tendance de Bonnivard vers l'esprit de la réforme ne fit pas grand plaisir au duc de Savoie, champion du catholicisme. Le duc s'empara donc de l'ex-prieur par ruse et le tint deux ans

en prison. En sortant de là, **Bonnivard** n'en aimait ni plus le **Duc**, ni moins **Genève** et la liberté.

Mais peut-être pensez-vous, mes enfants, qu'il avait quelque puissant motif d'intérêt ou de gloire à faire cause commune avec les **Gènevois**? Dans ce cas, détrompez-vous; il était si pauvre que la ville dût lui faire l'aumône pour payer ses dettes, et il était si loin d'ambitionner les honneurs qu'il n'occupa jamais aucune place à **Genève** dont, à cette époque, il n'était pas même simple bourgeois!

Au reste, vous apprendrez à le connaître et à l'aimer, quand vous saurez qu'il exposa sa vie uniquement pour aller voir une dernière fois sa mère mourante dans sa patrie, où il ne pouvait rentrer sans tomber au pouvoir du **Duc de Savoie**. **Bonnivard**, plein de

droiture et de bonne foi, et jugeant les autres d'après lui-même, crut que si le duc lui promettait de ne pas le faire arrêter, il pourrait, sur la foi de cette promesse, se rendre à Annecy pour fermer les yeux de sa pauvre mère; mais il s'était trompé. Le prince savoyard accorda la permission, et quand l'exilé eut quitté Genève, il le fit arrêter par ceux mêmes qui devaient le protéger. C'est alors que, pour la seconde fois, Bonnivard fut conduit dans les souterrains de Chillon où il passa six nouvelles années, lié d'une courte et pesante chaîne qui venait se fixer à l'un des piliers du château, et dont j'ai vu moi-même le dernier anneau encore scellé dans la pierre. Quelle horrible position ! être jeté là sans juste motif, sans jugement, sans terme assigné pour en sortir ! Se dire que cha-

que lendemain ne ramènera jamais qu'une chaîne et un cachot jusqu'à ce que le dernier apporte enfin la mort ! Pour se distraire de ces sombres pensées, le prisonnier essaya de redire à haute voix ses chants de liberté ; mais cette voix, renvoyée par les échos d'une prison de rocher, enfoncée au dessous du niveau du Léman, lui revenait sourde, lugubre, sépulcrale, et le malheureux dut la comprimer pour ne pas assombrir encore un si triste séjour.

Mais si **Bonnivard** ne peut pas seulement se parler à lui-même, il pourra du moins penser. Heureusement sa mémoire était riche, non seulement des beaux souvenirs de sa vie, mais encore ornée de ceux de l'histoire générale. Le passé devint donc pour lui la seule richesse de l'avenir. Il se mit à recons-

truire dans sa tête toute sa vie et celle de ses amis, de ses compatriotes, que sa puissante imagination fit parler, agir, revivre dans sa prison. Hélas ! ce bonheur aussi devait lui manquer ; en s'usant, il perdit son prix, et le prisonnier dut encore chercher ailleurs un aliment à l'activité de son cœur et de son esprit. Quand il avait été arrêté pour la seconde fois, il s'était écrié : « Je vais seul avec Dieu subir ma passion. » Il avait dit vrai ; car, après la pensée de ses amis, celle de son Dieu lui restait. On se lasse de se souvenir ; mais on ne se lasse pas d'espérer ; or Dieu devient, par la foi, la source des plus riches espérances. Le duc avait bien enchaîné ses membres périssables, mais non pas son esprit immortel ; et Bonnivard, même privé de cette Bible qu'il avait tant lue, pouvait se répéter

encore cette parole : « Ne craignez pas ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent faire mourir l'âme. »

Des jours, des mois, des années se passent, et Bonnivard reste étranger au monde entier; à peine distingue-t-il le jour de la nuit; car ce n'est que par un soupirail étroit et tortueux que lui arrive une pâle clarté. Il ne sait si Genève est heureuse, si la cause de la liberté triomphe, si la réforme religieuse s'étend; ou bien si tous ces trésors ont péri dans le long cours de sa captivité. Ce qu'il sait bien, c'est que le duc règne, puisque Bonnivard est en prison. Le seul bruit qui lui vienne du dehors est celui de la tempête sur le Léman. Parfois les vents se soulèvent, les flots mugissent et jettent par le soupirail leur écume en poussière à la face du prisonnier. Bonnivard essaye de sa fai-

ble main, ses traits amaigris, et contemple avec bonheur ce triste signe de la vie, le seul qui parvienne jusqu'à lui.

Bonnivard, qui espérait pour le ciel, n'attendait plus rien de la terre. Cette activité d'esprit qui le dévorait jadis s'était enfin brisée, et il restait là résigné, immobile, acceptant sans colère son cachot pour tombeau..... lorsque tout à coup un bruit épouvantable éclate sur sa tête; la voix terrible du canon résonne aux alentours; elle vient de la montagne et du milieu du lac; mais elle part aussi du sein de sa prison. Evidemment c'est un combat. Mais de qui? contre qui? Et lors même que Genève serait là, et que Genève serait vainqueur, qui lui dit que ses ennemis ne viendront pas, avant de fuir, lui donner la mort?

Comprenez-vous, mes enfants, quelles durent être les anxiétés de Bonnivard, peut-être libre dans une heure, mais peut-être aussi, dans une heure, assassiné? Le bruit cesse : tout est-il fini? Bonnivard l'ignore. Il prête l'oreille ; mais rien. N'était-ce donc qu'un rêve? ou bien les Gènevois sont-ils vaincus? C'est le plus probable pour Bonnivard. Mais un tumulte s'élève. Il semble qu'on s'approche ; la lueur des flambeaux parvient jusqu'au cachot. Que lui apporte-t-on, la liberté ou la mort? Un verrou se tire ; la porte s'ouvre ; des guerriers s'avancent.

— Bonnivard ! Bonnivard ! lui crie-t-on.

— Me voici.

— Tu es libre !

— Et Genève ?

— Libre aussi !

Je m'arrête, mes enfants, la parole ne suffit plus à décrire les émotions qu'apporte cette scène, et je laisse à votre cœur le soin d'achever le tableau.

Genève et Berne avaient à la fois envoyé des forces contre Chillon. Le duc avait été vaincu, la réforme avait triomphé et Bonnivard revint libre dans sa patrie adoptive. Maintenant, pour compléter l'histoire, je vais vous répéter mot pour mot quelques lignes extraites des registres du conseil de Genève rédigées, par conséquent, aux heures-mêmes où se passaient les événements. Ce ne sera plus le pâle récit d'une vie passée, mais le journal quotidien du présent Bonnivard va revivre pour vous. Voici donc ce qu'on lit dans ce registre authentique :

« 1536 1^{er} *avril*. — Le château de
« Chillon a été pris le 29 mars à midi.

« Nos gens y ont trouvé messire Fran-
« çois Bonnivard, et autres pris sur la
« foi des Gentils ; et le peuple s'est bien
« réjoui de leur libération. »

Voulez-vous savoir maintenant à
quoi Bonnivard libre , va consacrer sa
vie ? Lisez une seule ligne du registre :

« 1542 31 août. — Ordonné à
« François Bonnivard de travailler à
« écrire les Chroniques de la ville. »

Vous croyez peut-être que le voilà
devenu grand seigneur dans la petite
république et qu'il use largement de
sa liberté ? Eh bien , non , il ne se per-
met pas même de publier quelques vers
sans y être autorisé. Lisez vous-même :

« 1543 11 juillet. — Permis à Bon-
« nivard de faire imprimer une ballade
« sur l'ancienne et nouvelle devise de
« Genève. »

Mais s'il ne peut écrire sans auto-

risation, peut-être aura-t-il une grande liberté de parler? Pas plus, lisez :

« 1545 16 juin. — François Bonnivard ayant parlé injurieusement de M. le lieutenant, a été condamné aux prisons et à demander pardon audit magistrat. »

N'êtes-vous pas attristé, mes amis, de voir celui qui pour sa patrie adoptive a subi six ans de captivité, emprisonné par cette même patrie? Cependant, à le bien prendre, ce fait est honorable et pour Bonnivard et pour la république, puisqu'il prouve que le premier n'avait pas abusé de sa position pour s'élever, et que la dernière faisait observer les lois sans égard aux personnes.

Mais vous pensez sans doute que Bonnivard va s'irriter d'un tel jugement et fuir la ville qui le jette en pri-

son ? sachez donc quelle fut sa vengeance :

« 1557 31 mars. — Bonnivard fait présent de ses livres à la ville pour commencer une bibliothèque publique. »

C'est qu'il était devenu riche, penserez-vous peut-être ? Ecoutez la réponse :

« 1547 5 juin. — Le sieur François Bonnivard prie le conseil de lui assigner un lieu pour travailler l'hiver prochain plus propre que sa maison, ne pouvant pas écrire commodément et composer comme il faut dans la chambre où il mange avec sa famille. »

Voilà donc Bonnivard assez riche pour n'avoir pas même un cabinet de travail, et réduit à composer ses Chroniques dans sa cuisine, au milieu des

ustensiles de ménage et aux cris de ses enfants !

Mais enfin, me direz-vous, ne reçût-il pour récompense ni honneur, ni fortune? Si bien; il obtint tout l'honneur que peut donner une république : il fut reçu bourgeois de Genève, et quant à la fortune, voici le dernier extrait des registres que je veux vous donner; il honore autant Bonnivard que le conseil lui-même :

« 1558 29 août. — Arrêté de faire
« du bien à François Bonnivard qui à
« remercié MM. de l'avoir fait servir
« et nourrir dans sa maladie, en se
« recommandant à eux pour avoir soin
« de lui dans son extrême vieillesse. »

Bonnivard avait alors soixante-deux ans. Je ne pousserai pas plus loin son histoire, pour vous épargner le chagrin de le voir mourir.

Mais il est temps de s'éloigner de Chillon, car il est dix heures du matin, et le bateau à vapeur part à midi de Vevey pour Genève; or, comme notre marche est aussi pesante que notre bourse est légère, nous nous laissons persuader, par la double raison de la fatigue et de la pauvreté, de terminer par eau le tour du lac que nous avons commencé par terre.

De Chillon, que nous laissons derrière nous sur la gauche, portez vos regards en avant sur la droite, et voyez, sur cette longue colline en amphithéâtre que je vous ai déjà dit longer le lac et notre route, ce gracieux paysage tapissé de verdure, traversé de torrents et semé de villages. Levez un peu la tête, vous verrez Montreux jeté comme un nid d'aigle à mi-côte d'un rocher escarpé. On croirait que les hommes

ne l'aient placé là que pour se procurer le plaisir de contempler l'admirable tableau du lac déposé au centre du plus beau des paysages, renfermé lui-même dans un cadre de montagnes et de glaciers. Le touriste porte avec lui parfois une de ces cannes qui se déploient en chaise triangulaire, et il s'en sert au sommet d'une colline, moins pour se reposer que pour jouir longtemps et à l'aise du spectacle qui se passe à ses pieds. Eh bien ! Montreux me fait l'effet d'un de ces sièges déployés sur la montagne, par des voyageurs qui voulaient contempler la nature non pas pendant une heure, mais durant leur vie entière. Dans le temps de sa construction on ne courait pas après les bateaux à vapeur ; aussi pouvait-on décrire sans se hâter, le magnifique pays que je traverse à la course jusqu'à

Vevey. Toutefois, je ne puis passer devant Vernex, Veytaux, Clarens et La Tour sans les nommer.

Voilà le sort des gens qui sont toujours pressés ! ils ne jouissent de rien ; ni du passé dont ils se débarrassent l'esprit, pour songer à leurs urgentes affaires ; ni du présent qu'ils ont hâte de traverser pour achever leurs longs travaux ; ni de l'avenir qu'ils ne tiennent pas encore et qu'ils n'atteindront jamais, car il se transforme chaque jour en présent, et que dans le présent ils sont toujours pressés.

Voyez où nous arrivâmes essouffés, juste trois minutes avant le départ du bateau à vapeur ; c'est peut-être la plus jolie ville du canton. Je puis vous en dire quelques mots parce que je l'ai visitée dix ans plus tard. On se figure parfois, et les enfants surtout, qu'il ne

fait chaud que dans le midi. C'est une erreur; le climat varie beaucoup selon le plus ou moins de proximité des montagnes, ou la position de localités situées dans le fond d'une vallée ou sur une hauteur, ou enfin abritées par des collines qui en même temps garantissent du vent glacial du nord, et réfléchissent sur vous les rayons d'un soleil bienfaisant. Tels sont Montreux et Vevey; si bien qu'on trouve par là, comme égarés, en vue des glaciers éternels de la Savoie et de la Suisse, des coins de terre où croissent plusieurs des fruits qui ne se cueillent dans notre patrie qu'au fond de la Provence. C'est ainsi que Dieu l'a voulu pour que, sur tous les points de la terre, on pût trouver son petit paradis terrestre et cette douceur de climat nécessaire pour rétablir une foule affaiblie.

J'en dis autant de ces eaux médicales dont les sources jaillissent aussi bien en France qu'en Suisse en Allemagne ou en Angleterre. Mais l'homme, qui peut-être plus sage que Dieu, court au bout du monde pour chercher l'eau sulfureuse qui coule peut-être à ses côtés. Non, je me trompe; ce n'est pas la prétention d'en savoir plus que Dieu, qui lance ainsi le malade voyageur; c'est bien plutôt le plaisir de courir. On est si heureux d'avoir un prétexte pour aller loin, qu'on se bouche les oreilles en apprenant que l'objet désiré se trouve là tout près. Cela me rappelle une anecdote, que je vous donne toute fraîche, car je la sais d'hier, M. le Comte, je ne sais qui, mais qui du moins je sais avoir été millionnaire, avait la manie d'acheter tout ce qu'annonçaient les journaux,

c'est-à-dire tout ce dont il n'avait pas besoin. Vingt ans de cette folie, passés à écrire en Suisse, en Allemagne, en Orient, en Chine pour faire venir de ces contrées mille objets tous plus curieux et plus inutiles les uns que les autres, avaient fini par remplir un vaste hotel uniquement acheté pour servir d'enveloppe à cet amas de richesses recueillies, que contemplaient les mouches et que rongeaient les rats. Un jour notre comte entend parler d'une statue, chef-d'œuvre de l'antiquité, qui se trouve on ne sait dans quelle partie du monde. Monseigneur la couvoîte, se met en quête pour la trouver, et ne la trouve pas. La dernière lettre écrite par lui pour la découvrir en Italie, venait d'obtenir une réponse que le valet de chambre avait respectueusement remise à M. le comte, désolé.

La réponse était négative ; la statue était introuvable. Monseigneur s'impatienta, frappa du pied, propose et crie à haute voix : Je ne sais ce que je donnerais pour l'avoir.

— Quoi ? dit le domestique.

— La statue de...

— Combien monseigneur donnerait-il pour cela ?

— Mille écus !

— Ce n'est pas la peine , M. le comte. Elle est dans un de vos magasins , où elle dort depuis quinze ans !

— Vraiment ?

— Oui.

— Oh bien ! c'est bon ! qu'on la laisse là.

Mes amis, c'est ce que nous faisons de tous les biens faciles à trouver, ou qui sont sous notre main : nous les laissons là , comme un livre fermé dans

notre bibliothèque, pour aller chercher au bout du monde un second exemplaire du même ouvrage.

Mais il est temps de nous embarquer, car il me semble encore y être et craindre que le bateau parte sans nous,

— Mais, papa, nous allons donc quitter le canton de Vaud, si beau, sans le visiter?

— Puisque vous y tenez, je vous en dirai deux mots, mais toujours d'après les souvenirs de mon second voyage. Après...

Voyez, à quatre heures de marche, on rencontre Lausanne, la ville capitale du canton et de beaucoup plus considérable. Lausanne est située à demi-lieue du bord du lac, et bâtie sur trois montagnes rapprochées. En vérité, il faut bien aimer l'exercice

pour aller se nicher ainsi dans les rochers quand, deux pas plus loin, se trouve la plaine. Les deux points les plus élevés sont la promenade du Signal, dont je vous ai déjà parlé, et la Cathédrale, dont je ne vous dirai rien, malgré toute sa beauté, parce que j'aime autant les descriptions d'architecture que celles de paysage, et peut-être un peu moins. Du Signal, on voit des montagnes dans la plaine; du clocher de la Cathédrale, des hommes dans la

Du Signal, les montagnes restent grandes pour la vue la plus faible; mais du clocher, les hommes deviennent petits pour les meilleurs yeux. Cependant les montagnes sont à vingt lieues de distance et les hommes ne sont qu'à quelques pas! Le plus curieux, c'est que cet homme que vous voyez si petit du haut du clocher, lui,

en passant dans la rue ne s'en croit pas moins grand, et s'il levait la tête vers vous, il dirait peut-être à son voisin : « regardez là-haut, là-haut ! ces per-
« sonnages ne semblent-ils pas des
« mouches? » Ainsi, des deux côtés, chacun se croit grand, parce qu'il se voit de près; juge les autres petits parce qu'il les apperçoit de loin; et finalement s'estime plus grand que son semblable; aussi chacun se trompe-t-il, et pour connaître sa véritable grandeur, ferait-il bien de se voir lui-même dans ceux qui passent là-bas, là-bas.

— Mais il me semble, papa, que tu oublies le canton de Vaud ?

— C'est vrai, j'y reviens.

Ce qui frappe le voyageur au premier abord, surtout le voyageur qui vient de parcourir la Savoie et le Valais, c'est la propreté du canton de

Vaud. Rues, maisons, meubles, personnes, tout a un air d'ordre, d'aisance, qui fait plaisir à voir. N'allez pas toutefois, mes enfants, vous représenter le peuple vaudois comme la foule endimanchée des Champs-Élysées, ou des Tuilleries; non, rien de semblable. Il semble au contraire que les dames, pour se commander un chapeau, et les hommes un habit, attendent que la mode en soit passée. Il en résulte que l'argent économisé en luxe, se retrouve fort à propos pour acheter les choses de première nécessité. Ainsi les gants ne seront pas glacés, mais fourrés, ce qui tient un peu plus chaud.

Quant au caractère des Vaudois, c'est un caractère à part, comme son langage et son accent. On peut prendre un Gènevois pour un Français, mais jamais un Vaudois. C'est un cal-

me, une bonhommie, (pardon, messieurs, mais il faut tout dire), c'est une pesanteur unique en son genre. Cette vue calme les nerfs, mais parfois à force de les calmer les irrite par l'impatience qu'elle fait naître; on voudrait pousser ces gens-là, délier leur langue et leur verser du sang dans les veines. Mais, à part cela, je voudrais être Vaudois; je les trouve si bons, si simples, si droits et si paisibles, Aussi je me propose, un jour que mes nerfs seront encore un peu plus agacés, d'aller prendre un bain dans l'atmosphère moral du canton de Vaud.

— Ah ça ! mes enfants, je vous en prie, laissez-moi me rembarquer. Je commence à me fatiguer, et d'ailleurs nous irons plus vite.

Le voyage de Vevey à Genève en bateau à vapeur est une véritable pro-

menade, une partie de plaisir. C'est la vue constamment renouvelée d'un délicieux panorama qui court devant vous, et cependant après quelques heures de cette jouissance, j'en avais parfaitement assez, tant l'admiration a peine à se soutenir chez nous, et peut-être aussi, si grande est l'impatience d'arriver en approchant du port!

Pour mesurer le chemin déjà fait et le chemin encore à faire, je portais donc alternativement mes regards sur un bout du lac et sur l'autre, je voyais Villeneuve, et je cherchais des yeux Genève. Villeneuve s'éloignait bien, mais Genève ne s'approchait pas. J'allais perdre de vue la première et je n'apercevais pas encore la seconde. Sauriez-vous me dire pourquoi, mes enfants?

— Parce que la distance est trop grande sans doute?

— Non , mais parce que le lac n'est pas en ligne droite et que dès lors sur chacun de ses points , l'une ou l'autre de ses rives s'oppose à la vue simultanée des deux extrémités. Mais je ne m'inquiétais pas de si peu , et plutôt que de réfléchir , je m'obstinais à voir à la fois Villeneuve et Genève. Le terrain ne se prêtant pas à ma fantaisie , je dus modifier un peu ma prétention. Je me dis que je me contenterai de voir simultanément Chillon , à la sortie de Villeneuve , et le pénitencier , l'entrée de Genève.

Chillon et le pénitencier ! étrange rapprochement ! deux prisons d'Etat ; deux prisons aux deux extrémités du même lac ; deux prisons dont l'une jadis à la Savoie , et l'autre aujourd'hui à Ge-

nève; l'une catholique et l'autre protestante; l'une qui s'était ouverte au prisonnier qu'on voulait séparer de la Bible, et l'autre offrant la Bible à tous ses prisonniers! Je savais comment l'innocent avait été traité à Chillon, et ce rapprochement fit naître en moi le désir de savoir comment on traitait les coupables au pénitencier. Je me promis bien d'y faire une visite en arrivant à Genève, même avant de descendre chez moi. Telle a toujours été ma malheureuse promptitude, que j'ai rarement laissé couler une heure entre un projet formé et son exécution.

J'arrive à la maison pénitencière, de Genève, je sonne; une femme vient m'ouvrir la porte et je suis d'abord tout étonné de ce mode de faire avec l'ouverture d'autres prisons par des guichetiers à figures souvent féroces.

J'avais tant lu d'histoires de geôlier, que je ne pouvais me persuader que ce fût là un geôlier pour tout de bon. Je me dis donc que ce n'était là qu'un portier, et que sans doute le véritable directeur ferait sur moi un tout autre effet. Je demande à lui parler. Eh bien ! le croiriez-vous mes enfants ? c'était encore un homme comme tous les autres ; je me trompe, bien mieux que beaucoup d'autres. Au lieu d'un regard sombre, je lui trouvai le sourire sur les lèvres : il portait dans sa main droite, non pas le terrible trousseau de clefs, mais une Bible ! Oui, mes enfants, une Bible. C'était là, comme vous allez voir, son moyen le plus efficace pour agir sur les prisonniers. Je manifestai à M Aubanel mon désir de visiter son établissement, et je ne fus pas moins agréablement surpris de lui

voir accueillir ma demande avec toute l'obligeance que j'aurais pu me promettre de la part d'un ami. Il eut même la bonté de m'accompagner et de m'exposer, en visitant la maison, tous les détails du service. Plus j'avais, plus j'étais étonné. Il me parlait non de punir les prisonniers, mais de les améliorer; non par l'attrait du gain, mais par l'attente du ciel. Les mots d'Évangile, de Christ, de régénération par le Saint-Esprit me paraissaient, malgré moi, faire un étrange contraste avec les murs d'une prison. Et cependant, ils ne furent nulle part mieux à leur place.

Mais que voulez-vous ? la force du souvenir l'emportait même sur l'évidence de la vue. J'avais tant ouï parler de la grossièreté et de la corruption des hommes préposés jadis, et même encore en France, à la garde des pri-

sonniers, que j'avais grand'peine à me faire à la présence d'un directeur de pénitencerie me parlant morale et religion.

Mais je passe rapidement sur tout ce qui m'intéresse moi-même, pour arriver plus vite à ce qui vous intéressera, mes enfants; seulement laissez-moi vous répéter que l'anecdote qui va suivre est parfaitement vraie. Après avoir jeté un coup d'œil sur les ateliers où une soixantaine d'hommes travaillaient dans le plus profond silence, et avoir parcouru les cellules des prisonniers qui me parurent si propres que je les crues neuves et encore inhabitées, je me promenais avec le directeur dans le corridors sur lesquels s'ouvrent toutes les cellules. Un gardien sortit de l'une d'elles et vint dire à M. Aubanel qu'un prisonnier se disant ma-

lade et qui était là dans la chambre, désirait lui parler.

— C'est un malheureux, me dit alors le directeur, qui probablement ne sortira jamais d'ici; car il doit subir encore plus de vingt ans de détention!

— Vingt ans? m'écriai-je.

— Oui, vingt ans qui, passés dans le silence absolu pendant le jour et la réclusion complète durant la nuit, équivalent en France aux travaux forcés à perpétuité.

— Cet homme a donc commis un bien grand crime?

— Qu'il vous suffise de savoir qu'il a déjà subi en France et en Suisse plusieurs emprisonnements!

— Et que peut-il vous vouloir maintenant?

— Je l'ignore; mais je vais lui parler.

— Je serais bien curieux de le voir moi-même?

— Rien n'est plus facile. Je vais d'abord entrer dans sa cellule; quand la porte en sera fermée sur moi, venez appliquer votre œil à cette étroite ouverture pratiquée pour voir le prisonnier, sans en être vu; et là vous pourrez non seulement l'apercevoir, mais encore l'entendre.

J'acceptai l'offre obligeante, et M. Aubanel ne fut pas plus tôt dans la cellule que mon œil fut au guichet. Je vis d'un seul coup d'œil le lit à gauche près de la porte, une table à droite dans le fond, et un Nouveau-Testament sur la table. Le prisonnier était négligemment assis sur son lit, tout habillé, les jambes pendantes, les bras croisés et la figure sombre, comme un homme qui médite une mauvaise ac-

tion. Je tremblai pour le directeur entré sans arme et renfermé avec un tel scélérat. Je suppose que la même crainte saisit M. Aubanel, car je vis son regard se diriger vers le ciel et ses lèvres s'agiter comme en prière. Puis, abaissant ses yeux, il les tint constamment fixés sur ceux du prisonnier, comme s'il cherchait à deviner sa pensée et s'il voulait le fasciner du regard.

— Que voulez-vous dit le directeur.

— Je souffre et ne peut plus y tenir.

— Je vais faire demander le médecin.

— Ce n'est pas de cela dont il s'agit, mais de ma captivité.

— Sans ce rapport je ne peux rien.

— On peut tout pour moi si on le veut, mais on ne fait rien et l'on se plaît à me voir souffrir.

— François, vous avez tort de par-

ler ainsi, et vous ne seriez pas si colère, si votre conscience ne vous reprochait rien.

A cette parole, l'œil du prisonnier, toujours suivi et fixé par l'œil du directeur, s'abaissa et sa bouche garda le silence.

— Allons, mon ami, reprit M. Aubanel, prenez courage! si les hommes n'ont pas pu vous pardonner, Dieu le peut encore; bien plus, il le veut, et dussiez-vous mourir dans cette prison, votre âme pourrait encore devenir libre et heureuse, libre et paisible, libre et sainte en cherchant la liberté morale, l'affranchissement du péché. Eh! que savez-vous si Dieu n'a pas eu sur vous des vues toutes particulières d'amour, en vous jetant ici pour le reste de votre vie? Libre dans le monde, auriez-vous jamais eu la volonté de réfléchir? Ja-

mais un Nouveau - Testament fût - il venu se placer sur votre table ? sachez donc voir en cela la plus grande des miséricordes ; c'est un père qui vient à vous, la main tendue, les yeux humides, et qui vous dit : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Pendant ces douces exhortations je voyais François changer de figure, ses muscles se détendre, sa tête se baisser et tout son corps tomber dans l'affaissement. Parfois il se redressait en tressaillant, se saisissait le bras gauche du poignet droit et se tordant les membres, il poussait un cri indéfinissable de rage ou de remord.

— Courage, courage, dit le directeur, je vois que vous luttez contre le mal ; priez et vous vaincrez. Allons, mon ami, donnez-moi cette main et que Dieu bénisse la promesse que vous

allez me faire de mieux vivre à l'avenir.

Le prisonnier se lève brusquement, joint les mains et tombe aux genoux du directeur.

— Je suis un misérable ! un misérable ! digne, non du cachot, mais de l'échaffaud ! Je ne vous ai fait venir ici que pour vous faire un mauvais parti et tout au moins pour vous casser un membre !

— Vous ?

— Oui, moi ! mais c'est vous qui m'avez vaincu, et je ne vous en donne pour preuve que mon aveu.

Mes enfants, vous devinez le reste de cette scène ; mais ce que vous ne pouvez deviner, c'est que cet homme n'a pas cessé depuis lors de se conduire d'une manière exemplaire.

— Papa, il doit être encore en prison, puisqu'il ne s'est passé que quinze ans depuis ton voyage, et que cet homme était condamné pour plus de vingt ans?

— Ton calcul est juste; mais la conséquence que tu en tires ne l'est pas; car j'ai vu précisément hier, à Paris, M. Aubanel lui-même qui m'a parlé de ce prisonnier.

— Vraiment! Et qu'a-t-il dit?

— François est libre. Sa bonne conduite et une loi nouvelle ont permis d'abrégé sa détention.

— Et qu'est-il devenu?

— Pour réponse, je vais vous lire la fin d'une lettre que j'ai reçue ce matin de M. Aubanel lui-même.

..... « Il a été grâcié il y a environ
« trois ans, et dès-lors sa conduite a
« réalisé toutes les espérances qu'on

« en avait conçues. Il ne cesse de lut-
« ter avec courage, persévérance et ré-
« signation contre tous les genres de
« misères, de prévention, de difficultés
« pour sa vie animale, qu'il n'obtient
« que très difficilement, sa santé ne lui
« ayant pas été laissée pour exercer le
« métier qu'il avait appris. Mais enfin
« il lutte avec succès et sa conduite est
« irréprochable dans la misère et avec
« encore d'immenses moyens pour faire
« le mal, s'il le voulait. Je suis resté
« son meilleur ami et je le vois au moins
« une fois par mois, et plus souvent
« dans ses moments de détresse à Ge-
« nève, où il demeure. »

— Papa, ne pourrait-on rien faire pour lui ?

— Sans doute qu'on le peut ; reste à savoir qui le veut ? En tous cas, tu peux t'adresser tout simplement à

M. Aubanel, ancien directeur de la maison pénitentiaire à Genève.

Mais, en attendant, tu me permettras de remonter sur le bateau à vapeur pour tirer ma conclusion du rapprochement entre Chillon et le pénitencier.

— Oh ! je sais ! je sais !

— Eh bien ! puisque tu sais tout d'avance, je ne dirai plus rien ?!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface.....	
Départ de Genève.....	17
Rive gauche.....	51
Rive droite.....	150

GRAVURES.

Frontispice, une Bernoise et un Savoyard.....	1
Vue de Genève en 1826.....	16-17
Scène d'auberge.....	68-99
Massacre de la légion thébaine.....	132-133

EIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

POUR LA JEUNESSE.

A MES ENFANS, 3 vol. in-16, ornés de 9 gravures.

Prix : 3fr.75 c.

MON VOYAGE EN ALGÉRIE, raconté à mes enfants. 1 vol. in-12, ornée de 6 gravures sur acier. 3 »

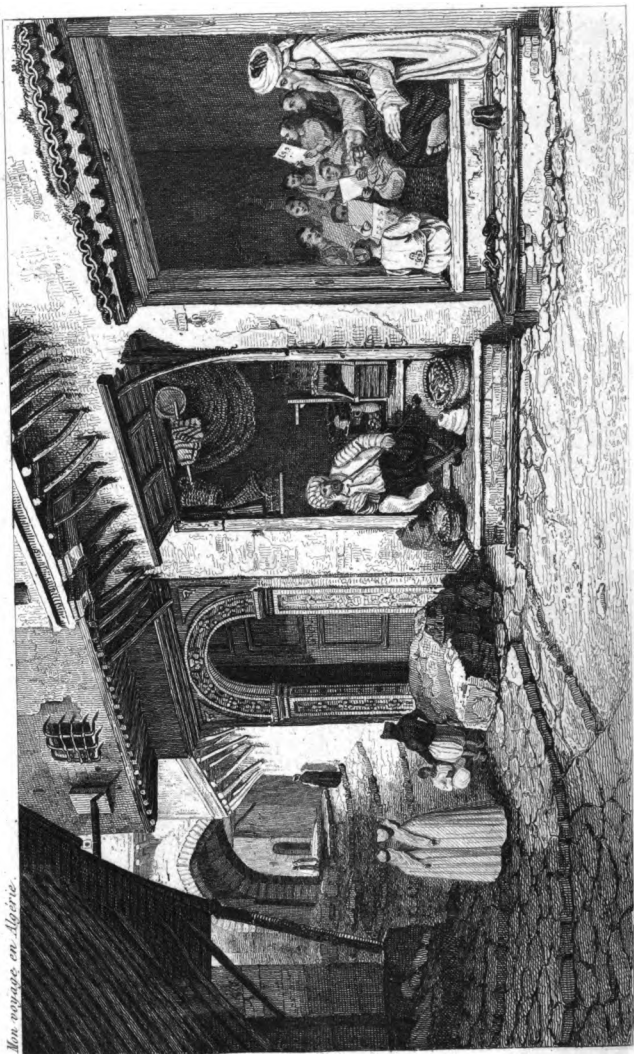
SCÈNES BIBLIQUES, écrites et gravées pour mes enfants, 3 vol. in-8. accompagnés d'un album contenant 60 gravures sur acier. 14 25

LA JEUNESSE MORALE ET RELIGIEUSE, 2 vol. in-12, ornée de 26 gravures sur bois. 6 »

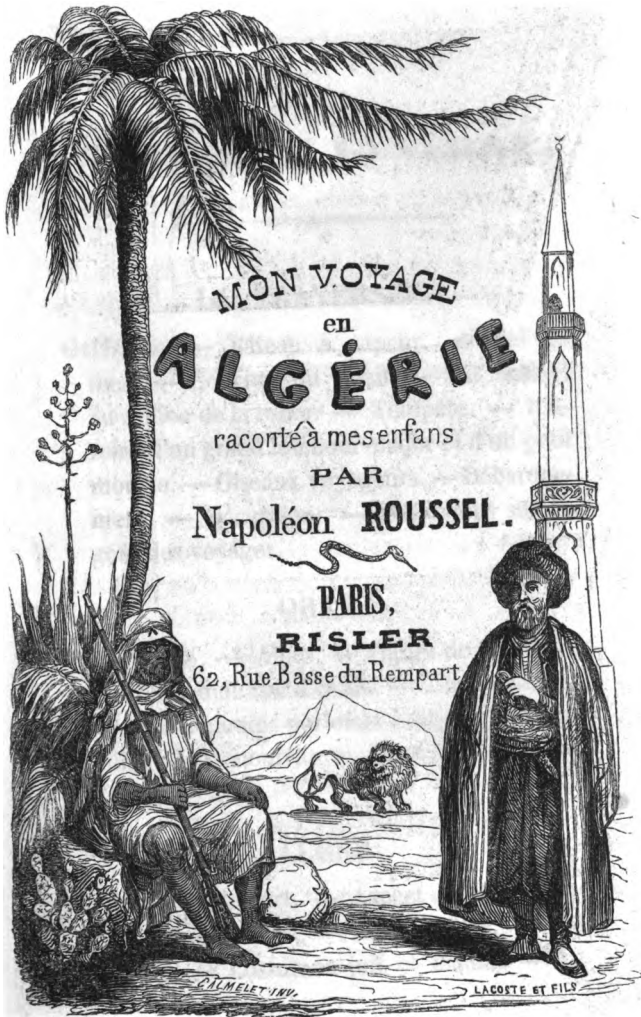
**IMPRIMERIE DE LACOUR ET MAISTRASSE,
RUE S.-HYACINTHE-S.-MICHEL, 55.**

MON VOYAGE
EN ALGÉRIE.

Mon voyage en Algérie.



Paris, chez M. de G. 1846.



MON VOYAGE
en
ALGÉRIE

raconté à mes enfans
PAR
Napoléon **ROUSSEL.**

PARIS,
RISLER
62, Rue Basse du Rempart

CALMELET INV.

LACOSTE ET FILS

SOMMAIRE GÉNÉRAL.



LA TRAVERSÉE.

Galériens. — Bateau à vapeur. — Mal de mer. — Coucher du soleil. — Lit brûlant au milieu de la rosée. — Tempête. — Histoire d'un grand tambour-major et d'un petit mousse. — Oiseaux voyageurs. — Débarquement. — Déception. — Réflexions sur le goût des voyages.

ORAN.

Un Bédouin. — Aloès. — Figes de Barbarie. — La grande rue d'Oran. — Une boutique. — Les Bédouins portefaix à Alger ; leur costume, leur nourriture, leurs habitudes. — Départ d'Oran.

ALGER.

Arrivée dans le port. — Aspect de la ville. — La langue franque. — Rues d'Alger. — Café maure. — Costumes juif et maure. — La

Mauresque. — La Juive. — La Nègresse.
— Les glands. — Difficultés de la Bible expliquées par les mœurs algériennes. — La religion des Juifs à Alger. — Visite d'un Maure à son ami. — Intérieur d'une maison mauresque. — Fruits d'Alger. — Le meilleur de tous les fruits. — Les Bédouines. — Une école de Maures. — Danse des Nègres. — La prière du minaret. — La mosquée et la religion de Mahomet.

LA MITIDJA.

Expédition à Bouffaric : les Arabes voleurs ; nuit terrible ; chacals ; histoire d'un petit anichon. — Seconde course dans la plaine : attaque des Adjoutes ; combat, prisonniers, morts. — La diseuse de bonne fortune. — Les faux sorciers et les vrais prophètes. — Troisième excursion dans la plaine : visite à la Rassauta ; retour, forêt, chacals, sangliers, tête de mort ; dénouement.

LA TRAVERSÉE.

MON VOYAGE
EN ALGÉRIE.

LA TRAVERSÉE.



LE PÈRE : Qui veut que je lui raconte une histoire ?

JULES : Moi, papa !

ADOLPHE : Moi ! moi !

LE PÈRE : Allons, placez-vous là et ne bougez plus, car il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un enfant qui remue toujours.

JULES : Oh ! je ne dirai rien , rien du tout , papa. Tu sais bien que je suis sage ? Là , je ne veux plus parler. Je...

LE PÈRE : Eh ! commence donc par te taire , c'est le meilleur moyen de prouver ton obéissance. Voilà toujours ce que vous faites , mes enfants : vous êtes sages en promesses , autant qu'on veut et plus qu'on ne veut ; mais dès qu'il faut faire ce que vous avez promis , c'est une toute autre affaire.

ADOLPHE : Oh ! papa , papa , c'est pas ça. L'histoire , l'histoire !

LE PÈRE : Soit. Quelle couleur la voulez-vous ?

JULES : Bien amusante ; qui fasse bien rire , et aussi un peu pleurer.

ADOLPHE : Moi , je voudrais une histoire vraie. Papa , raconte-nous ce que tu as vu ; quelque chose qui te soit ar-

rivée à toi-même. Tu sais bien , les Bédouins, les Arabes que tu as vus en Afrique ?

JULES : Oh ! oui, papa ; et puis tu nous parleras du grand vaisseau ?

LE PÈRE : Va pour le grand vaisseau et les Bédouins. Mais avant de commencer, je voudrais vous faire faire une petite remarque : vous voulez une histoire qui fasse rire ou pleurer ; enfin qui vous amuse ; mais ni l'un ni l'autre vous ne m'avez demandé une histoire qui instruisse , une histoire qui rende meilleur, qui porte à mieux aimer Dieu et les hommes.

ADOLPHE : Oh ! papa , ça va sans dire !

LE PÈRE : Non , mon ami , ça ne va pas sans dire ; votre demande prouve seulement que vous aimez plus à vous amuser qu'à vous instruire.

JULES : Mais, papa, l'histoire?

LE PÈRE : Tu vois, Jules? ton instance prouve ce que j'ai avancé : je te dis quelques mots pour t'instruire, et toi tu me demandes encore une histoire pour t'amuser. C'est égal, je vais commencer ; je tâcherai de vous instruire et de vous amuser en même temps. En tout cas, mon récit aura l'attrait de l'exacte vérité, car je ne vous raconterai que ce que j'ai vu et entendu.

Vers la fin de 1835, j'étais à Toulon. Avant de m'embarquer pour l'Afrique, je voulus visiter l'arsenal. C'est là que se construisent les vaisseaux et tout ce qui est nécessaire pour les armer et les mettre à la voile. Ces travaux sont exécutés par des centaines de galériens, enchaînés deux à deux, condamnés pour leurs crimes à ces travaux forcés pendant une partie de leur

vie, ou même leur vie entière. Mais eux, en vous tendant la main pour obtenir une aumône, se nomment de *pauvres malheureux*. Vous voyez donc que les coupables les plus endurcis reconnaissent leurs torts, puisqu'ils en ont honte en face des honnêtes gens. Au reste, dans un sens, ils ont bien raison de se dire malheureux; ils le sont en effet, non, parce qu'ils sont en prison, mais parce qu'ils ont mérité d'y être.

Le lendemain de mon arrivée, je m'embarquai avec un certain plaisir, à la pensée de tout ce que j'allais voir de nouveau; mais aussi avec une certaine crainte de ce terrible mal de mer que ressent presque tout le monde. Hélas! je n'en fus pas exempt. Vous savez qu'on dit, « qu'il n'y a pas de plaisir sans peine; » j'en fis alors la triste expérience. J'étais joyeux

et léger en mettant le pied sur ce beau bâtiment à vapeur : ces matelots occupés à lever les ancres, en faisant tourner le cabestan au pas de charge et au son du fifre ; ces voiles blanches déployées dans les airs ; cette puissante machine à vapeur s'agitant déjà ; ces chauffeurs noirs comme leur charbon, allant et venant au fond du bâtiment, à la lueur rougeâtre de leurs fourneaux embrasés ; cette mer immense s'étendant devant nous ; ce léger balancement qu'imprimaient au navire les flots soulevés par les roues ; tout cela était nouveau et amusant pour moi ; mais cela ressemblait aussi aux histoires : il y avait quelque chose d'instructif qui m'ennuyait un peu, c'était le mal de mer qui commençait à me prendre. Ma tête tournait, mon cœur se soulevait ; pour ne pas me laisser tomber sur ce ba-

teau qui se balançait déjà à droite, à gauche, en avant, en arrière, je marchai, les jambes écartées, et laissant là tous mes plaisirs, j'allai bien vite me coucher.

ADOLPHE : Mais, papa, il fallait prendre un remède.

LE PÈRE : Mon garçon, il n'y a point de remède; bon gré mal gré, il faut subir le mal au cœur et quelque chose de pis encore.

JULES : Oh ! alors, je ne veux pas aller en Afrique, je ne veux pas monter sur un vaisseau.

LE PÈRE : Mon enfant, moi aussi je m'étais dit souvent que je n'irais jamais sur mer; cependant je l'ai fait, parce qu'avant tout, il faut faire ce qui est utile et non pas ce que l'on aime. Je n'aimais pas le mal de mer, ce qui ne m'a pas em-

pêché de le prendre; et je le gardai si bien qu'il me fut impossible de rien manger pendant vingt-quatre heures.

Enfin, quand je fus guéri, je remontai sur le pont. Vous savez que le pont d'un vaisseau est un plancher placé à sa surface, sur lequel on peut se promener, et d'où le regard peut se porter au loin.

C'était vers le soir; le temps était calme; autour de nous, on ne voyait que la mer; au-dessus que le ciel, et à l'horison où tous deux se fondaient ensemble, le soleil descendant peu à peu était près d'atteindre la surface des eaux. Cet astre brillant et chaud comme le feu, cette eau pâle et froide comme la glace, qui, semblaient sur le point de se réunir, firent sur moi une impression singulière; il me semblait que le soleil en pénétrant dans la mer devait y pro-

duire l'effet du fer rouge que l'on plonge dans l'eau ; cependant déjà le bord de sa circonférence était en contact avec la surface du liquide , mais point de bruit ne se faisait entendre , point de fumée ne s'élevait à l'horison ; le soleil en feu descendait lent et paisible dans les eaux calmes et profondes sans paraître s'inquiéter le moins du monde de ce qui était autour de lui ; il semblait dire qu'il n'avait rien à craindre, et que celui qui l'avait créé saurait bien le préserver et le conduire.

JULES : Mais, papa, comment le soleil peut-il donc se mouiller sans s'éteindre ?

ADOLPHE : Nigaud, il ne se mouille pas ; il passe loin, bien loin, de la terre et de la mer.

LE PÈRE : C'est vrai, Adolphe ; mais

ton explication aurait été toute aussi bonne sans le *nigaud* dont tu as gratifié ton frère. Sais-tu bien que le frère d'un nigaud n'est probablement pas un homme d'esprit ? si tu ne le sais pas, je vais te le prouver : toi qui en sais si long, pourrais-tu bien me dire pourquoi le soleil ne tombant pas dans l'eau, semble cependant y descendre ?

ADOLPHE : Non.

LE PÈRE : *Nigaud*, ne vois-tu pas que c'est l'effet d'une erreur de nos yeux qui ne savent pas mesurer une distance, lorsque rien n'est placé sur son étendue ? ainsi nos yeux ne peuvent pas voir l'espace qui sépare la mer du soleil, parce que dans son immensité il n'y a ni arbres, ni maisons, rien enfin qui puisse nous faire soupçonner cet intervalle. Voilà pourquoi, à l'horizon, le soleil et la mer

nous semblent être près l'un de l'autre et même se toucher, bien qu'ils soient séparés par trente millions de lieues.

Enfin, quand le soleil fut couché, j'allai me coucher aussi. Mais voici venir un nouveau malheur presque aussi fâcheux que le mal de mer. Quand je voulus descendre dans ma petite cabine, une odeur insupportable s'exhalant du fond de cale m'obligea à remonter. Depuis que j'étais revenu sur le pont, les graisses de la machine à vapeur s'étaient échauffées, les exhalaisons de la cale s'étaient élevées et la cuisine des matelots avait été mise sur le feu, non loin de ma chambre, et comme je venais de respirer un air pur, toutes ces odeurs réunies m'obligèrent à prendre mon matelas sur le dos, et à venir me coucher sur le pont. Je fis mon lit au beau milieu du

bâtiment, et je m'endormis au clair de lune. Mais ce n'est pas encore là mon malheur. Après avoir dormi deux heures je m'éveille à demi; il me semble que j'ai bien chaud; mais enfin je me tourne, me retourne et m'endors de nouveau. Une demi-heure plus tard je m'éveille encore; il me semble que la chaleur augmente; mon sang me pique comme un millier d'épingles; je change de place dans mon lit et ne suis jamais bien. J'ai chaud, j'étouffe, je rejette ma couverture, mais je brûle toujours. Je me dis alors : si cela doit augmenter jusqu'en Afrique, je ne sais pas comment cela pourra finir. Mais toutes mes réflexions ne diminuaient rien à ma chaleur; j'en étais toujours un peu plus incommodé; et, chose étonnante ! en même temps que je brûlais, j'entendais autour de moi

d'autres passagers couchés aussi sur le pont, se dire les uns aux autres : « Qu'il fait froid ! je suis gelé ! » Sont-ils heureux ! me disais-je, en moi-même ; et je grillais toujours. Enfin, comme le jour commençait à poindre, je me levai, roulai mon matelas et le jetai dans un coin. Nouveau miracle ! le pont était couvert d'une rosée abondante, tout était mouillé comme si la mer y avait passé ; cependant sous mon matelas et aux alentours tout était sec, très sec ! Hélas ! je compris alors que je m'étais couché droit au-dessus des chaudières de la machine à vapeur ! Dès lors tout en regrettant un peu trop de sécheresse à ma place, je me réjouis de n'être pas mort de froid à la place des autres.

Pour me rafraîchir un peu, j'allai m'asseoir à l'une des extrémités du bâti-

ment et là, en face de cette vaste mer où notre bateau à vapeur semblait perdu, comme la coquille de noix que vous faisiez naviguer, cet été, dans l'étang, à la campagne, je contemplai le spectacle le plus émouvant que j'aie jamais vu : la pointe du bâtiment qui me faisait face, s'élevait et s'abaissait tour à tour ; tantôt elle semblait près de plonger dans la mer, tantôt s'élever à cent pieds au-dessus de ma tête ; quand elle montait je descendais, quand elle descendait, je montais à mon tour, et rien ne peut mieux vous donner une idée de ces balancements, que celui de votre cheval à bascule ; avec cette différence que si votre cheval de bois trébuche, vous allez tout simplement vous étendre sur le tapis, tandis que lorsque le vaisseau sombre contre les vagues, l'équipage va

s'étendre au fond de la mer ! Je vous avoue, mes enfants, que je n'étais pas très rassuré. En effet, le vent commençait à s'élever et à nous pousser en sens contraire de notre route ; il devenait peu à peu plus violent ; enfin vers le soir, il soufflait avec une telle fureur, que personne, excepté les marins, ne pouvait plus se tenir sur le pont ; la cheminée fut en partie enlevée, le tambour qui couvre les roues fut brisé, et pour comble de malheur, nous étions sur le point de manquer de charbon pour chauffer la machine et faire avancer le bâtiment. Oh ! alors, mes enfants, je vous assure que je me sentis pressé du besoin de prier Dieu, de le prier de me conserver la vie pour vous revoir et vous embrasser. Mais, en même temps, cette pensée de prière, qui ne m'était venue qu'en pré-

sence du danger, me fit faire un retour bien triste sur moi-même : je songeais à prier Dieu dans ce moment, parce que le péril était sous mes yeux; mais je n'y avais pas pensé avant de m'embarquer, parce qu'alors je me croyais en sûreté. C'est ainsi, mes enfants, que nous songeons à Dieu dans le malheur, dans la souffrance, mais que nous l'oublions dans le bien-être et la santé. Cependant Dieu n'est pas moins bon dans un moment que dans un autre; et nous, nous ne sommes pas plus indépendants de lui en santé qu'en maladie; il lui est aussi facile de nous abattre quand nous sommes debout que de nous relever quand nous sommes à terre; nous avons donc autant de raison de le prier, riches, en santé, prospères, que pauvres, malades et dans la détresse. Aussi, honteux de mon oubli, j'en de-

mandai pardon à Dieu; et pour le présent, n'osant presque pas réclamer une faveur, je me bornai à lui dire : « Seigneur, que ta volonté soit faite ! » Sa volonté fut faite; la tempête se calma, le bâtiment reprit son aplomb, le vent changea de direction, et après nous avoir retenus, il nous poussa en avant; ainsi Dieu fit contribuer à notre bien ce même souffle qui avait servi à notre mal.

Mais cette bourrasque fit plus d'un nouveau malade; à ce propos, je dois vous raconter ici l'histoire d'un grand tambour-major, qui était avec nous sur le bateau à vapeur.

Notre tambour-major était si grand, si grand que Jules, debout sur les épaules d'Adolphe, n'aurait pas été encore aussi élevé que lui; ses moustaches étaient si longues, ses favoris si gros, sa barbe si

épaisse que sa figure disparaissait sous cette forêt poileuse, et que son nez seul s'élevait comme un rocher nu et pelé au milieu de ces broussailles. Notre homme paraissait si orgueilleux de sa taille, de sa barbe, de ses galons dorés; sa démarche était si altière, qu'en vérité il semblait que le bateau, trop faible pour le porter, allait s'enfoncer sous ses pas majestueux. Tel était notre superbe tambour-major avant la tempête. Il fut assez heureux pour échapper au mal de mer pendant le premier jour; aussi regardait-il en pitié ces petits conscrits de soldats et ces hommelettes de bourgeois qui avaient l'air si piteux dans leurs souffrances. Le tambour-major levait les épaules, souriait, lançait des paroles moqueuses et se promenait toujours, lui et ses moustaches. Mais enfin la tem-

pête arriva ; le mal qui l'avait jusque là épargné se fit aussi sentir à notre *Hercule*, et si bien sentir que le pauvre homme de six pieds faisait des grimaces épouvantables. D'une main il se tenait le ventre pour soulager ses douleurs ; de l'autre il s'appuyait sur le bord du navire pour ne pas trébucher.— « Eh bien ! tambour-major, » lui dit d'un air malin un mousse de douze ans, qui, habitué à la mer, n'éprouvait aucun mal, « eh bien ! que dites-vous de ces conscrits et de ces hommelettes ? » — « Veux-tu bien me faire le plaisir de passer ton chemin ? » lui dit avec colère le tambour qui vit qu'on se moquait de lui. — Et l'enfant lui éclate de rire au nez. Le tambour veut lui donner un soufflet, mais comme il essaie de faire un pas en avant, au moment même où le bâtiment se penche

en arrière, notre colosse tombe sur ses moustaches, il en balaie le plancher et se relève furieux. Le mousse rit plus fort et l'engage à venir dîner. Le tambour toujours plus colère, s'avance, fait encore un faux pas, mais l'enfant charitable accourt, l'arrête dans sa chute en lui servant d'appui et le conduit par la main jusqu'au bord du bâtiment, où le tambour sentant son cœur se soulever, avait grand besoin d'arriver promptement. « Ce n'est rien ; » lui dit le mousse, « ça vous tiendra lieu de verre d'absynthe ; peut-être aussi une autre fois ne vous vanterez-vous pas autant. Adieu, tenez-vous là ; bien du plaisir ; le contre-maitre m'appelle. »

JULES : Papa, il parait que les petits garçons n'ont pas le mal de mer, puisque le petit mousse....

LE PÈRE : C'est-à-dire, mon garçon, que tu penses que toi-même, tu ne l'aurais pas eu, et qu'ainsi toi, comme le mousse, tu aurais pu te moquer du tambour-major ?

JULES : Oh ! papa, je ne dis pas ça.

LE PÈRE : Non, mais tu le penses. Mon ami, je crois que si tu avais été là, tu aurais joué le rôle, non pas du mousse, mais du tambour, et que si l'on s'était moqué de quelqu'un, ç'aurait probablement été de toi. Au reste, que l'espièglerie du petit marin ne te séduise pas si vite ; car je t'apprendrai que le contre-maître l'avait appelé parce qu'il s'était aperçu qu'il se moquait du tambour, et que quand le mousse fut en face de lui, le bonnet à la main, les bras pendants, l'air humble et soumis, il en reçut un soufflet qui lui ôta l'envie de rire. Voyons main-

tenant, Jules, qu'aimes-tu mieux être, le grand tambour-major ou le petit mousse ?

JULES : Ni l'un ni l'autre.

LE PÈRE : Habitué, sans doute, à recevoir des taloches, le jeune mousse fut bientôt consolé, car quelques instants plus tard, je le vis courir en riant d'un bout du bâtiment à l'autre. Lui et deux ou trois autres jeunes matelots semblaient fort affairés pour s'emparer d'un objet qui excitait de temps à temps leurs éclats de rire. Ils allaient, venaient, couraient, marchaient à petits pas, escaladaient les mâts, ou descendaient dans la chaloupe avec l'agilité de ces singes que vous avez vus au Jardin des Plantes. Je ne pouvais concevoir quel était le but de tant de courses. Certainement, ce n'était pas pour la manœuvre du

navire, car ils faisaient tout cela avec une joie, un plaisir qui prouvaient bien qu'ils travaillaient pour leur propre compte. Enfin, j'aperçus ce qui avait mis en alerte la moitié de l'équipage. Deux pauvres petits oiseaux que les froids de l'hiver chassaient de notre triste Europe, avaient, eux aussi, entrepris, sur leurs ailes, le voyage d'Afrique. Mais sur la mer, pas un champ de blé où trouver un grain de nourriture, pas une branche d'arbre pour poser le pied, pas une feuille sèche pour s'abriter de l'orage. En quittant la terre, ces pauvres petites créatures devaient, sans provisions, traverser plusieurs centaines de lieues. Dieu les avait bien douées des forces nécessaires pour faire ce long trajet, car vous savez, mes enfants, que chaque année à la même époque les hirondelles se réu-

nissent sur un point convenu, se rangent par colonnes serrées ou bien en forme de triangle pour mieux fendre les airs, et que sous la conduite des plus habiles qui se mettent à leur tête, elles partent pour aller passer l'hiver dans un climat plus doux. Mais, sans doute, nos deux pauvres petits oiseaux s'étaient égarés dans leur route; et, maintenant, l'aile fatiguée, ils venaient prendre un peu de repos sur les cordages de notre navire. Les matelots qui les avaient aperçus n'imaginèrent rien de mieux que de leur faire la chasse, non à coups de fusil, mais à coups de bonnet, ou avec la main. Nos petits voyageurs fatigués ne voulant pas, vous comprenez bien, se laisser prendre, voltigeaient d'une voile à l'autre, d'une échelle de cordes aux mâts du navire; mais ils déployaient leurs ailes si lente-

ment que leurs forces étaient évidemment épuisées. Par fois, ils attendaient que la main des matelots les *approchât jusqu'à* les toucher, avant de se décider à reprendre leur vol apprenti. Ils semblaient demander grâce ! mais les matelots ne voulaient pas les comprendre. Les frêles créatures cependant réclamaient si peu de chose ! quelques instants d'hospitalité ; là, sur le bord du navire, ils ne gênaient personne, et si la manœuvre exigeait qu'une voile fût déployée ou serrée, sans se plaindre les pauvres passereaux changeaient de place ; ils se trouvaient bien partout ; d'ailleurs ils occupaient si peu d'espace ! N'importe ; les matelots les poursuivaient toujours ; l'un d'eux parvint même à mettre la main sur la patte du plus jeune ; il la rompit ! L'oiseau poussa un cri et déploya ses ailes. Pau-

vre bête ! m'écriai-je , en pensant à son malheur ; et les matelots , à la vue de leur camarade désappointé d'avoir manqué sa prise , poussèrent un grand éclat de rire ! L'oiseau blessé ne volait plus si haut ; c'était sur le pont maintenant qu'il bornait ses courses ; toutefois il avait encore plus d'agilité que ses chasseurs. Mais enfin , le rusé petit mousse imagine de lui jeter quelques miettes de son pain ; et l'innocente créature pressée par la faim ou trop confiante en la charité de l'homme , s'approche pour becqueter ce peu de nourriture : le mousse vient doucement par derrière , lui jette son bonnet sur la tête et pousse un cri de joie , en voyant enfin ses peines couronnées d'un plein succès. Il accourt ; d'une main soulève le bonnet avec précaution ; de l'autre , il se dispose à saisir le prisonnier. Il

le découvre, l'oiseau est immobile; le mousse avance la main, le saisit rapidement....et sans peine, car l'oiseau était mort!

« Eh bien ! » lui dis-je, « te voilà bien heureux maintenant ; tu as quelques plumes de plus et cet oiseau a la vie de moins? » — « Oui, » medit-il, « croyant que je le plaisantais sur sa maladresse, tandis que je voulais au contraire lui faire sentir sa dureté ; « oui, » dit-il, « si j'ai pris celui-ci mort, je prendrai l'autre vivant ! » et il s'élance à la poursuite du second passereau. Celui-ci, perché à deux pas, avait sans doute vu et compris la scène qui venait de se passer, car de sa place il avait pu contempler son compagnon de voyage couché sur le pont, renversé et immobile, retirant pour la dernière fois sa petite patte cassée. Aussi, n'at-

tendit-il pas long-temps son ennemi. Il prit un vol rapide et disparut pendant quelques instants. On put croire d'abord qu'il avait abandonné le bâtiment, et qu'il aimait mieux se confier à ses ailes fatiguées qu'à la compassion des hommes. Mais, de même que la crainte l'avait éloigné, la fatigue le ramena. Nouvelles poursuites des matelots; nouveaux efforts de l'oiseau pour leur échapper encore. Enfin, lorsqu'il n'eut plus la force de déployer une aile, plus le courage de sautiller d'un seul pas, il alla se percher à l'extrémité d'une rame qui, placée dans la chaloupe, s'avancait en saillie sur la mer. Le jeune mousse se glisse comme un serpent, arrive sans bruit, coule sa main le long de l'aviron; il va saisir l'oiseau; l'oiseau voit le danger, et il ne bouge pas, car il n'en a plus la force.

Le mousse ouvre les doigts comme un filet, lève la main sur la tête de la tremblante créature ; mais l'oiseau, plutôt que de se laisser prendre, se laisse tomber dans les flots de l'abîme ; une vague vient, le couvre et il disparaît pour toujours !

ADOLPHE : Oh ! le méchant garçon que ce mousse !

LE PÈRE : Oui, mon ami, bien méchant en effet. Mais il n'est pas le seul. N'as-tu jamais vu des enfants se faire un plaisir de tourmenter des oiseaux ou d'autres petits êtres trop faibles pour se défendre ? Moi, je me rappelle en avoir vu un, l'autre jour, dans la salle à manger, mettre la main dans la cage des canaris et chercher à les prendre, uniquement pour s'amuser. Ces pauvres petits oiseaux effrayés allaient d'une traverse

à l'autre ; ils se heurtaient les ailes contre les barreaux de la cage ; cependant ce petit garçon les poursuivait toujours , et il ne s'est arrêté que lorsqu'il m'a vu entrer dans la chambre. Le connais-tu ce petit garçon , Adolphe ?

ADOLPHE (*baissant la tête*) : Oui , papa.

LE PÈRE : Et qui est-ce ?

ADOLPHE : Je n'y retournerai plus.

LE PÈRE : C'est donc toi ? Eh bien ! j'accepte ta promesse ; embrasse-moi et rappelle-toi long-temps l'histoire du mousse et des deux passereaux.

Mais je suppose, mes enfants, que maintenant il ne vous tarde pas moins de me voir arriver en Afrique qu'il ne me tardait alors à moi-même. Vous savez que le but de mon voyage était Alger, et dans ce moment nous étions en face de cette ville. Vous croyez peut-

être que nous allons débarquer ? Pas du tout ! il nous fallut passer devant Alger sans mettre pied à terre et continuer à naviguer encore vingt-quatre heures, car notre bâtiment portait les dépêches à l'armée qui se trouvait alors à Oran. Il me fallut donc, bon gré mal gré, faire ce détour et visiter cette ville. Je vous avoue qu'aujourd'hui je n'en suis pas fâché, bien qu'il m'en ait coûté deux jours de plus de navigation.

Pour me faire prendre patience, je m'amusai à repasser d'avance dans mon esprit la multitude des choses nouvelles qui allaient sans doute frapper mes yeux en mettant pied à terre. D'abord, me disais-je, je vais descendre non pas à Lyon ou à Paris, non pas même à Londres ou à Rome ; non, tout cela est trop vulgaire ; mais je vais descendre en

Afrique ! En Afrique ! ce seul mot d'Afrique remplissait mon imagination. C'est là que se trouvent ces vastes déserts ; là que vivent les lions et les tigres ; c'est là qu'habitent par milliers , des hommes noirs, là que les productions sont si différentes de celles de l'Europe ; je verrai des mahométans habillés à la turque, qui se promèneront tout naturellement dans les rues, comme les Français à Paris ; qui parleront arabe, comme je parle français. Ensuite, sans doute, la terre, le ciel, les montagnes, les rivières, les arbres, les animaux, tout doit être différent de ce qu'on voit en Europe. Que de bonheur, que de plaisirs en perspective ! Enfin j'arrive ; du bateau à vapeur, je passe dans une petite embarcation. Nous naviguons encore deux mortelles heures et je mets pied à terre sur

le rivage africain ! Je porte les yeux autour de moi, du regard je mesure les montagnes, de la main je touche la terre, du pied je frappe contre un arbre, je suis des yeux une volée d'oiseaux, un cheval arabe passe à côté de moi, un chien aboie à mon approche, un homme me demande l'aumône, une marchande m'offre des oranges ; hélas ! hélas ! vous le voyez, tout était comme en Europe ! Ciel et terre, montagnes et rivières, hommes et animaux. Il me semblait que cela n'était pas possible, et que lorsqu'on avait l'honneur de s'appeler Afrique, on devait se donner la peine d'être différente de l'Europe.

C'est ainsi, mes amis, que dans tous mes voyages, j'ai trouvé tout ordinaire vu de près ce qui m'avait charmé de loin. Je vous assure que cette expérience m'a fait

un peu passer le goût des voyages. Vous avez beau faire, où que vous alliez vous trouverez toujours de la terre jaune, des arbres verts, un ciel bleu, des maisons bâties de pierres, les unes grandes, les autres petites; des hommes qui se battent, des femmes qui se disputent et des enfants qui crient, comme dans ce moment vous entendez crier votre petite sœur. En sorte, mes enfants, que je vous engage, quand vous serez grands, à vous dire, avant de vous mettre en route : ferai-je mieux de partir ou de rester ? En partant, les accidents sont probables, les plaisirs incertains; et en restant, si je ne vois pas des pays nouveaux, du moins, je ne cours aucun danger et je suis sûr de n'être pas désappointé.

JULES : Mais, papa, tu nous as promis de nous conduire en Angleterre voir la

bonne tante, et plus tard à Lyon.....

LE PÈRE : Il paraît que tout ce que je viens de dire ne t'a pas fait passer le goût des voyages ?

JULES : Oh ! mais, rien qu'à Londres et à Lyon.

LE PÈRE : Oui, pour commencer, et, au retour, tu diras : Rien qu'à Rome et à Constantinople. Mais, enfin, si vous voyagez un jour, rappelez-vous bien ce que je vous dis aujourd'hui : Celui qui voyage pour le plaisir de voir du nouveau et de l'extraordinaire, revient plus d'une fois n'ayant vu à peu près que ce qu'il aurait trouvé dans son village ou dans sa ville, et il retourne plus pauvre, sans être plus savant. Mais, en attendant, je vais vous raconter ce que j'ai vu en Afrique, ne fût-ce que pour vous en épargner le voyage. Mais, vous dor-

mez, je crois ? C'est, sans doute, parce que je vous fais le sermon. Réveillez-vous donc, car je vais vous parler d'O-ran.



ORAN.

ORAN.



Ne vous figurez pas cependant, mes amis, que tout soit en Afrique exactement comme en France. Ainsi, je vous dirai que la première chose qui me frappa à Oran, comme une nouveauté, fut un Bédouin de cinq pieds six pouces, à la figure basanée, à la barbe

longue et noire. Une grande couverture de laine, nommée *burnous*, entortillait son corps, et le pan jeté sur son épaule gauche lui donnait quelque ressemblance avec le manteau des empereurs romains. Cet homme, à l'air grave et dont la figure commandait la vénération, était cependant là, nu-jambes, les pieds dans la boue du rivage, attendant le fardeau qui devait charger ses épaules : c'était tout bonnement un portefaix ! Il me semblait que son état était au-dessous de son costume et de sa figure ; j'oubliais que l'habit n'ennoblit pas plus les hommes que la profession ne les avilit, et qu'on peut être menteur, gourmand, paresseux sous un habit de drap fin aussi bien que studieux, sobre et véridique tout en balayant les rues. Allons, mes amis, ne baissez pas la tête ;

il ne s'agit pas de vous ; je parle du Bédouin.

Après le Bédouin, la première nouveauté que je rencontrai sur ma route fut une haie d'aloès. Vous pensez peut-être que l'aloès est une essence, parce que vous avez lu dans la Bible qu'il en est plusieurs fois parlé comme d'une drogue aromatique. Ce n'est pas cela, mes enfants. Sans doute jadis, et peut-être aujourd'hui, on pouvait en extraire un parfum. Mais, l'aloès lui-même est une plante grasse aux feuilles très épaisses et longues de plusieurs pieds ; au centre de ces feuilles, qui se renversent dès la base, s'élève une longue tige ayant de loin en loin de petites aspérités et diminuant insensiblement de grosseur jusqu'à l'extrémité qui est un peu renflée. Cette tige, de huit à dix pieds de

hauteur, a, comme vous voyez, une forme analogue à celle de l'un des légumes servis sur nos tables en Europe ; aussi un soldat français, en débarquant en Afrique, frappé de la forme et de la beauté de cette plante, cria-t-il à son camarade : « Comme les productions sont belles dans ce pays ! Vois donc ces asperges ! » Lui aussi s'attendait à du merveilleux, mais lui aussi fut bien mystifié.

Un peu plus loin, je vis ce qu'on appelle des figes de Barbarie, mais ce qui ne ressemble guère à nos figes d'Europe. La fige de Barbarie est de la grosseur et de la forme d'une pomme de pin ou de maïs, non pas aussi dure, car elle s'écrase facilement entre les doigts des Arabes, qui en font leur nourriture à une époque de l'année. Pour un pauvre petit sou, un Bédouin, à Alger, s'as-

soit devant le panier d'une marchande et mange trente énormes figes de Barbarie. Il me souviendra long-temps de la première que je mangeai. J'étais pressé de la goûter et je négligeai de m'informer comment on devait l'ouvrir. Je partageai sa peau de mes deux mains et je mordis sur l'intérieur. Mais, hélas ! je fus bien puni de ma précipitation ! Mes doigts, mes lèvres, mon nez et mon menton, tout était hérissé de milliers d'épines extrêmement fines qui en recouvraient la peau. J'avais beau me frotter les mains, essuyer ma bouche, les épines s'enfonçaient davantage ou se brisaient contre ma peau ; et la pointe, comme un dard, restait à la même place. Je frottai une heure, deux heures, et la démangeaison en était encore plus forte. Je me promis bien de ne plus rien man-

ger de ma vie, sans bien savoir ce que j'avais devant moi.

ADOLPHE : Papa, c'est comme les pastilles d'ipécacuanha et les boulettes d'arsenic de l'histoire que tu nous as racontée, tu sais bien ?

LE PÈRE : Oui, mon garçon ; c'est aussi comme les prunes vertes que vous avez prises au jardin, à la campagne, et qui vous ont donné des coliques.

JULES : Papa, c'est Adolphe qui a secoué l'arbre.

LE PÈRE : Et c'est toi qui les as ramassées ?

JULES : Mais, elles étaient à terre.

LE PÈRE : Et qui les a mises dans ta bouche ?

ADOLPHE : Je n'en ai mangé que cinq, et Jules a pris toutes les autres.

LE PÈRE : Ce que je vois de plus clair,

c'est que vous en avez mangé tous deux, et que tous deux vous avez eu tort. Mais ce qui m'afflige encore plus, c'est que vous avez à l'instant un tort plus grave, celui de vous disculper quand vous êtes coupables, et, dans ce but, de jeter la faute l'un sur l'autre. .

ADOLPHE : Papa, est-ce que les figues de Barbarie sont meilleures que les prunes?

LE PÈRE : Et toi, Adolphe, dans ce moment tu commets une troisième faute, en employant la ruse pour me faire changer de conversation, et oublier la réprimande que je vous donne. Tu baisses la tête? Bien! tu reconnais que j'ai dit vrai et tu avoues tes torts; ainsi je vous pardonne et je reviens à mon histoire.

JULES : Oui, papa; et moi je ne veux plus t'interrompre!

LE PÈRE : Non, parce que tu as encore peur de quelques souvenirs de canaris effrayés, ou de prunes volées. Mes enfants, vous voyez que vous ne gagnez rien à penser une chose et à en dire une autre. Vous voyez que je devine vos pensées *malgré* vos paroles. Et si moi, qui ne suis qu'un homme, je puis ainsi pénétrer en quelque sorte dans votre esprit, ne croyez-vous pas que Dieu bien plus habile que moi, le peut encore bien mieux ? Je vous engage donc à parler exactement comme vous pensez ; ou si vous pensez le mal, du moins taisez-vous, ne dites pas le bien.

Tenez, avant de reprendre mon histoire, je veux encore vous dire pourquoi dans ce moment vous gardez le silence : vous vous taisez, parce que vous craignez que je devine encore que vous pensez

autre chose que ce que vous pourriez dire.... Et à présent, vous pensez que c'est bien ennuyeux que quelqu'un puisse deviner ce qui se passe dans votre tête ; n'est-ce pas ? Eh bien ! pour vous épargner cet ennui, pour ne pas avoir à redouter que quelqu'un ne pénètre vos pensées, il y a un bon moyen à employer : c'est de chasser de votre esprit les mauvaises idées, dès qu'elles se présentent ; alors quand quelqu'un surprendra ce qui se passe en vous, il n'y verra jamais rien dont vous deviez rougir. Allons, mes amis, c'est fini ; maintenant je ne veux plus faire le sorcier ; je reviens tout de bon à mon histoire.

Tout en regardant autour de moi les aloès et les figuiers de Barbarie, je continuai à suivre une grande route commençant au bas de la ville. Cette route

monte, monte toujours; d'abord à travers les champs, ensuite entre quelques habitations éparses et enfin entre deux lignes continues de maisons. Ce grand chemin, peu à peu transformé en rue large et montante, tourne sur lui-même jusqu'au sommet de la ville. De ce point élevé on voit Oran au-dessous de ses pieds; cette vue est très originale. En effet la montagne, au lieu de former le pain de sucre, a plutôt la forme d'un entonnoir dans l'intérieur duquel sont construites les habitations. Cette longue rue forme ainsi un ruban, qui tournoie en spirale et s'élève du fond de la vallée au sommet de la montagne.

En redescendant cette rue, j'étais frappé de l'aspect misérable de toutes ces boutiques de marchands juifs, mahométans, espagnols, italiens et fran-

çais. Quand je parle de boutiques vous vous représentez peut-être les magasins de la rue de la Paix, à Paris, ou du passage de Largue, à Lyon, ou bien encore la rue Paradis, à Marseille? et peut-être avez-vous devant les yeux les bonbons de Castelmuro? Ce n'est pas cela du tout, mes enfants. Les boutiques d'Oran, du moins dans cette rue, ne sont autre chose que trois murailles de terre : une sur chaque côté et la troisième dans le fond ; le tout est recouvert d'un toit qu'on pourrait atteindre de la main en restant dans la rue. Dans ces boutiques, personne n'entre ; car le plancher au lieu d'être au niveau des pieds de l'acheteur se trouve à la hauteur de sa ceinture ; en sorte que le marchand pour se trouver face à face avec celui-ci, se tient, non pas debout, mais assis les jambes

croisées sur le plancher. Le magasin est si petit que le Juif ou le Musulman, tout en fumant sa pipe et sans se déranger, peut, en étendant la main à droite et à gauche saisir toutes ses marchandises. La devanture de ces misérables baraques est plus misérable encore : elle se compose de trois ou quatre planches, qui glissent dans deux rainures placées à droite et à gauche. Le tout est traversé par une faible chaîne arrêtée elle-même par un mauvais cadenas. Personne ne couche dans ces maisonnettes et cependant jamais, ou du moins bien rarement il ne s'y commet un vol. Ce n'est pas que les voleurs arabes soient moins nombreux à Oran que les voleurs français à Paris ; mais ils sont sans doute retenus par la crainte qu'ont laissée empreinte dans leur âme les punitions sévères de l'ancienne

administration turque. A Alger ces boutiques, dans quelques quartiers, ont à leur porte, étendus pendant la nuit, des bédouins portefaix. Ceux-ci, loin d'y rien dérober, deviennent de véritables gardiens pour ces magasins. Pour le dire en passant, c'est une chose étrange pour un Européen de trouver ainsi, en rentrant chez lui le soir, des hommes couchés à terre à chaque coin de rue. Vous croyez heurter contre une borne, et cette borne se lève droite et vous grogne ! Ce n'est pas une chose moins étrange de voir ces hommes qui, pour vêtement de travail et de fête, d'été et d'hiver, n'ont que leur burnous ; pour lit que leur burnous ; pour couverture que leur burnous ; et pour chambre enfin que leur burnous encore ! Leur nourriture est tout aussi simple que leur costume. Ils achètent un petit pain

jaune, surmonté de quelques grains d'épice; ils font rôtir, dans ce qu'on appelle un four de bédouin, et qui se vend deux sous, quelques beignets ou quelques débris de viande que nous donnons habituellement au chat; ainsi, avec trois ou quatre sous par jour, ils se nourrissent, vivent et travaillent tout aussi bien que nous. Cela vous montre, mes enfants, que nous, qui avons potage, entrée, rôti, plat doux et dessert, nous mangeons beaucoup plus par habitude et par gourmandise que par un véritable besoin. Si nous étions sobres, comme les bédouins, pendant notre jeunesse, nous serions plus certainement à l'abri de la misère dans notre vieillesse et dans nos maladies, et en meilleure santé durant notre vie entière.

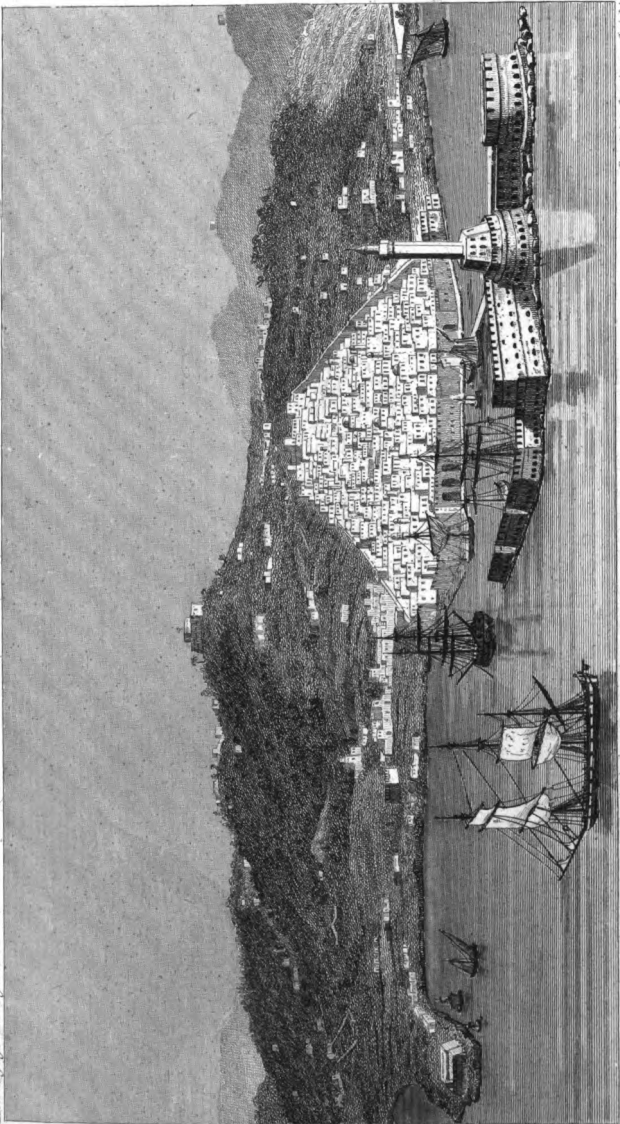
Mais j'oubliai, mes enfants, que j'é-

tais à Oran. J'allais poursuivre mes excursions dans la ville lorsque, tout-à-coup, j'entendis un coup de canon. C'était le signal du départ de notre navire. Il me fallut donc courir au bord de la mer ; j'arrivai à temps, et nous partîmes pour Alger, où nous serons bientôt ensemble. Pour arriver, moi, je dus naviguer encore long-temps ; mais, pour vous, il vous suffira de tourner le feuillet.



ALGER.

Mon voyage en Algérie.



Algiers et Grand port Algérien.

ALGER.

ALGER.



es enfants, il m'est bien difficile de vous donner une idée exacte d'une ville qui ne ressemble en rien à toutes celles que vous avez vues en France. Je vais cependant essayer de le faire. Mais je vous avertis que si vous ne m'écoutez pas attentivement, vous ne me comprendrez

pas; et, si vous ne me comprenez pas, vous n'aurez aucun plaisir à entendre mon histoire. Ainsi donc, attention !

Quand notre bateau à vapeur arriva en vue d'Alger, et qu'il touchait presque au port, je dormais dans ma chambre; en sorte que, lorsque je montai sur le pont, je me trouvai tout-à-coup en face de la ville; je la vis d'un seul coup-d'œil; vous allez comprendre pourquoi. Alger est construit sur la pente d'une montagne inclinée qui vient se terminer au bord de la mer. L'ensemble des maisons couvre toute la hauteur de la colline; si bien que les unes se baignent dans les eaux du rivage et les autres se dessinent dans l'azur des cieux. Cette masse de constructions, vaste vers sa base au bord de la mer, diminue de largeur en s'élevant, et va finir en pointe au sommet de la col-

line. Cette pyramide est couronnée par la *Casoba*, habitation immense où jadis le dey renfermait ses trésors, aujourd'hui transformée en caserne pour le soldat français. La montagne sur laquelle la ville est ainsi couchée se prolonge vers la gauche, et sur sa pente sont semées de jolies et gaies maisons de campagne; quand le terrain est venu de ce côté, s'abaissant peu à peu, se perdre dans la plaine, celle-ci continue à s'étendre encore quatre ou cinq lieues, en s'arrondissant autour de la mer et ramenant sa pointe en face de la ville. L'aspect d'Alger est véritablement étrange; toutes les maisons sont blanches, et d'autant plus blanches, qu'on ne voit pas un seul point noir annonçant une croisée, pas un seul toit de briques rouges. Là, nos façades françaises sont remplacées par de gran-

des murailles unies, nos toits par des terrasses blanchies; en sorte que tout y est blanc comme la neige, et que de loin on croirait voir une grande et belle lessive de linge étendue dans une prairie; et de près, c'est l'aspect d'une immense carrière de marbre, dont les blocs déjà détachés sont indiqués par les terrasses échelonnées de cette foule de maisons. S'il existait des géants de cinquante ou cent pieds de hauteur, comme on les représente dans les contes de fées, ils pourraient prendre cette ville pour un escalier conduisant au sommet de la montagne, et chaque terrasse leur servirait de degré pour poser leurs pieds immenses.

Mais, descendons de ce vaisseau; nous y sommes depuis assez long-temps. Dès que j'eus mis pied à terre, je fus assailli

par une vingtaine de bédouins qui voulaient à toute force porter mes malles, et qui se les arrachaient les uns aux autres ; les plus agiles avaient toujours raison, et les autres se contentaient de leur crier des injures. Vous voyez que c'est partout de même, en Afrique comme en France. Mais voici une ressemblance à laquelle je ne m'attendais guère : je m'étais imaginé que ces gens-là allaient me parler arabe, et...

JULES : Est-ce qu'ils parlent français ?

LE PÈRE : Non.

ADOLPHE : Allemand ?

LE PÈRE : Non.

JULES : Italien ?

LE PÈRE : Non.

ADOLPHE : Espagnol ?

LE PÈRE : Non.

JULES ET ADOLPHE : Eh ! quoi donc ?

LE PÈRE : Ils parlent toutes ces langues à la fois ! c'est-à-dire qu'ils se sont fait un baragouin composé de mots italiens , français , espagnols et arabes , et qui leur sert à se faire comprendre de toutes les nations. Ils y réussissent très bien. Vous allez voir combien leur langage est facile. Leurs verbes n'ont qu'un seul temps : c'est l'infinitif. Dis-moi, Jules , qu'est-ce que l'infinitif ?

JULES : C'est comme *aimer, recevoir*.

LE PÈRE : Eh bien ! les Arabes , en s'adressant aux Européens , leur disent toujours : *mangiar, volir, sabir*, et chacun comprend bientôt que cela veut dire : *manger, vouloir, savoir*.

ADOLPHE : Oui ; mais pour dire, je veux, tu veux, il veut ?

LE PÈRE : Rien de plus facile : *mi volir, ti volir*.

ADOLPHE : Mais, pour les temps du passé et de l'avenir ?

LE PÈRE : Oh ! d'abord, ces gens-là ne s'inquiètent guère du passé ni de l'avenir ; pour eux tout est dans le temps présent. D'ailleurs, ils peuvent dire : *mi volir mangiar tout de suite, et mi volir travailler demain*. Comprends-tu, Jules ?

JULES : Oh ! très bien.

ADOLPHE : Mais, pour nommer tous les objets, il faut bien d'autres mots ?

LE PÈRE : C'est juste ; aussi ils ont des substantifs italiens ou espagnols : *la casa, lou padron* ; c'est-à-dire, *la maison, le maître* ; ainsi avec quelques noms pour les choses les plus usuelles ; avec quelques pronoms : *mi, ti* ; et enfin avec quelques infinitifs, ils se tirent d'affaire. Il est vrai qu'ils parlent autant avec la tête, les bras et les jambes qu'avec la langue.

JULES : Comment, ils parlent avec le bras?

ADOLPHE : Nig..., non, je veux dire, que cela signifie qu'ils font des gestes.

LE PÈRE : Et que toi, tu allais dire, nigaud, à ton frère; mais tu t'es repris, c'est bien, mon garçon; j'aime à voir que tu cherches à te corriger. Embrasse-moi, et continuons.

Voilà donc mes bédouins qui me crient à tue-tête : *ti volir mi portar?* mais comme il y avait là un vieillard qui ne pouvait pas s'approcher assez pour me faire ses offres de services, repoussé qu'il était par les autres, ce fut précisément celui-là que je choisis pour lui faire gagner quelque argent.

JULES : Mais, ~~papa~~, il n'était pas assez fort pour porter une malle?

LE PÈRE : Mais, mon ami, ce vieillard

avait un fils qui accourut au premier signe de son père, et voici comment ils s'y prirent, selon la coutume du pays, pour porter leur fardeau : ils firent passer deux cordes sous la malle déposée à terre, les bouts de ces cordes ramenés sur les deux côtés vinrent se réunir et se nouer à la hauteur de la main ; les deux porteurs passèrent dans cet anneau une longue et forte barre de bois ; ensuite se courbant un peu et plaçant chacun son épaule sous l'extrémité du bâton, ils se redressèrent, soulevèrent le fardeau alors porté comme on porte un lustre, et ils coururent ainsi chargés, en criant à ceux qui leur barraient le passage : *balek ! balek ! c'est-à-dire, prends garde ! prends garde !* A Alger, les rues sont si étroites, les porteurs si embarrassants, les troupeaux d'ânes si nombreux, les

chameaux si gros et les passants si foulés, que constamment vous entendez crier derrière vous : *balek! balek!* Seulement il y a quelques Bédouins qui pour faire croire qu'ils savent parler français, aiment mieux dire : *pends gade! pends gade!* comme il y a aussi des Français qui pour faire supposer qu'ils savent l'arabe, disent : *balek! balek!* Vous voyez donc que la vanité est de toutes les nations.

Ce qui me frappa le plus vivement en entrant dans la ville, ce fut l'étroitesse des rues. Dans un grand nombre d'entre elles, deux personnes, marchant l'une à côté de l'autre, toucheraient à droite et à gauche la muraille; ce qui les fait paraître encore plus étroites, c'est que les maisons se rapprochent au-dessus de la tête des passants et que souvent à la hau-

teur du premier étage, elles ne laissent plus entr'elles qu'un étroit passage, par lequel on peut à peine apercevoir le ciel.

JULES : Les Arabes sont donc bien...

LE PÈRE : Bien bêtes, tu allais dire? Non; pas plus que nous. Ce n'est pas sans raison qu'ils bâtissent ainsi. Le soleil est si brûlant dans ce pays que si des rues plus larges laissaient trop facilement pénétrer ses rayons, il ne serait plus possible à personne de parcourir la ville en été. Vous voyez donc que pour cela, comme pour tout ce qui nous étonne, avant de nous en moquer, il faut nous informer s'il n'y a pas une bonne raison pour qu'il en soit ainsi.

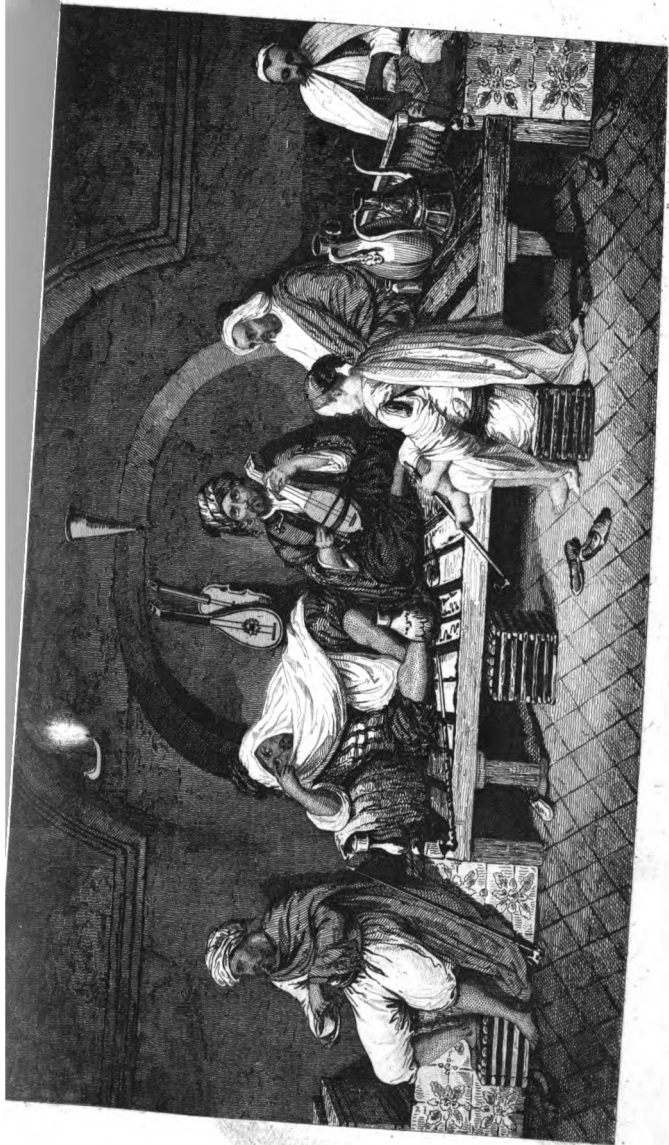
ADOLPHE : Et les voitures?

LE PÈRE : Oh! les Arabes n'ont ni voitures, ni omnibus; ils vont à pied ou à cheval, sur le dos d'un âne ou d'un cha-

meau ; mais, ils n'ont pas d'équipage.

Malgré l'étroitesse des rues, mes bédouins transportèrent très lestement mes paquets à mon hôtel. Je devrais ici, mes enfants, vous décrire l'intérieur d'une maison algérienne. Mais ce serait exactement la même description que je vous ai donnée pour une maison orientale, dans l'histoire de *la Reine* ; ainsi, si vous l'avez oubliée, c'est là que vous irez la chercher. Mais puisque je me trouve à l'hôtel et que j'ai bien dîné, je vais vous conduire au café, et qui mieux est, au café maure ! Pour vous y rendre vous n'avez qu'à passer par la gravure.

Nous entrons, nous descendons deux marches. Nous voilà dans une longue pièce noire et étroite. De chaque côté, le long de la muraille est placé non pas un banc, mais plutôt une étagère large et assez éle-



Revue et grave par-Croquet.

CAFE MAURE.

vée; elle est couverte d'un mauvais tapis. Voyez sur la droite ce petit feu où se prépare le café; regardez cette mauvaise petite lampe qui, en plein midi, laisse le fond dans une demi-obscurité; cet Arabe assis dans le fond, une espèce de guitare à la main, qui chante comme s'il pleurait, est posté là pour amuser les maures fumant leur pipe et prenant chacun non pas sa tasse, mais bien cinq ou six tasses de café. Vous cherchez une table? Il n'y en a pas ici; on s'assoit sur ces bancs, les jambes croisées, et l'on tient sa tasse à la main. Vous voulez des cuillers à café? Mais, regardez; tous ces Maures s'en passent; voyez comme ils font tourner le café dans leur tasse avec le bout du doigt. Vous croyez peut-être que c'est afin de faire fondre le sucre? Pas du tout; il n'y a point de sucre là de-

dans ; ils agitent leur café pour faire monter le marc du fond à la surface et pour l'avaler tout d'un trait ! Tu n'aimes pas cela Jules ? attends un moment , je vais demander du café à la française , c'est-à-dire , sucré et plus clair. — Vous voyez que personne ici ne joue , personne ne parle ; il n'est pas même certain que quelqu'un pense ; mais tout le monde boit , fume et écoute la complainte du chanteur arabe en balançant sa tête. Je pense que vous en avez assez comme cela. Payons : nous avons trois tasses , voilà trois sous.

JULES : Papa , ce n'est pas assez !

LE PÈRE : Pas assez ? Sais-tu bien que dans d'autres cafés maures , on paie le café deux liards la tasse ? Je suis donc généreux , car pour trois tasses je donne trois beaux sous.

Puisque nous voilà dans la rue, faisons un tour de promenade ; venez faire connaissance avec cette foule qui se presse, se coudoie plus serrée et plus active que celle qui s'agite dans les rues de Paris. Je suppose toujours que vos yeux se promènent sur la gravure.

Il faut vous dire d'abord, que vous avez sous les yeux des hommes de dix nations différentes. Ceux que vous voyez habillés de drap bleu, une calotte noire ou un mouchoir autour de la tête, sont des Juifs ; vous les reconnaîtrez aussi à leur figure amaigrie, à leur nez à la romaine, à leur air affairé et cependant craintif, le dos courbé, les genoux fléchissant comme s'ils avaient peur du bâton. S'il se rencontre sur le passage d'un Français, d'un Maure, d'un Bédouin ou d'un Nègre, le Juif s'écarte pour les laisser

passer ; s'il les gêne encore tant soit peu, le Nègre ou le Bédouin lève son bâton et le Juif tremblant, ployant encore plus les épaules, se retire en silence. Cela ne doit pas vous étonner, mes enfants, car Dieu l'avait ainsi prédit. Dans la Parole qu'il a fait écrire il y a 4,000 ans, il est dit : « Quant à ceux qui demeureront de »
» reste d'entre vous, je rendrai leur »
» cœur lâche lorsqu'ils seront au pays »
» de leurs ennemis, de sorte que le bruit »
» d'une feuille agitée les effraiera, et »
» qu'ils fuiront comme s'ils fuyaient »
» devant l'épée. »

Ceux que vous voyez jambes nues, enveloppés d'un grand manteau de laine blanc et dont quelques uns portent des vestes de couleur très étroites, sont des Maures; ce châle tordu qui ceint leur tête se nomme un turban. Regardez celui

qui vient de se découvrir ; il a la tête rasée, il ne lui reste qu'une touffe de cheveux sur le sommet. Les Musulmans la conservent avec soin, parce qu'ils sont persuadés que c'est par là que Mahomet viendra les saisir, après leur mort, pour les transporter dans le Ciel. Vous voyez qu'ils se font de bien fausses idées, puisqu'ils pensent qu'un peu de cheveux sur la tête doit influencer sur leur sort éternel, et qu'ils ne songent pas que c'est uniquement au cœur que Dieu regarde, c'est-à-dire à nos sentiments de charité ou de haine pour notre Créateur, et de dévouement ou d'égoïsme envers nos frères. Pensez-vous, mes enfants, que si un homme de bien était chauve, Dieu pour cela lui fermerait le paradis ?

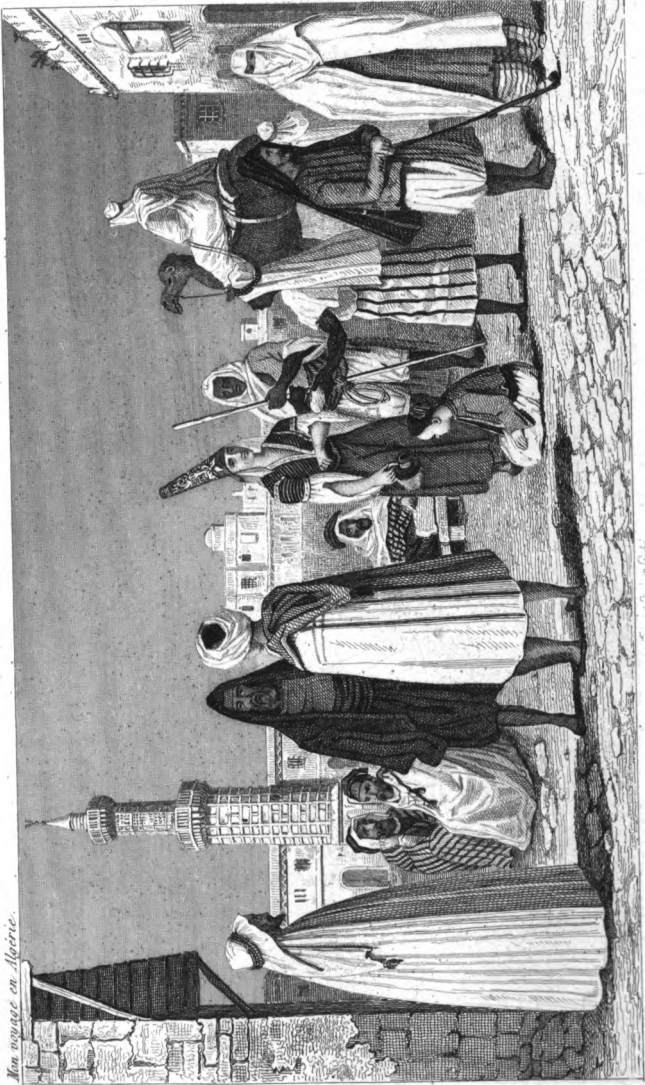
ADOLPHE ET JULES : Oh ! non.

LE PÈRE : Et pensez-vous que si un

méchant mourait avec une belle chevelure, cela l'empêchât d'aller en enfer?

ADOLPHE : Non plus.

LE PÈRE : Eh bien! mes enfants, si notre belle chevelure ne sert à rien pour notre salut, notre figure, nos mains, tout notre corps n'y contribue pas davantage. Et si notre corps, quelque beau qu'il soit, ne peut rien pour nous sauver, notre vêtement simple ou brillant fera-t-il pour notre âme quelque chose de plus? Et l'argent dont nous l'avons acheté, vaudra-t-il mieux que le vêtement lui-même devant Dieu? Non, mes enfants. Ainsi, dites-vous bien que beauté, richesse, tout cela n'a aucune valeur aux yeux de notre juge, dont toutes les questions se réduiront à celle-ci : as-tu fait le bien ou le mal? et non pas : étais-tu grand ou petit, pauvre ou riche?



Mon voyage en Algérie.

ALGERIENS

Je reviens à notre promenade. Rappelez-vous que nous sommes à Alger ; sur la place du gouvernement. Regardons passer les promeneurs. Vous voyez que s'il y a beaucoup de Maures ; il y a bien peu de Mauresques. Elles sortent rarement ; même quand elles quittent la maison , elles sont si bien enveloppées qu'en vérité on peut dire que , dans la rue , elles sont encore dans une prison de vêtements. En voici venir une ; elle est vêtue de blanc des pieds à la tête. Vous n'apercevez ni ses mains ni sa figure. Elle porte un pantalon large qui vient se serrer par un cordon vers la cheville du pied ; une grande pièce de laine fine qui l'enveloppe de toutes parts , descend jusqu'aux genoux , monte jusque sur sa tête , et vient se rabattre encore sur le front. Un mouchoir ployé en forme de pointe

passé sur son nez, s'attache derrière sa tête et couvre le bas de son visage; si bien que son manteau lui descendant sur le front, son mouchoir lui montant sur le nez, on ne peut plus apercevoir que ses yeux. D'un autre côté, comme de ses deux mains elle ramène et croise devant elle les pans de sa couverture, cette femme se trouve si complètement enveloppée, que vous croiriez voir un paquet de linge qui se promène.

Mais voici qui n'est pas moins curieux : voyez cette Juive, au visage découvert, la tête surmontée d'un bonnet de la forme d'un pain de sucre, et le double plus long. Voyez ce voile de gaze légère fixé à la coiffure; à l'opposé de celui de nos dames françaises, il est fermé derrière et s'entr'ouvre sur le devant; ainsi la Juive qui le porte, peut facilement se voiler ou se

découvrir la figure. Celle-ci porte un singulier ornement, c'est une longue et large queue d'étoffe tissue d'or; sa robe de soie, à manches courtes, brodées d'or et d'argent, tombe raide et pesante comme un rideau de nos croisées; ses bras sont à demi couverts d'une mousseline ample et transparente. Après avoir admiré la parure de cette Juive, regardez à ses pieds : elle porte des pantoufles ! On dit que sous la domination musulmane, il était défendu aux Juifs d'Alger de chausser des souliers, afin de leur imprimer ainsi, alors même qu'ils étaient riches, un sceau de servitude et de honte; en sorte qu'ils ont beau se parer, beau s'enrichir, toujours on peut dire : voilà la marque de leur dégradation ! Ils seraient couverts d'or et de diamants du sommet de la tête jusqu'à la

cheville, que le pied serait encore couvert de l'ignominieuse pantoufle. C'est ainsi, mes enfants, qu'un sot a beau faire grande toilette, dès qu'il parle on reconnaît une bête. De même, Adolphe, c'est en vain que tu te redresses dans ton habit bleu galonné et que tu prends des airs d'importance; tes airs et ton habit n'empêchent personne de reconnaître à ta taille un petit garçon de 9 ans. Alors même que tu aurais une cravate montante au lieu d'une fraise renversée, alors même que tu porterais canne, bottes et chapeau rond, un passant pourrait encore appuyer sa main sur ta tête et t'appeler petit garçon; car il te manque encore un chose pour être un homme : c'est d'avoir deux pieds de plus. Ainsi, pour quoi que l'on veuille se donner en apparence, on est toujours pris pour ce

que l'on est en réalité; toujours sous la robe de soie brodée d'or, on aperçoit la pantoufle?

Regardez de ce côté : voici le costume, non pas le plus riche, mais le plus simple que l'on puisse trouver. Voyez cette Nègresse offrant son pain aux passants. D'autres vendent des oranges, des fruits secs, des légumes, des glands; elles ont toutes pour vêtement, une grande enveloppe de couleurs bariolées qui ressemble exactement à une pièce entière de nos mouchoirs de poche de coton. Comme les Nègres, les Juifs et les Bédouins pauvres, elles sont nu-pieds.

JULES : Papa, tu as dit qu'elles vendaient des glands; pour quoi faire?

LE PÈRE : Pour les manger.

JULES : Mais les glands sont pour les chiens?

LE PÈRE : Et pour les hommes dans ce pays.

JULES : Mais personne ne mange de glands à Paris?

LE PÈRE : C'est vrai, mon ami, mais il ne faut pas juger un pays par un autre. N'as-tu pas lu dans l'histoire de l'enfant prodigue, que dans sa misère il aurait bien voulu se rassasier des glands que mangeaient les pourceaux, mais que personne ne lui en donnait?

JULES : Oui, papa; cela m'a paru singulier.

LE PÈRE : C'est qu'en Orient, comme en Afrique, il existe une espèce de glands bien meilleurs que les nôtres et que l'on mange même avec plaisir. Quand tu rencontreras ainsi dans la Bible quelques autres passages qui te paraîtront étranges, tu feras bien de ne pas t'en étonner

et de te dire : c'est que je suis encore trop ignorant pour comprendre ces choses ; mais tout cela n'en est pas moins vrai, et d'autres plus savants que moi pourraient me l'expliquer.

C'est ainsi, mes enfants, qu'un grand nombre de passages de la Bible, qui jadis m'avaient paru étranges ou obscurs, sont devenus depuis lors clairs et satisfaisants pour moi. Par exemple, je ne comprenais guère l'importance que les personnages de la Bible donnaient à une source, à une fontaine ou à la pluie, ou seulement à un peu d'ombre. Mais je le compris lorsque je sentis le soleil d'Afrique darder sur ma tête, lorsque je vis combien l'eau était rare et le prix qu'attachent encore aujourd'hui les habitants de ces contrées à la découverte d'une source ou à

la construction d'une fontaine. Ainsi, tandis que chez les chrétiens les hommes riches et charitables élèvent à leur frais un hôpital ou un hospice, les musulmans fortunés et fervents font construire une fontaine publique. Je n'avais jamais bien compris comment les amis du paralytique avaient pu le descendre par le toit : mais, lorsque j'eus vu les maisons, construites avec une cour intérieure, une galerie autour à chaque étage, et nos toits remplacés par une terrasse ; la descente d'un homme sur son petit lit, par le haut d'une maison, me parut très facile. Je vous dirai même que j'en ai fait moi-même l'expérience. Comme les amis du paralytique, aidé de mes amis, j'ai fait monter et descendre, suspendu à des cordes, des objets qui n'auraient pu passer par l'escalier.

ADOLPHE : Moi, ce qui m'avait le plus étonné, ce n'était pas qu'on eût descendu le paralytique par le haut d'une maison, mais c'était qu'un paralytique, couché sur une place publique, eût la force, après avoir été guéri par Jésus, de charger son lit sur ses épaules et de marcher avec ce pesant fardeau.

LE PÈRE : Et tu trouvais cela sans doute plus étonnant que la guérison du malade?

ADOLPHE : Non, papa; puisque Jésus était le Fils de Dieu, il n'est pas surprenant qu'il ait fait des miracles; mais le lit...

LE PÈRE : Tu as raison, mon ami; un lit pesant, porté sur des épaules, n'était pas nécessaire après la guérison de la paralysie pour prouver la puissance de Jésus-Christ. Mais il faut te dire que le

transport du lit du malade était non pas un second miracle, mais une chose tout ordinaire ; car ce lit n'était pas de fer comme le tien, ni même de bois comme le mien ; c'était tout simplement une natte de jonc ou de paille, comme j'en ai souvent vu en Afrique servir de lit aux Musulmans, soit dans leur chambre, soit en plein air. Tu vois donc que porter un tel lit est une chose bien facile.

JULES : Moi, ce qui m'a étonné dans la Bible, c'est qu'il y est dit qu'on ne met pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux. C'est bien sûr qu'on ne met pas le vin dans des vaisseaux !

ADOLPHE : Ce n'est pas ça ! Vaisseaux, cela veut dire des outres, et je sais que les outres sont des peaux que l'on remplit de tout ce que l'on veut.

JULES : C'est égal , on met le vin dans des tonneaux et non pas dans des outres.

LE PÈRE : Vous avez tous deux raisons ; mais votre discussion me rappelle que j'ai vu à Alger des hommes dont les vêtements ruisselaient d'huile brillante au soleil. Quand ils passaient , ils n'avaient pas besoin de crier : *Balek!* Tout le monde s'écartait pour ne pas les toucher.

JULES : Pourquoi ?

LE PÈRE : C'est que les mêmes personnes qui ne veulent pas se donner la peine de faire un pas de côté pour laisser passer un homme chargé d'un fardeau ordinaire, se retirent bien vite lorsqu'elles craignent de prendre une tache ; elles ne font pas par charité pour leurs frères ce qu'elles font très bien par in-

térêt pour leur habit. Je vous disais donc que ces hommes, couverts d'huile, portent sur le dos une peau de bouc qui n'a ni pieds ni tête. Vers le cou et vers les jambes la peau est fortement liée d'une corde; ainsi son intérieur se trouve bien clos de tous côtés. Tenez, cela ressemble à une vessie gonflée d'air; seulement la peau de bouc est beaucoup plus grosse que la vessie.

JULES : Alors, c'est comme un tonneau ?

LE PÈRE : Précisément; et, maintenant, tu comprends comment on peut la remplir d'huile, et tu comprends aussi pourquoi la Bible dit qu'on peut mettre du vin dans des outres.

Il serait trop long, mes enfants, de vous énumérer tous les objets que j'ai vus en Afrique, qui m'ont fait mieux

comprendre les passages où ces mêmes objets étaient nommés dans les Saintes Écritures. Je me bornerai donc à vous en indiquer quelques uns ; cela aura de plus l'avantage de vous faire mieux connaître les usages du pays dont je vous parle.

J'ai vu en Afrique des Bédouins coucher sous des tentes tissées de poil de chameau, et lier leur burnous sur la tête avec une corde faite du même poil ; alors j'ai trouvé tout naturel que Jean-Baptiste eût une ceinture de poil de chameau. — J'ai pris dans la plaine des sauterelles énormes, et j'ai compris comment ce prophète pouvait s'en nourrir. — J'ai souvent rencontré dans les rues des troupeaux de vingt ou trente petits ânes chargés ; et je me suis rappelé qu'il était fait mention plus d'une fois de tels trou-

peaux dans l'histoire des patriarches. — Les Juifs d'Alger, se régaland des entrailles d'un mouton, m'ont fait mieux comprendre comment cette partie de l'animal pouvait être jadis estimée comme le meilleur morceau. — Les Arabes, vivant de figues, de dattes, de jujubes conservées, m'ont remis en mémoire ces fruits secs si souvent servis dans les repas de l'Ancien-Testament. — Ces cruches algériennes, au ventre ovale et au col allongé, que nous appellerions aujourd'hui des urnes antiques, m'ont fait souvenir de l'histoire de Rébecca. — Enfin, il n'est pas jusqu'aux expressions de la langue qui ne soient une confirmation de l'exactitude de ce que dit la Parole de Dieu : un Juif d'Alger disait en arabe : « Je ne *romprai* jamais le pain avec cet homme ; » et, en entendant

cette parole, j'eus aussitôt devant les yeux ce passage du Nouveau Testament :
« Jésus rompit le pain. »

Puisque je suis en train de vous parler des usages des Algériens, je vais vous donner quelques détails sur leurs mœurs. Mais n'ayez pas peur, mes enfants, je ne veux pas vous faire de longues et ennuyeuses explications : ce seront encore tout simplement des histoires.

J'allai un jour me promener à *Bab-el-Oued*, du côté du cimetière des Juifs. Je trouvai là deux jeunes filles arrêtées devant une tombe. Toutes deux poussaient des cris affreux, tiraillaient leurs vêtements jusqu'à les déchirer, se frappaient la poitrine, et de leurs ongles s'égratignaient la figure jusqu'à l'ensanglanter. Surpris d'une telle expression de cha-

grin, je m'arrêtai un moment, et je les regardai sans être aperçu. Tout-à-coup l'une d'elle suspend ses cris, cesse ses gestes, rajuste ses vêtements, reprend une figure calme et reste immobile à attendre son amie qui continuait ses démonstrations de poignante douleur. Enfin, comme elle attendait déjà depuis quelques secondes, elle dit à celle qui se lamentait toujours, du ton le plus calme et le plus simple du monde, comme s'il s'agissait d'un travail : « J'ai fini ; as-tu bientôt fait, toi ? Dépêche-toi, et partons. » J'étais confondu d'étonnement ! Ces cris, ces pleurs, cette violence de mouvements, ces vêtements déchirés et en désordre, tout cela n'était donc que pour la forme ? En effet, c'était là une cérémonie en l'honneur du mort qu'elles devaient pleurer, par ordre de leur religion.

Une autre fois j'entrai dans une synagogue pendant le service religieux. Le grand prêtre lisait la Bible, et pendant ce temps, tout le monde causait, riait, allait, venait, ou restait assis, le chapeau sur la tête. En me voyant entrer, un Juif vint me prendre par la main et il m'expliqua à haute voix, dans le Temple, tout ce que j'avais sous les yeux. Vous voyez, mes enfants, que leur culte divin n'était pas mieux senti que leur cérémonie funèbre.

Enfin, un autre jour, j'allai dans une maison habitée par une famille juive et par une pauvre femme chrétienne que je venais visiter. A mon entrée dans la cour, une odeur infecte vint m'obliger à me boucher le nez. « Qu'est-ce qui sent si mauvais, » dis-je ? à la pauvre femme :— « C'est que les Juifs font leur cuisine, » me

dit-elle. — « Et qu'est-ce que toute cette eau dont la cour est inondée? » — « C'est qu'aujourd'hui, comme tout les huit jours, les Juifs ont fait leurs ablutions ordonnées par Moïse; c'est-à-dire qu'ils ont tout lavé chez eux, plancher, meubles, ustensiles et personnes. » — « Comment, repris-je, tant se laver et sentir si mauvais? » — « Oh! ils font semblant; ils passent de l'eau sur tous les objets, et voilà tout. »

Vous le voyez, mes enfants, tout se fait chez ces Juifs uniquement pour la forme. Ils ne songent pas seulement que Dieu a dit de l'aimer, d'être juste et charitable; mais ils ne manqueraient pas pour tout au monde, d'accomplir telle ou telle cérémonie extérieure. C'est bien là le peuple de Pharisiens dont Jésus disait: « Ils lavent les dehors de la coupe et du

plat, tandis qu'au dedans, ils sont pleins de pourriture. »

ADOLPHE : Les chrétiens ne font pas tout cela; ils valent bien mieux que les Juifs.

LE PÈRE : C'est ce qui te trompe, mon ami : il est beaucoup de chrétiens qui font exactement de même. Par exemple, j'ai vu à Paris, non dans une synagogue juive, mais dans un temple chrétien, deux petits garçons qui, tandis que le pasteur lisait l'Évangile, causaient ensemble, riaient de ce que l'un de leurs camarades dormant était près de se laisser tomber de sa chaise. A la fin du service, ces deux enfants se sont tenus debout pour suivre la prière du pasteur; ils l'entendaient, mais ils ne l'écoutaient pas; leurs mains étaient jointes, leur tête baissée, mais ils pensaient à tout autre chose qu'à

leur Dieu ; car l'un balançait sa jambe, l'autre avait déjà un pied levé pour partir ; il tendait l'oreille pour entendre le mot *Amen*, et lever aussitôt le talon. Vous voyez donc que ces deux enfants chrétiens n'étaient non plus à l'Église que pour la forme. En apparence ils avaient de bonnes pensées ; en réalité, ils en avaient de mauvaises ; ils songeaient non pas à Dieu, mais à leurs plaisirs. — Maintenant, mes amis, vous rappelez-vous les paroles que Jésus adressait aux Pharisiens ?

JULES : Oui : « Ils lavent les dehors de la coupe et... »

LE PÈRE : C'est cela ! Vous voyez donc que tous les formalistes ne sont pas chez les Juifs, et qu'il s'en trouve bon nombre parmi les chrétiens.

Mais, en voilà assez sur les Juifs. Fai-

sons connaissance avec les Maures et leurs habitudes. Je vais vous raconter la visite de l'un d'eux à son ami. Le voici ; il part de chez lui ; marche gravement , la tête levée, et il arrive sans se hâter à la maison d'un autre Musulman. Il frappe à une porte basse toujours fermée ; il entre et s'assoit dans le vestibule. Son ami descend le recevoir ; car si, à Paris, les Français reçoivent les visites au salon, à Alger, les Maures, au contraire, les reçoivent à l'antichambre. Cependant quand un Maure donne une fête à ses amis, il les introduit dans un appartement de l'intérieur destiné à cela et d'où sa femme ou ses filles sont alors complètement exclues. Mais je vous parle ici d'une simple visite. C'est donc au vestibule qu'on se rencontre. En s'abordant nos deux amis saisissent d'une main leur

barbe, portent l'autre sur leur poitrine et ils s'inclinent légèrement. Cela fait, ils se redressent et l'un dit : *Ouache-al-ek?*

L'autre répond : *Ouache enta?*

Le premier reprend : *Ouache-al-ek?*

Le second redit encore : *Ouache enta?*

Et ainsi de suite, ils répètent tour à tour :

— *Ouache-al-ek?*

— *Ouache enta?*

• — *Ouache-al-ek?*

— *Ouache enta?*

Trois, quatre, cinq fois de suite, dans la juste proportion du plaisir qu'ils ont à se revoir.

JULES : Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

LE PÈRE : C'est le plus curieux : ces deux phrases sont deux questions que les Maures s'adressent, l'un à l'autre, et

auxquelles ni l'un ni l'autre ne répondent. L'un dit : comment te portes-tu ?

L'autre répond : comment vas-tu ?

Et ainsi de suite,

— Comment te portes-tu ?

— Comment vas-tu ?

Jusqu'à ce qu'enfin ils prennent place l'un à côté de l'autre sur un banc de pierre placé dans ce vestibule, très satisfaits tous deux de s'être informés mutuellement de leur santé sans en avoir rien appris.

ADOLPHE : Mais c'est bien ridicule de se questionner et de ne pas répondre ?

LE PÈRE : Oui, mon garçon, c'est ridicule comme tous nos compliments d'usage sont ridicules. Tu sais bien que les Anglais se rencontrant dans la rue se crient sans même s'arrêter : *How do you do ?* et qu'ils sont déjà loin l'un de l'autre

avant d'avoir pu se répondre. Nous Français, nous faisons mieux : l'un adresse la question et l'autre la réponse ; mais à la vérité, c'est sans penser ni à l'une ni à l'autre.

J'en reviens à la visite algérienne. Voilà donc nos deux Maures assis, fumant leur pipe, et ici commence la conversation. Le plus ordinairement elle se tient en ces termes : « »

» »

» »

» »

JULES : Mais, papa, tu ne dis rien ?

LE PÈRE : Je fais comme le premier Musulman.

ADOLPHE : Et à cela que répond l'autre ?

LE PÈRE : Le voici : « »

» »

» »

ADOLPHE : Mais tu ne parles pas davantage ?

LE PÈRE : C'est la réponse du second Musulman.

JULES : Ils ne disent donc rien ?

LE PÈRE : A peu près. Un jour j'en regardais trois ou quatre assis dans un vestibule donnant sur la rue et dont la porte était ouverte. Je fus curieux de savoir combien de temps ils garderaient le silence, et je me plantai là pour les regarder et attendre. Il s'écoule une minute, deux minutes, cinq minutes; mais pas une parole ne sort de leur bouche. Enfin, l'un retire lentement sa pipe de sa bouche, entr'ouvre les lèvres; moi je tends l'oreille... et il laisse sortir peu à peu une longue bouffée de fumée blanche.

JULES : Ensuite que dit-il ?

LE PÈRE : Il reprit sa pipe et continua comme par le passé.

ADOLPHE : Ah ! que ce doit être ennuyeux !

LE PÈRE : Cela ne m'amuse guère. Aussi, impatienté, je voulus parler moi-même, et qui plus est, les contraindre à parler à leur tour. Je m'approchai et je leur dis : *Ouache enta ?* et ils me répondirent : *Ouache-al-ek ?* et ils reprirent leur éternelle pipe. Enfin, je m'en allai de mauvaise humeur. Mais, depuis lors, en y réfléchissant, j'ai trouvé qu'après tout, cela valait encore mieux que nos visites et nos conversations européennes, où l'on parle, parle, parle pour dire du mal de son prochain.

JULES : Oui, papa ; comme cette dame qui, l'autre jour, est venue te dire que son amie était une médisante ?

LE PÈRE : C'est cela, mon garçon ; et comme toi aussi, qui dans ce moment médis de cette dame. Enfin quand nos Maures ont ainsi joui une heure ou deux de la société l'un de l'autre, ils se souhaitent le bonjour, et se séparent.

ADOLPHE : Mais, papa, n'es-tu jamais entré dans un intérieur de Maures ?

LE PÈRE : Une seule fois ; car ce n'est pas chose ordinaire.

JULES : Et qu'as-tu vu ?

LE PÈRE : Dans une chambre basse, sur un grand tapis étaient assises cinq ou six femmes causant ensemble ; car je dois le dire : elles parlaient.

ADOLPHE : Et que disaient-elles ?

LE PÈRE : Elles parlaient de leurs voisines et n'en disaient pas du bien. Elles s'entretenaient aussi de mille petits détails de toilette, de ménage, sans importance ;

et elles répétaient toujours les mêmes choses. Mais dès qu'elles nous aperçurent (car nous étions plusieurs hommes), l'une courut se blottir dans un coin de la chambre, la figure cachée dans sa robe; une autre nous eria des injures; une troisième, c'était la maîtresse de la maison, consentit au contraire à venir se mettre à table avec nous dans le jardin. Mais ce n'était pas là une chose ordinaire pour une Mauresque, car toutes les autres dès que nous entrâmes dans l'appartement s'enfuirent à la hâte.

ADOLPHE : Mais tu nous as dit que les Maures ne permettent à personne de voir ni d'entendre leurs femmes ?

LE PÈRE : C'est vrai ; mais le mari de cette Mauresque était un européen, c'est même ce qui vous explique comment nous nous trouvions chez lui.

JULES : J'aurais bien aimé voir comment était disposée cette chambre ?

LE PÈRE : Le voici : à chaque extrémité était un lit ainsi formé : une petite poutre transversale était scellée dans le mur de chaque côté ; sur cette poutre s'appuyaient quelques planches qui, par l'autre bout, reposaient sur la muraille du fond, en sorte que ce lit faisait partie de l'appartement. Voici les meubles : pour s'asseoir, un tapis et des coussins ; pour manger, une table si basse qu'on pouvait s'en servir tout en restant assis à terre ; pour armoires, quelques trous pratiqués dans l'épaisseur du mur et fermés par des portes sculptées.

JULES : Et sur la table ?

LE PÈRE : Ah ! tu en veux au dîner, toi ? Sur la table se trouvait leur mets

favori, du *couscoussou*; c'est un plat de riz et de viandes bouillis ensemble. Sur la longueur de la chambre, dans la muraille faisant face à l'entrée était un renfoncement que nous appellerions, nous: boudoir, dans nos maisons, chapelle, dans une église, et qu'ils nomment, eux: marabout. Cette petite chambre sans porte et donnant dans le salon, est ordinairement éclairée par de petites ouvertures longues et étroites pratiquées obliquement dans le mur, de manière à recevoir du dehors le jour sans laisser pénétrer le regard. Le plafond en est en forme de dôme; le tout comme je vous l'ai dit ressemble assez bien à une chapelle latérale dans une église catholique. Aussi ce marabout est-il destiné chez les Musulmans à la prière. Vous voyez qu'en cela la conduite des Mahométans doit

faire rougir plus d'un chrétien ; car, chez nous, on ne songe guère aujourd'hui à prier dans sa maison, encore bien moins à y consacrer un lieu pour le culte de famille.

JULES : Ce qui m'étonne le plus dans tout cela, ce n'est ni le marabout, ni les coussins, ni la petite table ; mais c'est de voir des Africains qui doivent avoir de si beaux fruits, manger cependant du riz et du mouton ?

LE PÈRE : Dans ce moment, mon garçon, tu juges un peu comme le soldat aux asperges. Tu t'imagines sans doute que tout est si beau en Afrique, qu'on y trouve des pommes grosses comme la tête et des cerises comme le poing ? En ce cas tu te trompes, car le soleil le plus chaud, le ciel le plus pur ne sont pas propices pour le développement de tous les

fruits. Ainsi les pommes et les poires que j'ai mangées en Algérie venaient de France et d'Italie. Les cerises, les abricots, les pêches d'Alger sont très ordinaires. D'un autre côté, il est des fruits qui croissent très bien dans ce pays et qui sont excellents.

JULES : Ah !

LE PÈRE : L'eau t'en vient à la bouche, je crois ? Eh bien ! puisque tu les aimes, je vais t'en servir un plat de ma façon : je t'invite à un dîner que j'ai fait à Alger, il y a trois ans, chez l'un de mes amis. Pour t'épargner l'ennui du riz et du mouton, j'arrive au dessert où se trouvaient réunis tous les bons fruits algériens ; un seul était français. Nous avons d'abord des oranges de Béliadah, à la peau douce et à l'intérieur plus doux encore ; des dattes de Tunis, car il ne s'en

trouve ni à Alger ni dans ses environs ; des jujubes fraîches cueillies dans le jardin de notre ami ; des grenades grosses comme les deux poings, d'un goût à la fois doux et aigrelet, et en tout cas délicieux pour la soif. Peut-être n'avez-vous jamais vu de grenade ? C'est un fruit de la grosseur d'une belle pomme et de la forme d'une nêfle. La coque extérieure est dure. Dieu l'a voulu ainsi, sans doute, pour empêcher les rayons du soleil de pénétrer à l'intérieur, et pour conserver ainsi à ce fruit toute sa fraîcheur, dans un pays si chaud. L'intérieur est rempli de petits grains rosés et transparents, si pressés les uns contre les autres, qu'il semble que Celui qui les a placés là ait voulu en donner le plus grand nombre possible au pauvre voyageur altéré. Enfin nous avons sur la table le

fruit le plus réputé du pays : des bananes. L'arbre qui le porte est des plus gracieux ; ce sont plutôt de longues tiges garnies de grandes et larges feuilles qui tombent de chaque côté comme de longues oreilles. Ces espèces de branches chargées de leurs fruits se courbent sous le poids et s'arrondissent avec grâce. Ce n'est pas le fruit seul qu'on détache de l'arbre, mais une tige garnie de ses fruits et de ses feuilles ; c'est ce qu'on appelle un régime de bananes.

JULES : Et c'est bon ?

LE PÈRE : Pas du tout ! du moins, à mon goût ; c'est un fruit cotonneux et de peu de saveur. Mais tout cela ne valait pas le dernier fruit de notre désert.

ADOLPHE : Le fruit français ?

LE PÈRE : Précisément.

JULES : Quel était-il ?

LE PÈRE : D'abord, la maîtresse de la maison ne voulut pas nous le dire. « Mangez et devinez, » répondit-elle à nos questions répétées. Tout le monde mangeait, mais personne ne devinait. Pour vous donner une idée de ce fruit délicat, je dois vous dire qu'il était découpé en tranches si minces, si étroites et si longues, que vous auriez cru voir de fins et petits copeaux de quelque bois de senteur, d'autant mieux que ce mets délicieux avait été frit et qu'il se roulait en spirale autour de lui-même.

JULES : Qu'était-ce donc, papa ?

LE PÈRE : Devinez ?

JULES : Je ne sais pas.

LE PÈRE : C'est aussi ce que disait chaque convive. « Mangez toujours et devinez, » disait la dame.

— « Ce sont des écorces d'orange sucrées et rôties ? » disait l'un.

— « Non. »

— « Ce sont des tranches de banane ? » reprenait l'autre.

— « Non. »

— « C'est du cédrat confit ? » s'écria un troisième triomphant.

— « Non. »

— « Eh ! de grâces, qu'est-ce donc ? »

— « Est-ce bon ? » dit la dame.

— « Excellent ! excellent ! » répondit tout le monde !

— « Eh bien ! messieurs, c'est de la carotte jaune ! »

JULES ET ADOLPHE : De la carotte...

LE PÈRE : Oui, de la carotte jaune, tout bêtement ; exactement la même que vous mangez tous les jours avec le bouilli. Seulement elle était finement découpée

et frite à la poêle. Vous voyez donc que les choses les plus ordinaires se trouvent quelquefois excellentes quand 'on ne les connaît pas, et que bien souvent nous méprisons ce que nous avons sous la main, tandis que nous faisons grand cas d'un objet dont le premier mérite est d'être rare ou de venir de loin. Dieu a mis de bons fruits dans toutes les contrées du monde ; mais les hommes dédaignent ceux qu'ils ont dans leur propre pays, et veulent manger ceux qui croissent dans les pays des autres. Cela s'appelle de la gourmandise et de l'ingratitude.

JULES : Papa, tu nous as parlé des Mauresques, des Juives et des Nègresses ; mais tu n'as rien dit des *Bédouines* ?

LE PÈRE : C'est qu'il n'y en a pas à Alger. Pour en voir, il faut aller dans une tribu arabe, et comme je vous ra-

conterai bientôt quelques unes de mes excursions dans la plaine de la Mitidja, je pourrai vous en parler à leur place. Mais avant de quitter Alger, je veux vous montrer ce que vous aimez le mieux : une fête, et ce que vous aimez le moins : une école. Les gourmands gardent toujours le meilleur morceau pour la bonne bouche ; je vais donc d'abord vous servir l'école.

Une école maure, comme vous le voyez par la gravure, se tient dans une boutique ouverte sur la rue et disposée comme celle de tous les marchands, avec cette différence, qu'à la place des pièces de calicot ou des corbeilles de figes, l'on voit ici une vingtaine de jolies petites têtes.

JULIUS : Jolies, papa ?

LE PÈRE : Oui, très jolies.

JULES : Mais, je croyais que les Maures étaient noirs, comme les Nègres, ou du moins, jaunes, comme les Arabes.

LE PÈRE : Pas le moins du monde. Les Maures d'Alger, sont aussi blancs et même plus blancs que nous. Les enfants ont quelquefois des figures si frâches, si blanches, si roses, si potelées, qu'on croirait voir ces jolies figures d'anges modelées en cire. Et, vous allez comprendre pourquoi il en est ainsi : tandis que les Arabes, à la peau basanée, vivent en plein champ, et couchent sous des tentes, les Maures au teint blafâtre, habitent, au contraire, la ville et restent constamment renfermés dans une chambre loin des rayons du soleil.

J'en reviens à notre école bien garnie d'une vingtaine d'enfants assis, comme de petits tailleurs sur leur établi. Cha-

cun tient à la main une petite planchette sur laquelle sont écrits en arabe quelques mots du Coran. Le maître est ordinairement un vieillard à longue barbe blanche, qui lit à haute voix le passage du livre de Mahomet, et, tous les enfants à haute voix aussi, répètent ensemble le même passage, en sorte que c'est un *brouhaha* à ne pouvoir s'entendre. Ici, personne ne peut ni dormir sur son banc, ni parler à son voisin. Il faut que tous suivent, ou plutôt que tous chantent la leçon. Au reste, si un élève fait une sottise, le maître lève une longue baguette et sans parler, lui frappant sur les doigts, il s'en fait très bien comprendre. Ce qu'il y a de curieux au premier aspect, c'est de voir cette forêt de têtes qui s'inclinent et se relèvent en se balançant, en sorte que vous croiriez

voir des automates qui se meuvent tous par la même ficelle. Quand la leçon est suspendue, les têtes s'arrêtent; quand la leçon recommence, le balancement recommence aussi.

JULES : Ils sont donc comme les singes qui, dans leur cage se balancent toujours?

LE PÈRE : Pas précisément, mon garçon; car le singe se balance d'un côté à l'autre, tandis que ces enfants se balancent en avant et en arrière. Mais veux-tu que je te dise dans quel pays, les enfants se balancent en récitant leurs leçons (qu'ils ne savent pas toujours), en se dandinant exactement comme un singe?

JULES : Oh! oui, papa.

LE PÈRE : Ce pays, c'est la France, et l'un de ces enfants, c'est toi. Quand tu m'apportes ta grammaire pour réciter un

verbe, tu mets tes mains dans tes poches, tu écarter un peu les jambes, et tout en me récitant : *je ne sais pas, tu ne sais pas, il ne sait pas*, tu te balances sur le pied droit, sur le pied gauche, en sorte que ta tête marche comme le balancier d'une pendule; ou comme tu disais toi-même, comme la tête d'un orang-outang dans sa cage.

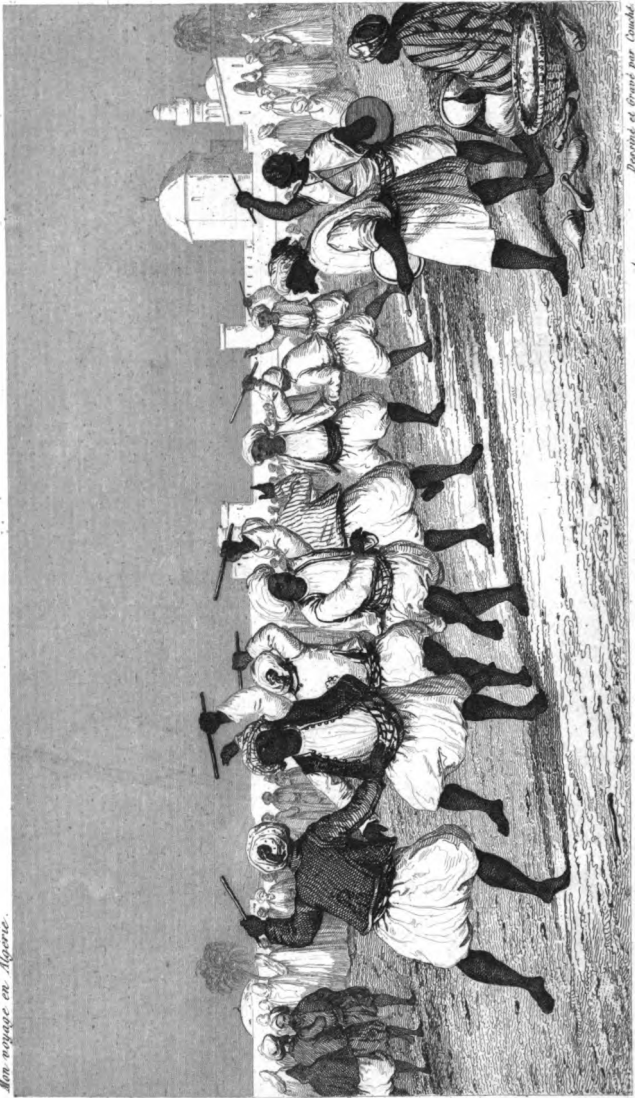
JULES : Oh ! alors je ne le ferai plus.

LE PÈRE : Le meilleur moyen d'y réussir, c'est de savoir bien par cœur ce que tu dois me réciter, car rien n'engage un enfant à se balancer, comme de ne savoir pas ce qu'il doit dire.

ADOLPHE : Papa, voilà l'école; mais la fête?

LE PÈRE : C'est juste, la voici. C'est le jour de l'an des Nègres, c'est-à-dire, le jour où ils courent les rues chantant,

Mon voyage en Algérie.



Deverré et Gravé par Couche.

MAISON DE BREVETÉ DE BREVETÉ

dansant, faisant de la musique, le tout pour obtenir des étrennes. Ces figures noires, ces bras noirs, ces jambes noires ressortent d'autant plus noires ce jour-là, qu'ils sont vêtus de blanc. Une foule de Nègres s'élancent dans la rue, ayant à leur tête un tambourin, qui ressemble assez à une grosse caisse; celui qui le porte frappe dessus des coups à peu près toujours les mêmes, et en tire des sons tristes et monotones. Tenez! c'est à peu près comme le tambourin de ces montagnards qui font danser un ours; seulement, la musique des Nègres est bien plus lente, ses sons plus lugubres, et le tout plus triste que l'ours bernois lui-même. D'autres Nègres jouent des castagnettes, d'autres soufflent dans une espèce de fifre; en sorte que cette musique ne ressemble pas mal à celle que vous avez

entendue en Provence, à Marseille, par exemple. Peut-être bien aussi la musique provençale et la musique mauresque ont-elles une commune origine. Rien dans nos chants ne peut vous donner une idée des chants algériens. C'est quelque chose de monotone, une ritournelle qui revient toujours à peu près la même, et que cependant, vous ne pouvez jamais prévoir. Le tout jette dans l'âme une impression de tristesse, mais en même temps de sérieux. Il semble en vérité que les Musulmans veuillent encore s'amuser gravement et jouer sans rire.

La musique des Nègres avait jeté en passant une teinte mélancolique sur mes pensées. La tête baissée, je me promenais lentement sur la place du Gouvernement près de la grande mosquée. Je pensais à vous, mes enfants, à vous

que je n'avais pas vus depuis long-temps, et dans mon cœur, je priais Dieu de vous rapprocher bientôt de moi, lorsque j'entendis comme venant du haut des cieux une voix crier en arabe :

« Dieu est grand ! Dieu est grand !

» Dieu seul est Dieu !

» O venez à la prière ! ô venez à la louange !

» Dieu est grand ! Dieu est grand !

» Dieu seul est Dieu ! »

Etonné, je lève la tête et je ne vois personne. Une minute s'écoule et la voix recommence :

« Dieu est grand ! Dieu est grand !

» Dieu seul est Dieu !

» O venez à la prière ! ô venez à la louange !

» Dieu est grand ! Dieu est grand !

» Dieu seul est Dieu ! »

Cette fois je me tourne du côté de la mosquée, je porte mes regards au

sommet de son minaret dont la pointe élevée va se dessiner dans l'azur du ciel, et j'y vois un homme à une si grande hauteur, qu'il ne paraissait plus avoir que la stature d'un enfant. D'une face du minaret, il se porte vers une autre, et pour la troisième fois prononce d'une voix solennelle, et affaiblie par la distance, ces mots qui semblent descendre du ciel même :

« *Dieu est grand! Dieu est grand!*

» *Dieu seul est Dieu!*

» *O venez à la prière! ô venez à la louange!*

» *Dieu est grand! Dieu est grand!*

» *Dieu seul est Dieu!* »

ADOLPHE : Quelle singulière coutume !

LE PÈRE : Tu devrais dire, quelle noble pensée que celle de faire appeler ainsi, trois fois le jour, les hommes à la prière, non par le bruit matériel d'une

cloche d'airain, mais par le cri vivant d'une créature humaine ! Ce serviteur de Dieu dominant ainsi la ville entière, suspendu en quelque sorte à la voûte du firmament, plus éloigné de la terre et plus rapproché des cieux, invitant tous les mortels à laisser les intérêts de ce monde pour porter leurs pensées vers leur Créateur ; le peuple tout-à-coup s'agenouillant dans les rues, dans les maisons et faisant au même instant monter des milliers de prières vers son Dieu et son Père, c'est là ce que j'ai vu de plus noble, de plus beau, de plus émouvant dans toute l'Algérie.

Alors, je m'approchai de la porte de la mosquée et je vis les Musulmans entrer silencieux et recueillis pour aller faire leurs dévotions. A la porte, tous ôtaient leurs souliers et entraient nu-

pieds en signe de respect. J'entrai aussi. A l'intérieur se trouve un grand bassin de marbre d'une forme analogue à celle de quelques unes de nos fontaines ; il était plein d'eau et là les Musulmans se lavaient les mains et la tête pour faire comprendre qu'il faut être pur pour paraître devant Dieu. Le plancher était couvert de nattes ; le pourtour intérieur de la mosquée était garni d'une longue galerie, et dans le fond, à l'endroit que nous appellerions nous : le chœur de l'église, était placée en guise de chaire une vaste tribune. C'est de là que le *mouphti* fait entendre au peuple la lecture du Coran et ses prédications.

Vous voyez, mes enfants, que la mosquée ressemble beaucoup à une église chrétienne. La religion du Coran qu'on y prêche ressemble elle-même en bien

des points à celle de la Bible. Là, comme chez nous, on adore un seul Dieu, un Dieu juste et saint. Là, comme chez les Chrétiens, on prêche l'amour de Dieu et des hommes. Enfin, il ne leur manque qu'une seule chose. Ils savent que Dieu est juste, ils savent que les hommes doivent être vertueux et qu'ils sont presque toujours méchants. Ils savent qu'au-delà de la tombe une autre vie les attend, ils savent qu'elle sera éternellement heureuse ou malheureuse. Ils savent même ce que la conscience attentivement écoutée dit à tous les hommes : qu'eux-mêmes ont été mauvais et pécheurs en sorte qu'ils ont mérité la colère de Dieu, mais ce qu'ils ne savent pas.... pourrais-tu me le dire Jules ?

JULES : Non, papa.

LE PÈRE : Et toi, Adolphe ?

ADOLPHE : Non plus.

LE PÈRE : Et vous, mes enfants, vous qui, comme les Mahométans, savez qu'il faut faire le bien, et qui comme eux sentez que vous avez fait le mal, que savez-vous donc de plus qui vous rassure contre la crainte du châtement que vous avez mérité ?

ADOLPHE : Je sais que Jésus est mort pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés.

LE PÈRE : Eh bien ! mon ami, voilà précisément la chose la plus essentielle et précisément aussi la seule que les Mahométans ne sachent pas. Voilà pourquoi aussi vous les voyez tourmentés dans leur conscience par le souvenir de leurs fautes, cherchant en vain à les effacer en se lavant les mains et la tête, en se prosternant la figure contre terre,

en jeûnant pendant les quarante jours du *Ramadan*. Mais leur conscience leur crie encore après ces vaines cérémonies, que la purification de leur corps n'est pas la purification de leur âme ; que l'abstinence de nourriture n'est pas l'abstinence du péché ; en sorte qu'après tous leurs efforts pour se persuader qu'ils sont pardonnés, ils restent tourmentés, angoissés pendant cette vie, et que Dieu seul sait ce qui les attend dans l'autre !

Mais vous, mes enfants, combien vous êtes plus heureux de savoir que Dieu vous a tant aimés que de donner son Fils, afin qu'en vous confiant en lui, vous ne périssiez point, mais que vous ayez une vie éternelle ! Dès ce monde même, combien vous êtes plus heureux par la paix de l'âme que donne cette pensée,

que vous êtes déjà pardonnés et sauvés !
Dis-moi, Jules, quand Dieu nous a ainsi
aimés jusqu'à nous pardonner toutes
nos fautes et jusqu'à nous sauver de
l'enfer et nous donner le ciel, lorsque
Dieu a fait tout cela pour nous et lors-
qu'on sait toutes ces bonnes choses, à
quoi se sent-on disposé à l'égard de ce
bon Père ?

JULES : A l'aimer.

LE PÈRE : Un peu ?

JULES : Non, beaucoup.

LE PÈRE : Comme qui ?

JULES : Comme je t'aime !

LE PÈRE : Adolphe, toi qui m'aimes
aussi, dis-moi, que fais-tu quand tu
m'aimes le plus ?

ADOLPHE : Je fais ce que tu veux.

LE PÈRE : Eh bien ! mes enfants, voilà
toute la religion. Quand on sait combien

Dieu vous a aimé en Jésus-Christ, on l'aime aussi, et quand on l'aime, on fait ce qu'il commande.

Mes amis, nous allons quitter Alger et partir pour la plaine. Mais il est tard, allez d'abord vous coucher ; demain soir nous continuerons notre histoire.—Bien! vous obéissez de suite, c'est que vous m'aimez un peu. Adieu, mes chers enfants.



LA MITIDJA.

LA MITIDJA.



'habitais Alger depuis quelque temps, lorsque je fus invité à me joindre à une cavalcade de Français, se rendant dans la plaine de la Mitidja, pour visiter une propriété. Nous voilà donc une demi-douzaine, courant la ville pour louer des chevaux, acheter des

éperons, emprunter des armes, et nouveaux Don Quichottes, partant pour faire une promenade qui nous promettait plus d'un plaisir, mais qui n'était pas sans danger. Dans la ville il n'y a rien à craindre de la part des indigènes, mais dès qu'on s'éloigne de quelques lieues, on croit toujours avoir un Bédouin sur le dos ou en face de soi, caché dans les broussailles. Vous verrez plus tard que ces craintes ne sont pas toujours sans fondement.

Nous voilà donc partis, galopant en désordre sur la route de Bouffaric, l'un armé d'un grand sabre de cavalerie, l'autre d'un fusil, un troisième d'un yatagan, c'est-à-dire d'un long poignard arabe.

JULES : Et toi, papa, quelle arme avais-tu ?

LE PÈRE : Une canne.

JULES : Mais, ça ne tue personne, une canne ?

LE PÈRE : Non ; mais aussi l'essentiel n'est pas de tuer, c'est de se défendre. Du reste, ma canne, peinte couleur de jonc, était un véritable fusil. C'était un tube de fer creux, terminé par un bout en cuivre qui s'enlevait et servait de baguette pour charger le haut de la canne, qui, se détachant à son tour, faisait pistolet. Vous voyez donc que, sans faire tant d'embarras, sans effrayer personne, pas même un oiseau, j'étais tout aussi bien armé que les autres.

Arrivés à Dely-Ibrahim, village français habité par des Alsaciens, et situé à deux lieues d'Alger, nous apprîmes que la semaine dernière les Arabes avaient enlevé de nombreux bestiaux, et que des maraudeurs étaient dans les environs.

Cela n'était pas très rassurant. Toutefois, comme on n'enlève pas aussi facilement des hommes que des moutons, nous prîmes courage, et, tout en nous racontant les uns aux autres des histoires de voleurs, nous nous dirigeâmes sur Douéra. Douéra est un second village, plus grand que le premier, et à deux lieues plus loin d'Alger. Plus nous avançons, plus le pays était désert, et peut-être aussi plus nous avions peur. Les conteurs se taisaient peu à peu; chacun se rapprochait de son voisin. Enfin, lorsque nous fûmes arrivés dans une vallée déserte, enfoncée, bordée à droite, par une montagne près de l'endroit où s'était passé, quelques jours auparavant, l'une des scènes tragiques que l'un de nous venait de raconter, personne ne disait plus mot. Les chevaux

marchaient en colonne serrée. Du pas que nous suivions d'abord, nous en vîmes au trot; du trot, insensiblement et sans rien nous dire, nous passâmes au galop, et, quand nous fûmes précisément en face de l'endroit fatal, nos chevaux arabes volaient rapides comme l'oiseau qui passait sur nos têtes. Lorsque nous fûmes en vue de Douéra, chacun fut rassuré; mais personne ne voulut convenir qu'il avait eu peur. L'un se mit à siffler, l'autre à chanter, un troisième à plaisanter sur la valeur des Arabes... qu'il n'avait pas rencontrés.

Après avoir traversé Douéra, dont la vue nous avait rendu le courage, nous reprîmes la grand' route qui, de plus en plus déserte, nous ramena la peur de plus en plus forte. Enfin arrivés à Bouffaric, qui est plutôt un camp qu'une ville, nous

apprîmes qu'on s'attendait pour cette nuit à une attaque de la part des Arabes. Vous voyez que jusqu'ici tout semblait combiné pour nous jeter la terreur dans l'âme. Un Alsacien nous raconta que la nuit précédente, il s'était couché à côté de son bœuf amené au marché, et que dans la crainte qu'il lui fût dérobé par un Arabe, il avait eu la précaution d'entortiller autour de son bras la corde dont l'autre bout était attaché aux cornes de l'animal; ensuite, comme deux amis, le bœuf et l'Alsacien s'étaient endormis bras dessus bras dessous, dans l'étable. Le lendemain notre brave Allemand s'éveille, se lève, et trouve...un bout de corde suspendu à son bras; l'autre bout était parti avec le bœuf et le voleur arabe, laissant notre homme dormir paisiblement. — Un autre nous raconta que

lui aussi, pour mieux garder ses chevaux, s'était couché entre leurs jambes. Il en avait cinq dans son étable; l'un était boiteux. Le lendemain la porte était fermée, quatre chevaux avaient disparu, le boiteux seul était resté à sa place, à côté de son maître.

Vous comprenez, mes enfants, que tous ces récits ne nous rassuraient guère. Pour comble d'infortune, nous ne pouvions trouver de logement nulle part. Ici, l'on voulait loger nos chevaux et renvoyer leurs maîtres. Là, on consentait à nous recevoir mais en mettant nos bêtes à la porte. Enfin, après bien des recherches, nous trouvâmes un logement pour nous tous, hommes et bêtes, chez un brave boucher.

JULES : Chez un boucher?

LE PÈRE : Oui, chez un boucher.

JULES : Pourquoi pas à l'hôtel?

LE PÈRE : Mon garçon, il n'y avait là ni hôtel du Nord, ni hôtel du Midi; pas même le Lion d'or, ni l'auberge du Grand Cerf. Mes enfants, vous jugez toujours d'un pays par un autre; c'est ce qu'il ne faut pas faire. Sachez bien qu'une ville en Afrique et une ville en France ne sont pas du tout la même chose. Ainsi, la ville de Bouffaric n'est qu'un mauvais hameau; ses rues sont des tracés de rues qui ont une maison à chaque extrémité. Ce fut donc bien chez un boucher, encore chez un pauvre boucher, qu'il nous fallut descendre. Sa propriété avait quatre pièces: l'une était une écurie de joncs; l'autre une cuisine servant de salle à manger et de boutique pour vendre. Sur le derrière était une petite chambre à coucher pour le boucher et sa famille. Pour nous, pau-

vres voyageurs, nous nous trouvâmes très heureux de monter au grenier et de nous étendre sur des peaux de mouton, encore fraîches et garnies de leur toison. Comprenez-vous comme notre lit était confortable ? Pour matelas et pour paille, une peau de mouton ; pour couverture une autre peau de mouton ; et pour oreiller encore une peau de mouton roulée sur elle-même.

ADOLPHE : Mais, papa, vous ne pouviez pas dormir ?

LE PÈRE : On dort toujours bien quand on a fait dix lieues à cheval. Cependant nos infortunes ne touchaient pas encore à leur terme. Il était environ dix heures ; déjà je fermais les yeux et commençais à m'assoupir, lorsque tout-à-coup des cris perçants, multiples et prolongés se font entendre. Ils venaient de loin, de près,

de tous côtés. Dix mille chats répandus dans la plaine et tirés par la queue, n'auraient pas fait plus de vacarme. C'était à peu près leur cri ; seulement celui-ci était plus fort. Je m'assois sur mon lit, c'est-à-dire sur ma peau de mouton, et je me demande ce que ce peut être ? Certainement ce ne sont pas les Arabes ? — Les cris continuent, redoublent et surtout se multiplient à l'infini, comme des voix qui s'entreprépondent. Enfin je m'informe et j'apprends de mon voisin que c'était le cri des chacals qui, chaque soir, se donnaient ainsi rendez-vous pour aller par centaines à la poursuite de leur proie. Seul, le chacal s'enfuit ; mais, en nombre, il attaque les animaux vivants et même ceux de plus forte taille. Il est arrivé plus d'une fois qu'un mouton, un bœuf même, oubliés dans les champs

ont été dévorés par cet animal, qui n'est cependant pas plus gros qu'un petit chien. Vous comprenez donc pourquoi ils se réunissent ainsi : c'est que vingt, trente, cent chacals peuvent attaquer l'ennemi qu'un seul n'oserait approcher.

ADOLPHE : Mais à coups de cornes et à coups de pied, un bœuf doit pouvoir se défendre ?

LE PÈRE : Oui ; mais quand un bœuf avec ses pieds et ses cornes, a une centaine de chacals suspendus à sa peau, lui mordant les jambes, il faut bien qu'il succombe enfin. Cela me rappelle un pauvre petit anichon dont l'histoire est vraiment lamentable. Ce petit âne appartenait à un de mes amis habitant la campagne, non loin d'Alger. Chaque jour l'innocente créature avait la permission d'aller brouter en liberté dans une prairie voi-

sine entourée d'une haie d'aloès, où le domestique venait le chercher pour le ramener à son écurie. Un soir, le domestique oublia l'âne, et l'âne resta paisible et heureux dans la prairie jusqu'à dix heures du soir. Mais dans ce moment les chacals, toujours à l'affût d'une nouvelle proie, vinrent fondre sur la pauvre bête qui d'abord se défendit à coups de pied. Quand ses ennemis devinrent plus nombreux, le baudet se mit à fuir; mais ce fut en vain; il entraînait toujours les chacals suspendus à sa peau, comme la flèche dans le flanc de la biche. Enfin, quand il eut donné assez de coups de pied, assez parcouru la prairie, il imagina un dernier expédient pour échapper à l'ennemi qu'il ne voyait qu'avec horreur : il alla lui-même se cacher la tête dans la haie d'aloès et parce qu'ainsi

il n'apercevait plus les chacals, il s'imaginait que les chacals ne l'apercevraient plus lui-même. Plus ceux-ci le mordaient, plus celui-là enfonceait sa tête dans les broussailles ; si bien que le lendemain on le retrouva mort, dépecé et la tête embarrassée dans la haie de clôture.

Mais je reviens à mon histoire. Les cris cessèrent enfin de se faire entendre. J'allais m'endormir ; mais les histoires de voleurs et d'Arabes voltigeaient devant mon esprit ; en même temps nous entendions par intervalle un léger bruissement autour de la maison. Par intervalle un coup de fusil se faisait entendre ; tout cela n'était pas rassurant. Enfin, comme personne ne pouvait dormir, un de nous, plus hardi, ou peut-être plus peureux, prit son fusil, descendit de

notre grenier, et alla se poster sur le seuil de la porte de la maison. De là, il nous tenait au courant de ce qui se passait dans la rue. De cinq en cinq minutes, il rentrait dans la chambre du bas, et, placé au pied de notre échelle, il nous criait d'une voix étouffée, pour ne pas éveiller les maîtres du logis : « Messieurs, » il se passe quelque chose d'extraordinaire ; tous les voisins sont sur leur porte, le fusil au bras. » Et il retournait épier encore ce qui se passait. Pour nous, toujours plus désireux de dormir, nous étions chaque fois un peu plus éveillés. Un coup de fusil se fait entendre, un second, un troisième. « Messieurs, » vient nous crier notre sentinelle, « messieurs, le camp est sous les armes ; ces coups de fusil partent de la tranchée ; j'ai vu des ombres de Bédouins glis-

» ser le long des fossés ; » et notre ami retourne encore chercher d'autres nouvelles. Depuis assez long-temps il n'était pas revenu ; nous allions peut-être nous endormir, malgré les coups de fusil lointains, et les bruissements étranges qui s'entendaient à notre porte, lorsque notre homme revient cette fois tout effaré. Il ouvre précipitamment la porte et nous crie de toute la force de ses poumons : « Aux armes ! aux armes ! » — « Ah ça ! messieurs, voulez-vous bien nous laisser dormir tranquilles ? » nous cria tout-à-coup le boucher du fond de son lit ; « si vous voulez continuer ce vacarme, faites-moi le plaisir de passer la porte, ou si vous avez peur, taisez-vous et cachez-vous sous vos peaux de mouton. » — « Mais, lui dit notre vigilant ami, mais tout le monde

» est sous les armes dans le voisinage ? »
— « Ah bah ! laissez-moi tranquille ;
» c'est toutes les nuits la même chose ;
» nous montons la garde chacun à notre
» tour. » — « Mais les coups de fusil ? »
— « Allez vous promener avec vos coups
» de fusil ! La garnison du camp a été
» changée ce matin, et les factionnaires,
» mis en sentinelles pour la première fois
» cette nuit dans ce quartier, crient *qui*
» *vive* quand un chacal passe, et, comme
» le chacal ne répond pas, le faction-
» naire tire un coup de fusil. » —
« Ah !... » dit l'autre ébahi, « mais enfin
» quelqu'un tourne autour de la maison,
» car à chaque instant un bruissement
» de feuilles se fait entendre ? » — « Allez
» vous coucher, vous dis-je, ce sont vos
» chevaux qui ont achevé leur foin et qui
» maintenant rongent les roseaux dont l'é-

» curie est construite.» Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire et notre courageuse sentinelle vint enfin se coucher. — Et toi aussi, Jules, tu te permets de rire ?

JULES : Oui, je ris de ce que vous aviez tous peur de rien du tout.

LE PÈRE : Pour toi, sans doute, tu n'aurais pas eu peur ?

JULES : Bien certainement non ; puisqu'il n'y avait rien à craindre.

LE PÈRE : Oui, il est facile de se rassurer quand on sait qu'il n'y a pas de danger. Mais voilà précisément ce que nous ne savions pas. On est toujours courageux en parlant d'une bataille au coin du feu, comme nous y sommes maintenant. Alors il est amusant de se moquer des peureux ; mais celui qui rit, aurait tremblé peut-être, s'il avait entendu un coup de fusil.

JULES : Oh ! moi je n'aurais pas peur.

(*Le père à l'insu des enfants fait tomber de dessus la cheminée une carafe qui vient se briser avec fracas sur la pierre du foyer.*)

JULES : Aïe !

LE PÈRE : Qu'as-tu ?

JULES : Rien ; mais j'ai eu peur.

LE PÈRE : Peur d'une carafe qui tombe, toi qui n'as peur ni des Arabes, ni des coups de fusil ?

JULES : C'est que je ne savais pas ce que c'était.

LE PÈRE : Eh bien ! voilà précisément ce qui nous est arrivé. Les chacals criaient, les chevaux rongeaient les joncs, les fusils tiraient, et nous avons peur aussi, parce que nous ne savions pas ce que c'était. Mais continuons et nous verrons bientôt si tu auras toujours autant de bravoure.

Huit jours plus tard nous fîmes un

nouveau voyage dans la plaine. Cette fois nous étions huit ou dix. Le point que nous devions visiter était en face de Béliadah ; non loin des Hadjoutes. Les Hadjoutes sont une tribu arabe que les Français n'ont pas encore pu soumettre. Ils font constamment des excursions dans la plaine pour voler des troupeaux, faire des prisonniers, ou commettre quelques assassinats. Arrivés à Douéra, l'un de nous se charge d'obtenir du général du camp une escorte de soldats pour nous accompagner dans la plaine et nous garantir de tout danger. Il va faire sa demande, revient nous dire que l'escorte lui a été promise et nous engage à prendre les devants, nous promettant de venir bientôt nous rejoindre accompagné des soldats. Le but de notre course était au centre de la plaine, et comme la moitié

d'entre nous avaient des motifs pour prendre une route différente de la route ordinaire nous nous divisâmes en deux bandes. De mon côté, nous étions cinq; nous donnâmes rendez-vous aux trois autres vers un petit marabout où les uns devaient arriver par la droite, les autres par la gauche, et là, tous ensemble nous devions déjeuner : mais autre chose qu'un déjeuner nous attendait sur ce point. Enfin, nous nous mettons en marche et nous cinq gravissons la montagne à la droite du village. De son sommet nous avons la vue la plus vaste que j'aie jamais eu de la Mitidja. Cette plaine longue de vingt-cinq lieues, large de cinq ou six, couverte d'un tapis de verdure, est unie comme cette table; du moins, vue d'une hauteur, ses inégalités sont insensibles à l'œil. D'un côté, elle est

bornée par le massif de collines dont le revers porte la ville d'Alger et plonge sa base dans la mer. Sur l'autre bord, la plaine est ceinte d'un autre cordon de montagnes nommé le petit Atlas. Du point où nous étions placés, on voyait la Mitidja à ses pieds, s'étendant à droite et à gauche en demi-cercle. Sur notre gauche, nous avons laissé Douéra. En face de nous, aux rayons du soleil levant, brillait Béliadah, non loin de l'Atlas; à notre droite enfin se trouvait le pays des terribles Hadjoutes. Nous marchions, ou plutôt nos chevaux marchaient depuis plusieurs heures; déjà nous descendions la montagne, lorsqu'un Juif qui nous accompagnait, s'arrêtant tout-à-coup et du doigt nous montrant un fourré de broussailles: « Un Bédouin! » nous dit-il d'une voix étouffée, « un Bédouin! »

Tous, nous cherchons le Bédouin du regard ; mais soit qu'il se fût caché, soit que le Juif se fût trompé, nous ne vîmes personne. Nous continuâmes notre route. Quelques minutes plus tard : « Ici, ici, » cria le Juif, « voyez briller sa carabine couchée sur cette haie ! » L'un de nous s'approche et ne découvre rien. Le Juif affirme qu'il a vu un Hadjoute et refuse de nous accompagner plus loin. Son patron, qui ne veut pas être venu pour rien, lève un bâton sur son dos, le Juif rentre la tête entre ses épaules et continue à marcher, sinon devant, du moins derrière. Cependant, nous commençons à nous étonner de ne voir arriver ni nos compagnons de voyage, ni notre escorte de soldats ; toutefois nous étions si avancés qu'il y avait maintenant autant de danger à retourner sur nos pas qu'à

poursuivre notre route. « En avant ! en avant ! nous les trouverons au marabout, disait l'un. » — « Oui, et là nous ferons un bon déjeuner, disait l'autre ; » et tout en nous exhortant ainsi nous arrivâmes dans la plaine.

La végétation est si vigoureuse dans la Mitidja, que le fourrage qui, en Europe, s'élève à peine à deux ou trois pieds, était ici à la hauteur de nos chevaux et par moment cachait le cavalier. Cependant ce point n'avait reçu aucune culture ; l'année précédente on l'avait fauché, et cette année il était couvert d'une nouvelle récolte. Vous voyez, mes enfants, qu'en cela, comme en bien d'autres choses, le soleil de notre Dieu en fait plus à lui seul en Afrique que toute la science de l'homme en Europe.

Mais pendant ce temps, qu'était deve-

nue l'autre moitié de notre troupe, qui devait nous rejoindre avec l'escorte? Le voici. D'abord, je dois vous dire que celui de nous qui nous avait affirmé que l'escorte lui avait été promise, nous avait trompés. L'escorte lui avait été refusée; et comme il ne voulait pas avoir fait le voyage en vain, et que d'un autre côté, il pensait, avec raison, que nous ne voudrions pas le suivre s'il nous disait la vérité, il nous fit un mensonge et nous dit que le général avait satisfait à sa demande.

ADOLPHE : Mais, papa, ce mensonge pouvait exposer le vie de vous tous; il était bien coupable?

LE PÈRE : Mon garçon, tous les mensonges sont coupables : aussi bien celui de l'enfant qui assure que c'est le chat qui a cassé la tasse par lui-même jetée à

terre, que le mensonge de notre compagnon de voyage qui exposait nos vies. Devant Dieu, il n'y a pas de petits mensonges, car tous sont des preuves égales que nous méprisons sa loi qui nous prescrit la vérité. Il ne faut pas regarder aux conséquences du mensonge, mais à son principe. Nos compagnons de voyage et le menteur en tête, s'étaient donc mis en route sans escorte, et ils s'approchaient du marabout par la droite en même temps que nous par la gauche. Ils étaient cinq alors, car en route, un ami de l'un d'eux et sa sœur s'étaient joints à leur bande. Ils cheminaient paisiblement venant à notre rencontre, lorsque trente Hadjoutes sortant tout-à-coup du pied du massif, s'élancent sur eux et leur ordonnent de se rendre. Le menteur (que je nomme ainsi pour ne pas dire son vrai nom,)

voyant qu'il n'était pas prudent à quatre hommes et à une femme de se défendre contre trente Arabes, va droit au devant de ceux-ci, le sourire sur les lèvres, leur tire respectueusement son chapeau et se laisse prendre sans résistance.

ADOLPHE : Papa, c'était peut-être un traître ?

LE PÈRE : Nous l'avons cru d'abord. Mais, son triste sort prouvera bientôt le contraire. Des autres cavaliers, un second parvient à s'évader, un troisième, jeune homme de la Suisse-Allemande, fils d'un pasteur, veut se défendre, mais comprenant le danger, il prend aussi la fuite. On lui crie de se rendre ; il refuse, et une balle vint aussitôt traverser le ventre de son cheval. On lui crie encore de se laisser faire prisonnier ; encore il cherche à fuir, et une seconde balle vint lui cas-

ser la cuisse. La jeune dame non plus ne voulait pas suivre les Arabes; elle poussa des cris; on la mit de vive force sur un cheval; elle se débattit, glissa à terre, fut remise à cheval, cria, se débattit encore jusqu'à ce qu'enfin les Arabes impatientés de sa résistance lui coupèrent la tête. Son frère s'était couché le ventre à terre, il avait marché à quatre pattes à travers les roseaux et enfin était parvenu, en quelques heures, au camp de Bouffaric pour y donner l'alarme.

Quand les Hadjoutes eurent ainsi mis en fuite, fait prisonniers ou tué nos compagnons de voyage, quinze d'entr'eux se détachèrent emmenant nos deux amis et laissant les quinze autres Hadjoutes cachés derrière le marabout où nous allions, nous, pour déjeuner. C'est dans ce moment que nous arrivâmes sur les

lieux. Nous étions bien loin de soupçonner ce qui venait de se passer, et quand nous vîmes sur notre gauche, près du marabout, cette troupe de cavaliers arabes, nous poussâmes tous un cri de joie!

JULES : Mais, papa, il n'y avait pas de quoi se réjouir; il fallait avoir peur?

LE PÈRE : Tout-à-l'heure, selon toi, nous avions tort de craindre à Bouffaric; maintenant, selon toi encore, nous avons tort d'être rassurés dans la plaine. Mais, mon ami, tu oublies toujours que la peur, et la joie ne viennent pas du danger réel que l'on court, mais de celui que l'on croit exister. A Bouffaric, nous tremblions au bruit d'un roseau rongé par un cheval, parce que nous pensions entendre les pieds des Bédouins rôdant autour de la maison. Ici, nous étions joyeux à la vue des Hadjoutes nos plus cruels en-

nemis, parce que, les voyant au point du rendez-vous, nous les prenions pour l'escorte arabe que nous envoyait le général. Voilà donc les quinze Arabes venant vers nous au galop, et nous allant vers eux au petit pas. S'ils avaient toujours galopé avec la même rapidité, certainement en quelques minutes ils nous auraient rejoints. Mais, ils s'arrêtent tout-à-coup. Six se détachent des autres et s'approchent davantage. Bientôt ceux-ci font alte à leur tour. Quatre d'entr'eux avancent encore et après un galop, suspendent aussi leur course. Ce manège nous surprend, et crainte de méprise, nous changeons un peu notre direction. Nous comprîmes bientôt quels étaient ces hommes. Mais, que faire? Voyons, Jules, qu'aurais-tu fait?

JULES : Oh! j'aurais eu peur.

LE PÈRE : Cette fois, tu as raison ; car il y avait un danger véritable et nous le savions bien. Je vous avoue, mes enfants, que j'avais peur aussi ; car nous étions cinq contre quinze ; nous avions de mauvais chevaux, nos ennemis en avaient d'excellents ; c'était merveille que de les voir galoper dans la plaine. Ils étaient tous bien armés. Je n'avais que ma canne ; un de mes amis avait un sabre, un autre était sans armes, je ne crois pas que nous eussions plus d'un fusil. Aussi je vous l'avoue, comme dit Jules, j'avais peur. Je priais tout bas, et voyant les Arabes, armés de fusils et de poignards, si près de nous atteindre, il me semblait déjà sentir sur mon cou le froid du yatagan.... Mais, avoir peur ce n'est pas faire quelque chose, et je vous demande ce que vous auriez fait ?

ADOLPHE : Il fallait vous sauver au grand galop.

LE PÈRE : Oui; mais, les Arabes, mieux montés que nous, nous auraient bientôt rattrappés; notre fuite leur révélant notre frayeur, leur aurait donné du courage, et ils seraient arrivés bien plus vite sur nous.

JULES : Il fallait tirer un coup de fusil.

LE PÈRE : Un coup de fusil ne tue pas quinze Arabes.

ADOLPHE : Il fallait appeler du secours.

LE PÈRE : Le secours était à une lieue de nous. Nous apercevions un block-hause garni de canons français, mais pour l'atteindre, il fallait une heure, et aux Arabes pour nous prendre il ne fallait que deux minutes.

ADOLPHE : Mais, enfin, qu'avez-vous fait ?

LE PÈRE : Le voici : nous nous sommes dit : Fuir, ce serait les encourager ; nous arrêter, ce serait nous mettre entre leurs mains ; nous défendre, c'est le moyen de tuer deux ou trois Arabes, sans empêcher cinq Français d'être pris. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de cheminer tout doucement, sans dévier d'un pas ni à droite ni à gauche. Dieu voit notre danger : lui seul peut nous sauver ; ne faisons rien pour nous perdre, et il en arrivera ce qu'Il voudra. Je sais que deux au moins d'entre nous raisonnaient ainsi et priaient dans leur cœur.

JULES : Et enfin qu'arriva-t-il ?

LE PÈRE : Les deux derniers Arabes qui s'étaient le plus approchés de nous s'arrêtèrent aussi ; ils nous regardèrent un moment, poussèrent un cri sauvage qui fit retentir la plaine, retournèrent

bride et allèrent au grand galop rejoindre leurs compagnons. Pourquoi cela ? Je n'en sais rien. Personne de nous ne put se l'expliquer. Je me trompe ; je compris clairement que Dieu veillait sur ses enfants, et que c'était à sa Providence que nous devions notre salut.

Arrivés sur la grand'route de Bouffaric, sous le blockhause dont je vous ai parlé, nous fûmes instruits du triste sort de nos compagnons de voyage. Comme je n'aurai probablement plus occasion de vous en parler, je dois vous donner ici la fin de leur histoire. Les deux prisonniers furent conduits dans une tribu ; l'un d'eux, celui qui était blessé, me raconta plus tard, à son retour à Alger, qu'il avait été vendu cinquante pièces d'argent. Après avoir passé un mois, étendu dans une mauvaise hutte de Bédouin, il

fut renvoyé à Alger, en échange d'un Marabout que les Français avaient pris aux Arabes.

JULES : Comment, papa, on échangea un homme contre une maison ?

LE PÈRE : Non, mais bien un homme contre un homme.

ADOLPHE : Et tu nous as dit que vous deviez déjeuner au marabout ?

LE PÈRE : C'est vrai ; mais le mot marabout signifie *saint*. Les Arabes donnent ce nom à leurs chapelles et à leurs prêtres. J'ai même vu à Alger un fou qui chantait et dansait en faisant des grimaces épouvantables, et que les Arabes nommaient Marabout, parce qu'ils regardent la folie comme un signe de sainteté. Cette fois, Jules, tu peux dire avec vérité que c'est une grande bêtise. Mais cela servira du moins à vous montrer

jusqu'à quel point la conscience peut être faussée par des hommes qui ne sont pas éclairés par l'Évangile.

ADOLPHE : Et l'autre prisonnier, qu'est-il devenu ?

LE PÈRE : Le menteur ?

JULES : Oui, papa.

LE PÈRE : Il est mort. Abd-el-Kader n'ayant pas d'abord voulu le rendre, il resta plusieurs mois auprès de l'émir, couchant, comme les Arabes, sous la tente et mangeant du couscoussou, si bien qu'il en tomba malade. Enfin, on avait aussi obtenu son échange ; il était en route pour revenir à Alger, lorsque, épuisé de fatigue, il mourut en chemin.

ADOLPHE : Mais, papa, voilà déjà deux courses que tu fais dans la plaine, et tu ne nous as pas encore parlé des Bé-

douines, comme tu nous l'avais promis?

LE PÈRE : Si tu savais combien une Bédouine est laide et sale, tu ne serais pas si pressé d'en entendre parler. Une Bédouine, et en général les femmes arabes de la plaine, sont maigres, jaunes comme des harengs desséchés. Non contentes d'être déjà brunies par le soleil, elles se tatouent la figure, c'est-à-dire qu'elles s'y font des coupures, et les peignent en bleu ou en noir, ce qui achève de les enlaidir. Mais il faut dire à leur louange qu'elles sont laborieuses. Indépendamment du ménage à soigner, elles ont encore à tisser elles-mêmes les vêtements de leurs maris. Un petit nombre d'entre elles seulement viennent à Alger; ce sont ordinairement des mendiante, des vagabondes, des diseuses de bonne fortune.

ADOLPHE : Quoi ! des diseuses de bonne fortune ?

LE PÈRE : Oui, et je puis précisément vous parler de l'une d'elles. Un matin, de ma chambre, au second étage, j'entends dans le salon du premier de bruyantes causeries et de grands éclats de rire. Je descends pour en connaître la cause. Les maîtres de la maison étaient sortis, et, comme dit le proverbe : « *Quand les chats n'y sont pas, les rats dansent.* » Ainsi, domestiques et commis de la maison, y compris le Juif peureux dont je vous ai parlé, tous étaient réunis au salon autour d'une Bédouine, diseuse de bonne fortune, assise à terre sur le tapis. J'entre. — « Voulez-vous connaître votre avenir ? » me dit le Juif. — « Comment cela ? » lui dis-je. — « C'est que voilà une sorcière. » — « Quoi ! il y a des sorcières en

Afrique comme en Europe?» — « Sans doute. » — Bien persuadé que cette femme était une imposteuse, mais curieux de savoir quelles seraient ses ruses, « voyons, dis-je, que m'arrivera-t-il ? » — « D'abord, reprit le Juif, donnez deux sous. » — « Ah ! je comprends, c'est la chose essentielle ; les voici. » Ici, la Bédouine prit le gros sou, et, quand elle l'eut bien caché, d'une main elle étendit sur le tapis un pan de sa robe, et de l'autre elle fit sauter en l'air une poignée de blé, qui, en retombant, vint s'éparpiller sur son vêtement. Alors suivant du doigt les grains de blé dans les dessins bizarres qu'ils formaient sur le plancher, elle se mit à parler arabe d'un ton à faire croire qu'elle récitait un chapelet. — « C'est très bien, dis-je au Juif, mais je n'y comprends rien. » — « Attendez, » répon-

dit-il ; et, tout en me faisant attendre, tout en écoutant la Bédouine, notre Juif riait de tout son cœur. — « Enfin, que doit-il m'arriver? » — « Cette femme dit que... » et le Juif me répéta en français ce qu'elle avait dit en arabe.

JULES : Quoi, papa ?

LE PÈRE : Elle me prédit une chose qui s'est réalisée.

ADOLPHE : Elle était donc vraiment sorcière ?

LE PÈRE : Pas plus que toi. Mais c'est qu'il faut vous dire, mes enfants, que les diseuses de bonne fortune, en Algérie comme en France, ont un moyen infail-
libile de prédire juste.

JULES : Et comment ?

LE PÈRE : D'abord, c'est de dire beaucoup de choses, bonnes et mauvaises, blanches et noires, en sorte que si l'une

ne se réalise pas, l'autre ne peut manquer d'arriver. Ainsi elles vous diront : *Vous aurez des malheurs, mais ensuite vous serez heureux*; et, comme tout le monde est plus ou moins heureux ou malheureux, il faut bien que l'une de ces deux choses arrive; alors les nigauds s'imaginent que la prétendue sorcière a deviné. Un autre moyen de prédire presque à coup-sûr, c'est de dire des choses naturellement très probables. Ainsi, la Bédouine me dit que je retournerais en France. Ce n'était pas difficile à prévoir, puisque j'étais seul en pays étranger. Crois-tu, Adolphe, que je serais sorcier si je te disais, que je sais qu'un jour de cette semaine tu ne sauras pas bien ta leçon de géographie, que tu feras une sottise demain et que tu seras puni dans le courant du mois ?

ADOLPHE : Non.

LE PÈRE : Pourquoi ?

ADOLPHE : Parce que cela m'arrive tous les jours.

LE PÈRE : Eh bien ! voilà ce que font les diseuses de bonne fortune : elles prédisent ce qui arrive tous les jours, et elles devinent quelquefois. Aussi la Bible défend-elle de les écouter.

ADOLPHE : Mais, papa, comment distinguer les faux prophètes qui trompent des vrais prophètes qui, dans la Bible, ont dit la vérité ?

LE PÈRE : C'est que les faux prophètes, parlant au hasard ou par leur propre sagesse, à côté d'une prédiction qui se vérifie, en font vingt que l'événement ne justifie pas ; tandis que les vrais prophètes ne disent que des choses qui toutes se réalisent. Ainsi cette femme m'a dit

une vérité facile à deviner, au milieu de beaucoup de mensonges, tandis que les prophètes de la Bible, Moïse, par exemple, a fait sur les Juifs une douzaine de prédictions dans un même passage qui se sont toutes réalisées.

ADOLPHE : Douze prédictions, papa, toutes réalisées ?

LE PÈRE : Oui, mon ami, et je puis te les énumérer. Moïse a prédit dans le seul chapitre vingt-huitième du Deutéronome :

Premièrement : *Que les Juifs seraient maudits dans les villes et dans les campagnes ;* — et vous savez que depuis deux mille ans, les malheureux Juifs sont chassés, méprisés, maudits dans toutes les nations.

Secondement : *Que les Juifs seraient vagabonds par tous les royaumes de la terre ;* — et vous savez encore qu'il se trouve des

Juifs dans tous les coins du monde, que partout ils sont considérés comme étrangers.

Troisièmement, *que les Juifs ne feraient autre chose que de souffrir les injustices et le pillage* ; — et l'histoire nous montre dans tous les siècles les Juifs rançonnés et pillés par tous les peuples, païens, mahométans et chrétiens.

Quatrièmement, *que les Juifs adoraient d'autres dieux de bois et de pierre* ; en effet, plus tard les Juifs tombèrent dans l'idolâtrie.

Cinquièmement, *que leurs fils iraient en captivité* ; — et vous vous rappelez, sans doute, la double et longue captivité de leurs descendants à Babylone.

Sixièmement, *que l'Éternel ferait lever contre eux de loin, du bout de la terre une nation qui volerait comme l'aigle, et dont ils*

n'entendraient pas le langage ; — or, deux mille ans plus tard, une nation, celle des Romains, vint de loin, d'Occident en Orient, volant comme l'aigle qui lui servait d'étendard, combattre les Juifs et leur parler une langue qu'ils ne comprenaient pas.

Septièmement, *que cette nation les assiègerait dans leur ville* ; — rappelez-vous le fameux siège et la destruction de Jérusalem.

Huitièmement, *que les Juifs seraient réduits à manger leurs enfants par disette, pendant le siège* ; — et l'histoire nous dit qu'une mère affamée mangea son enfant pendant le siège des Romains.

Neuvièmement, *que les Juifs retourneraient en Égypte* ; — et après le siège, les Romains y conduisirent cent mille prisonniers israélites.

Dixièmement, *qu'ils y seraient vendus pour être esclaves* ; — et en effet, c'était pour les vendre que les Romains vainqueurs avaient conduit ces prisonniers en Égypte.

Onzièmement, *que cependant on refuserait de les acheter* ; — et enfin l'histoire dit aussi que les esclaves amenés étaient si nombreux que tous ne purent pas être vendus, et que des milliers moururent de faim.

JULES : Et la douzième prédiction, papa ?

LE PÈRE : Comment ! tu n'en as pas assez de onze, prises dans un même chapitre ?

JULES : Si bien ; mais tu nous avais dit douze.

LE PÈRE : Mon enfant, sans t'en douter, tu fais comme les incrédules, qui

ne trouvent les preuves jamais assez nombreuses. Mais enfin voici la deuxième ; c'est la plus terrible , la plus importante , car elle peut servir de leçon à nous , tout aussi bien qu'aux Juifs. Moïse avait prédit aux Israélites que toutes ces choses leur arriveraient , s'ils n'obéissaient pas à l'Éternel ; or, vous savez que l'histoire des Juifs fut après Moïse une perpétuelle désobéissance.

Mais pour en revenir aux faux prophètes , il y a encore d'autres moyens de les reconnaître , c'est qu'ils annoncent ordinairement des choses prochaines , et celles qu'un peu de réflexion peut faire prévoir. Ainsi la Bédouine me disait que je retournerais en France. Or , je dois vous dire , mes enfants , que presque tous les Français qui vont en Algérie n'y vont pas pour s'y fixer ; cette femme pouvait donc

facilement supposer que je ferais comme tous les autres. Mais les prophètes de la Bible, non seulement prédisaient des événements prochains, mais encore des événements éloignés. Ainsi, plusieurs siècles à l'avance, Michée a prédit que Jésus-Christ naîtrait à Bethléem ; Ésaïe a dit que le Sauveur serait de la famille de David ; le Psalmiste a annoncé qu'il aurait les pieds et les mains percés ; Daniel a fixé l'époque de sa venue ; et toutes ces prédictions se sont réalisées plusieurs générations après la mort des prophètes qui les avaient prononcées. Enfin, mes enfants, si vous voulez un dernier moyen de discerner un faux sorcier d'un vrai prophète, en voici un bien facile : le faux sorcier fait métier de deviner, il se fait payer ; en un mot, il parle par *intérêt*. Et vous avez vu qu'avant tout, la Bédouine

m'a demandé deux sous ; tandis que les vrais prophètes étaient des hommes désintéressés. Loin de se faire payer, ils s'exposaient à déplaire au peuple et aux rois d'Israël, en leur prédisant des choses vraies mais dures à entendre, et ces prophètes aimèrent mieux, un, être jeté en prison, un autre, être frappé, un troisième subir le martyre et mourir scié en deux, plutôt que de se rétracter. C'était là de bonnes preuves de leur sincérité.

Mais revenons à nos Arabes ; j'en étais à mes excursions dans la plaine, j'ai encore à vous parler d'une troisième. Cette fois-ci nous n'étions que deux. Nous allions faire une visite au Prince de Mir, à la Rassauta. Dans un voyage précédent, vers le même but, j'avais aperçu à mi-chemin une petite tribu arabe sous ses tentes. J'espérais donc cette fois la re-

trouver ; mais je fus assez surpris de ne plus voir ni Arabes , ni tentes , ni troupeaux. Je me rappelai alors ce que j'avais entendu dire si souvent, que les Arabes sont un peuple nomade, c'est-à-dire, qui erre constamment d'un pays à un autre , s'arrêtant où se trouvent des pâturages suffisants pour nourrir leurs bestiaux , et transportant plus loin leurs tentes, dès que ceux-ci ont tondu la prairie.

ADOLPHE : Mais le maître du champ ?

LE PÈRE : Le maître du champ est le premier qui passe, pour tout le temps qu'il en a besoin. Cependant il n'en est pas ainsi partout. Les environs d'Alger, par exemple, ont de véritables propriétaires. Mais plus on s'éloigne de la ville, moins bien les propriétés sont limitées. De là s'élèvent mille querelles entre les

Arabes ; de là, des guerres de tribu à tribu.

JULES : Quoi ! les Arabes se battent contre les Arabes ?

LE PÈRE : Et pourquoi pas ?

JULES : Je croyais qu'ils ne se battaient que contre les Français.

LE PÈRE : Les Arabes se battent contre tout le monde : aujourd'hui c'est contre les Français, il y a dix ans c'était contre les Turcs, auparavant c'était contre les Cabayles, contre les Égyptiens, contre toutes les nations enfin ; jamais ils n'ont vécu en paix avec personne, et personne ne les a jamais soumis. Vous voyez que leur histoire est encore conforme à la prédiction que Moïse a faite il y a quatre mille ans : « *Il lèvera la main contre tous et* » tous la lèveront contre lui, et il dressera ses » tentes aux yeux de tous ses frères. »

A notre retour de la Rassauta, mon compagnon de voyage et moi, nous cheminions paisiblement sur nos deux petits chevaux arabes. Nous avions encore cinq lieues à faire en face de nous, et le soleil rasait déjà la colline. Les chemins étaient affreux. Pour abrégier notre marche nous eûmes l'idée d'abandonner la route battue et de suivre le bord de la mer. Mais après avoir tenu cette nouvelle direction pendant un quart d'heure, nous découvrîmes de loin sur le rivage, quelques Arabes autour d'un grand feu. Comme le souvenir de notre dernière course était encore présent à notre esprit, nous crûmes qu'il était prudent de tirer un peu sur la gauche. Nous avançons lentement sur un sable mouvant que les vents avaient amoncelés à quelque distance du rivage. Nous fûmes

donc encore obligés de tirer plus à gauche, jusqu'à ce qu'enfin nous vîmes nous embarrasser dans des broussailles clairsemées et de peu de hauteur. Cependant plus nous avançons plus les arbrisseaux étaient élevés et rapprochés, plus, par conséquent notre marche était lente et difficile. Le soleil n'en descendait pas moins vite à l'horizon. Voici donc en résumé notre position : encore quatre lieues à faire, trois quarts d'heure de jour pour cela, à droite les Arabes, à gauche la plaine déserte, et devant nous la forêt toujours plus épaisse ! Aussi la pensée nous vint-elle de retourner sur nos pas. Mais ce que nous avons fait de chemin à travers les arbrisseaux si touffus si rapprochés qu'ils ne formaient plus qu'un tout impénétrable à l'œil, nous rendait tout aussi difficile de retourner

que de poursuivre. Nous prîmes donc courage, ou plutôt, nous eûmes toujours peur. Tout-à-coup entre les jambes de nos chevaux, nous entendons s'agiter violemment une énorme bête féroce. A en juger par le bruit et le ton, ce devait être un sanglier sauvage ; mais comme tout bruit cessa bientôt de se faire entendre à notre oreille, nous ne pûmes pas nous en assurer par nos yeux tant les branches bornaient notre vue et les racines embarrassaient les jambes de nos chevaux. Tout cela n'était pas propre à nous rassurer. Nous cheminions toujours en silence, et toujours la nuit descendait rapidement. Un moment nous songeâmes à mettre pied à terre et à passer la nuit dans le bois. Mais ce projet nous sortit bien vite de la tête, car tout-à-coup un cri bien connu de nous, celui du chacal,

un cri répété par des centaines de ces animaux carnassiers, retentit à nos oreilles. Nous l'entendions venir de loin, de près; à quelques pas de nous, il sifflait encore, et la nuit tombait toujours sombre et rapide. Il me semblait que ces voraces animaux avaient deviné notre embarras et qu'ils se donnaient déjà rendez-vous pour venir ensemble attaquer nos chevaux. Pour lors, plus effrayés de la dent des chacals que du yatagan des Arabes, nous voulûmes nous diriger du côté du grand feu, sur le bord de la mer. Mais à peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'au milieu d'un petit espace vide, nous trouvons.... mes enfants n'ayez pas peur, ce n'est pas ici un conte pour vous effrayer, c'est la simple vérité: dans cet espace vide donc, nous trouvons une tête de mort! Com-

ment se trouvait-elle là ? Il était facile de le deviner : c'était sans doute les restes d'un Français, assassiné par les Arabes. Quoiqu'il en soit, cette découverte ne nous encouragea guère à rejoindre nos amis ou ennemis les Bédouins ; mais faisant un dernier effort en ligne droite, nous parvînmes enfin à traverser le bois. Nous étions sauvés. Il nous restait encore trois lieues à faire dans la boue et au milieu des ténèbres. Ce n'était rien pour nos chevaux légers et vigoureux ; en moins de trois quarts d'heure nous arrivâmes à Alger.

JULES : A Alger ?

LE PÈRE : Oui, à Alger. Où pensais-tu donc que nous allions nous rendre ?

JULES : Je m'attendais... enfin je m'attendais à autre chose.

LE PÈRE : A quoi donc ?

JULES : Je ne sais pas, mais je pensais que... tu... vous...

LE PÈRE : Explique-toi donc !

JULES : Enfin, les Bédouins...les chacals...surtout la tête de mort....

LE PÈRE : Ah ! je comprends : tu t'attendais, tu *espérais* presque, qu'il allait nous arriver quelque méchante affaire, que les Bédouins allaient nous prendre, les chacals nous mordre, et la tête de mort effrayer nos chevaux ; mais comme nous sommes arrivés tout simplement fatigués et couverts de boue, tu as trouvé cela trop prosaïque, et tu as été déçu. Mon ami, rappelle-toi que vous m'avez demandé une histoire *vraie*, et que pour rester dans la vérité j'ai dû renoncer au romanesque.

C'est à cela, mes enfants, qu'on recon-

nait presque toujours une histoire véritable, c'est qu'on est plus ou moins déçu à la fin du récit; tandis que l'histoire qui satisfait en tous points est ordinairement arrangée, ce qui veut dire que c'est un conte.

Voyons maintenant, aimez-vous mieux un conte intéressant, ou une histoire véritable?

JULES ET ADOLPHE (*Ensemble*) : Une histoire! une histoire!

LE PÈRE : Soit, vous l'aurez; mais apprenez d'abord à vous intéresser, non à ce qui étonne, mais, au contraire à ce qui n'étonne pas; tout simplement, à ce qui est vrai. De cette manière, vous trouverez de l'intérêt partout, et au lieu de vous bercer d'illusions, vous apprendrez à connaître des réalités.

JULES : Et ton histoire, papa?

LE PÈRE : Une autre fois.

JULES ET ADOLPHE : Ah!



IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE C.-H. LAMBERT,
Rue de Londres, N. 7.

